

**Monique Wittig : Du manque à la réunification**

*Comment penser une révolution féministe par la littérature ?*

Mahy Caroline

M2 Philosophie allemande et française

Université UT2J – Le Mirail 2016-2017

Sous la direction de Guillaume Sibertin-Blanc

## Table des matières

Table des matières .....	2
Remerciements .....	4
Résumé et mots clés .....	5
Introduction .....	6
 Chapitre I/ Politique sociale	 10
1) Contrat social et statut de la femme .....	11
2) Norme hétérosexuelle .....	15
3) Alliance et filiation dans le contrat hétérosexuel .....	18
4) Relation non- reproductive : sexualité et plaisir .....	21
5) L'hétérosexualité et différence des sexes : une construction sociale naturalisée .....	23
6) Différence : du normal au pathologique .....	25
7) Sexage :concept d'appropriation du corps des femmes .....	28
8) De la dépossession de soi à l'institutionnalisation de la propriété d'autrui .....	31
9) Double contradiction .....	34
 Annexe : La parenthèse scientifique	 38
1) Genre et biologie .....	39
2) Un désir construit .....	43
3) La lesbienne n'est pas une femme .....	47
4) D'une politique identitaire à la lutte des classes .....	50
 Chapitre II / Au sujet de la littérature	 53
1) Vers une subjectivation collective ? .....	55
2) Le risque d'excès dans la révolution .....	60
3) Littérature mineure et déterritorialisation .....	62
4) Une triple impossibilité créatrice .....	64
5) Politique de minoration .....	67
6) Littérature mineure, littérature collective .....	70
7) L' ex-centricité du point de vue .....	72
8) Devenir mineur c'est se faire étranger .....	74

Chapitre III / Cas pratiques	77
1) Matérialisme linguistique .....	79
2) Le risque d'excès dans la révolution .....	82
3) Le corps du <i>Corps Lesbien</i> .....	84
4) Fragmenter pour reconstruire .....	87
5) Déconstruction physique d'un sexe et de son régime de désir .....	88
6) Le sujet grammatical lesbien .....	90
7) Universalisation inversée ou indétermination collective ? .....	94
8) Innomé et nomination : la résolution dialectique .....	96
Conclusion .....	101
Bibliographie .....	105

## Remerciements

Je tiens à remercier les bibliothèques de Liège, Bruxelles et Lyon pour la facilité d'emprunt des ouvrages nécessaire à cette rédaction. Je tiens également à remercier G. Sibertin-Blanc sans qui la présentation du présent travail n'aurait pas pu avoir lieu.

Mes pensées vont tout autant à mon entourage, qui m'a soutenu et supporté pendant la rédaction. Je remercie notamment mon parrain et ma tante pour l'abri de Greugnion et le cadre sonore. Merci à ma mère d'avoir compris à quel point j'avais besoin de travailler. Je tiens surtout à remercier Martin pour sa patience, sa disponibilité et son soutien indéfectible.

Ce mémoire est dédié à Olivier Sengelin, professeur de philosophie de terminal, première étincelle du feu sacré.

## Résumé

Depuis le début des années soixante jusqu'à la fin des années quatre-vingts-dix, Monique Wittig s'est saisie de la littérature pour porter au grand public la question lesbienne. Cette écrivain française, immigrée aux États-Unis depuis le milieu des années 1970 pour y être professeur d'université, cristallise une pensée féministe novatrice pour son époque. En effet, depuis cette période, les théoriciennes féministes développent une perspective visant à aborder l'hétérosexualité comme une construction sociale traversée par des rapports de pouvoirs. Le plus évident d'entre eux est celui du rapport hiérarchique de domination et d'appropriation entre les sexes. Avec M. Wittig - et d'autres - il est désormais possible de considérer l'hétérosexualité sous un angle politique, c'est-à-dire non plus comme l'expression d'un fait biologique mais au contraire un phénomène historiquement façonné par des rapports sociaux de pouvoirs. C'est ce que nous aborderons dans ce travail par tous les aspects qu'il nous semble pertinent d'explorer.

Si notre recherche a pour centre les textes - tant théoriques que poétiques - de M. Wittig, nous ferons appel à de nombreux auteurs philosophiques pour étayer les questions qui se poseront à nous au cours de ce travail. Ce mémoire de recherche se compose de trois parties qui convergent toutes vers l'étude des textes de l'auteure. Ainsi, dans un premier temps nous nous intéresserons à la question sociale et à la représentation de l'hétérosexualité dans la société. Ensuite, nous étudierons cette question sous l'angle spécifique de la littérature et plus particulièrement nous nous interrogerons sur la possibilité d'action du sujet lesbien, minoritaire, sur la réalité sociale via la littérature. Dans un troisième et dernier temps, nous ferons une étude pratique des procédés mis en œuvre et développés par l'auteure au sein même de ses productions littéraires.

Tout au long de ce travail, nous étudierons la construction de l'hétérosexualité et des catégories de sexes mais aussi des nombreuses questions soulevées par le marxisme de classe, les luttes identitaires et la performativité du langage. Ce mémoire porte donc principalement sur les questions théoriques et leurs résolutions pratique dans le champ de pensée philosophique de la littérature lesbienne et féministe.

## Mots clés

Féminisme, lesbiannisme, hétérosexualité, homosexualité, contrat social, sexe, genre, rapports sociaux de sexe, appropriation, domination, différence, performativité, littérature mineure, lutte des classes, subjectivation

## Introduction

Pour introduire cette recherche, il me semble d'abord falloir préciser comment celle-ci s'est progressivement insinuée dans mon esprit. Car ce ne fut pas d'un bloc, de manière absolue et immédiatement affirmée que le questionnement qui la guide m'est apparu. La première question à laquelle il me fallut répondre fut : comment définir un sujet de recherche ? La réponse évidente : il faut que celui-ci me plaise – suffisamment pour y consacrer des centaines d'heures de travail. C'est en partant de ce postula que *Le corps lesbien* est tombé de ma bibliothèque.

Rencontré il y quelques années, un peu par hasard, le souvenir du vif intérêt qui m'avait porté vers lui me revins en mémoire. Sa forme et son style avait marqué mon esprit et le sentiment que la portée théorique qu'il renfermait n'avait pas été totalement exploré, était tapi quelque part, entre le fantasme de ce qu'il me restait à découvrir et l'utopie d'une facilité de rédaction. Il va sans dire que les œillères qui jalonnaient cette intuition cédèrent rapidement leur place à une vision crue de la difficulté qui m'attendait au tournant. Tel un papillon dans l'orage qui trouve refuge sous une plante carnivore, j'ignorai tout de la situation dans laquelle j'étais.

J'entamais ainsi la lecture que la quasi totalité des œuvres littéraire de Monique Wittig. Une belle période de lune de miel, où chaque parole sublimai la précédente et où chaque caractère imprimé sur la page était un tison ajouté au brasier ardent de la passion qui me consumait alors. Puis, comme dans toute relation qui s'installe, la volonté d'aller plus avant à la rencontre de l'autre me forçat à faire la connaissance des individus gravitant autour d'elle. M. Wittig est ainsi entourée de bon nombre de personnes pensantes, qu'il me fallut apprivoiser pour mieux la connaître, pour mieux la comprendre. Si certaines m' étaient familières et souvent appréciées (K. Marx ou J. Butler), d'autres furent de véritables rencontres (C. Guillaumin). Heureusement, nous avons de nombreux amis commun. Mais il ne me faut pas vous mentir, ce fut aussi difficile et insatisfaisant.

Bien que partageant très souvent son point de vue et l'étayant avec la parole de ses pairs, parfois, il m'arrivait de me disputer avec elle. De lui en vouloir même. Certaines de ses pensées, excessivement empruntes de justesse, étaient, de mon point de vue, si mal défendues par la forme qu'elle leur donnait que ses projets pour un monde à venir ne pouvaient qu'échouer. Il m'est arrivé de douter, de moi dans sa compréhension, d'elle dans sa capacité à être comprise. Lorsqu'il me fallait appuyer son propos dans toutes ces discussions qui commençaient par l'innocente question « Alors, sur quoi tu travailles ? », le recours à des références philosophiques académiques était nécessaire.

M.Wittig ne peut pas s'expliquer par elle-même sans être abusivement catégorisée. Il m'était impossible de tolérer que le sujet qui occupait alors ma vie, autant physiquement - la table du salon,

le pied du lit, le sac de voyage, etc – que temporellement – le jour, la nuit et ce qu'il y a entre les deux - se réduise à un terme éculé. Je refusais que dans l'esprit de l'instigateur de la question et de l'assemblée réunie derrière lui, autour de moi – mais jamais l'inverse – ce que je faisais se réduise à « féminisme ». Rien ne m'a fait plus enrager que ce terme dans la bouche d'autrui au court de ces six derniers mois. Car sous la plume de mon auteure fétiche, son acception de sens est incommensurable.

Les perspectives concrètes et théoriques qui le relie à la réalité sociale sont comme autant de fils gluants d'une toile d'araignée : potentiellement infinis, innombrables, invisibles et mortels. Ces textes sont ceux d'un prédateur dont la technique est imparable. Personne d'autre qu'elle ne maîtrise cet art du combat. C'est, disons le, ce qui fait de M. Wittig une auteure difficile, inaccessible pour qui n'est pas prêt à se donner les moyens de l'atteindre. Souvent j'ai échoué. A force de convictions infondées et d'a priori, j'ai parfois perdu beaucoup de temps et d'énergie en m'engageant sur une voie qui ne portait pas de fruit. Et je ne pouvais m'empêcher d'envisager le risque que personne ne comprenne véritablement, profondément, ce qu'elle voulait dire. Que ses essais fussent un coup d'épée dans l'eau, regrettable pour l'ensemble des êtres qui veulent faire évoluer l'humanité. C'est donc aussi dans cette optique d'éclaircissement que le travail qui suit a été réalisé.

Comme tout avant-gardiste, tout artiste pris dans un processus de création formelle qui a pour but avoué d'interroger le sens, ses œuvres ont besoin – ont le devoir – d'être expliquées. La forme est ici au service du sens. Mais, quand ce sens est inatteignable parce qu'il n'est dit nul part dans une forme déjà maîtrisée, alors c'est le sens lui-même qui doit donner une direction à l'interprétation de la forme qui le porte. C'est une intrication permanente qui ne se résolve d'elle-même qu'avec patience et obstination.

Les différentes parties qui composent l'objet qu'elle construit ne sont intelligible qu'au sein du contexte qui les maintient dans une relation dialectique, à la fois d'opposition et de cohérence. « Du manque à la réunification » est la meilleure formulation qu'il m'aie été donné de trouver pour propager au mieux l'infime parcelle de ce qu'il me semble avoir compris du mouvement instigué par M. Wittig. Elle qui est toujours à cheval sur la frontière entre sentiment et savoir, à la fois de l'ordre du sensible et de la connaissance.

Mais cette logorrhée n'introduit en rien le propos conceptuel que vous vous apprêtez à lire. L'objet de la recherche qui suit est centré, comme vous l'avez compris, autour des écrits de M. Wittig (1935 – 2003). Auteure de romans et d'essais, cette écrivain française est un pilier de la pensée théorique féministe et lesbienne émergente des années 1960. Elle participe notamment à la

création du Mouvement de Libération des Femmes en 1968 et déposera avec d'autres ( dont C. Delphy et N. Shaktini ) en 1970, à l'arc de Triomphe, une gerbe à la femme du soldat inconnu tout en arborant une banderole sur laquelle on peut lire « Une femme sur deux est un homme ». Le caractère révolutionnaire du personnage se faisant déjà sentir.

Si cette proposition est absolument vraie, elle est cependant interpellante. C'est donc à partir de cet étonnement premier - source de la philosophie - qu'il faut alors aborder son œuvre. Pourquoi dit-on homme pour parler des Hommes ? Quels renseignements sur la place des femmes dans l'humanité cette formulation nous donne t-elle ? M. Wittig, en plus d'être une femme, que nous identifions donc dès le départ comme un « spécimen particulier de l'espèce humaine », est également lesbienne. Son régime de désir lui fait occuper une position marginale dans une société conventionnellement hétérosexuelle. C'est donc de cette position de marginale qu'il sera entièrement question dans le travail qui suit mais surtout et avant tout de la possibilité d'action qu'il existe depuis cette même position. Dans cette recherche, nous aborderons régulièrement une même question depuis un point de vue alternativement féminin et homosexuel. A l'inverse, certaines interrogations seront développées depuis un seul des postulats, valant dans ce cas également pour l'autre mais rendant la situation énoncée plus visible. Nous traiterons ainsi les deux statuts de manières quasi-indifférenciés car ceux-ci ont en commun de n'être distinct que de la norme. Pour comprendre les enjeux qui sous-tendent cette recherche, une contextualisation est nécessaire. Nous procéderont donc par un resserrement progressif du sujet, nous découperons notre cheminement en trois étapes.

Premièrement, nous aborderons la question d'un point de vue social et politique. Il faut entendre ici les questions de la constitution d'une société et les aspects juridico-administratif qui la régissent. Comment se construit une norme sociale ? Le primat de la nature est-il bien le fondement de la distinction sociale ou son origine fantasmée ? A quel statut les femmes peuvent-elles véritablement prétendre ? Afin de répondre à ces questions et de les affiner encore au fil de notre développement, nous aborderons le thème de l'hétérosexualité normative latente du contrat social de J-J . Rousseau. Bien que daté, nous tenterons de montrer en quoi les présupposés inavoués qu'ils véhiculent sont encore actifs dans la construction sociale actuelle. Une société étant avant tout un tissu humain, une infinité d'individus liés entre eux via des structures claniques et familiales. Nous nous intéresserons à la problématique du lien social via les questions d'alliance et de filiation avec C. Levi-Strauss. Après avoir établi le rôle et la fonction de la femme, nous pourrions interroger son statut. Nous ne tomberons pas dans le travers abusif d'assimiler trop rapidement femme et objet. Pour aborder ce point de vue d'une manière plus complète, nous nous référerons au concept de sexage développé par C. Guillaumin. Ceci nous permettant de comprendre à quelle position sociale les femmes sont apparentées.

Cependant - et c'est peut être là que nous cédonc aux arguments de certains des opposants à l'égalité des sexes - une parenthèse biologique sur la question de la différence génétique nous semble importante. Pour ce faire, nous utiliserons le procédé de l'annexe comme le fait J. Butler dans la même circonstance. C'est principalement via cette auteure et quelques articles scientifiques que nous procéderons pour déconstruire les a priori sexistes, tenaces chez les adorateurs de sciences dures.

Dans une seconde partie, nous nous immergerons dans l'aspect littéraire de la question. En effet, M. Wittig est avant tout une écrivain et c'est donc par ce biais que ces œuvres doivent être abordées. Ainsi, nous nous approcherons un peu plus du travail spécifique de l'auteur pour lequel une contextualisation sociale précédente était nécessaire, nous avançons dans la réduction annoncée. Nous l'avons vu, elle accumule les spécificités, d'être femme et homosexuelle, en un mot lesbienne. Quelles en sont les conséquences du point de vue de la littérature ? Quelle est la spécificité du matériau littéraire ? Comment faire advenir un sujet par la lecture d'une œuvre marginale ? Qu'est ce qu'être minoritaire et quel pouvoir paradoxal cela renferme-t-il ? Plus que la problématique de la subjectivation dans la littérature – que nous étudierons bien entendu - c'est celle de l'émergence d'un sujet collectif qui est ici interrogé. Car il est, on le verra, à la fois une impasse et une nécessité. Pour éclairer cette question nous aurons recours aux écrits de K. Marx et F. Engel notamment pour traiter la question d'une possible révolution de classe – si tant est que l'on parvienne à la faire advenir. Et dans le domaine plus précis de la littérature, nous partirons de la position marginale de M. Wittig pour tenter de faire une analyse de la position de minoritaire. Afin de donner une portée plus longue à ce que l'on pourrait nommer une « littérature prolétaire », ou une « littérature féminine », nous passerons par le prisme de la littérature mineure développé par G. Deleuze et F. Guattari.

Les écrits de M. Wittig ayant une portée politique concrète, il nous faudra l'analyser dans une troisième et dernière partie. Dans cet ultime chapitre, nous procéderons à une analyse des stratégies pratiques qu'elle met en place. La matérialité du texte a-t-elle une incidence pratique sur la réalité sociale ? Les procédés linguistiques ont-ils un impact réel sur notre façon de concevoir le corps physique ? Le corps social ? En somme, le langage est-il véritablement performatif ? Et si oui, quelles sont les solutions concrètes qu'il propose ? Pour recenser et expliquer les procédés originaux de l'auteure, nous nous référerons principalement au recueil de texte de B. Aucler et Y. Chevalier qui, grâce à la richesse apportée par la multitude de théoriciens qui y contribuent, nous donnera une vision éclairante des stratégies linguistiques ayant cours dans les romans et poèmes. Cette partie est en somme l'étude du cas pratique qui nous obsède depuis le début, M. Wittig, et le développement concret de sa pensée théorique abordée tout au long du développement de la présente recherche.

## **Chapitre I/ Politique sociale**

Dans *La pensée straight*<sup>1</sup> se trouve la traduction d'un article paru en 1989, dans le premier numéro de la revue américaine *Feminist Issues*, article qui s'intitule « Du contrat social »<sup>2</sup>. Si le texte n'est pas entièrement consacré à J-J. Rousseau, il réinterroge les fondements et origines du lien contractualisé entre les hommes. C'est la référence directe de M. Wittig à l'auteur qui a déterminé le point de départ de la recherche qui suit.

Dans, *Du contrat social*<sup>3</sup>, J-J. Rousseau théorise une association volontaire issue d'un choix non-contraint et individuel. Le contrat social est un moment crucial de la pensée politique qui date de près de trois siècles. Si on peut le croire obsolète, il est toujours actuel puisqu' il a fondé les activités humaines, les relations sociales. Il paraît donc nécessaire de le regarder à nouveau pour comprendre le socle théorique sur lequel notre société actuelle a été fondée. Comme souvent, ce sont les fondations qui définissent la forme finale de l'édifice. Bien qu'il s'agisse d'une fiction conceptuelle, elle a été pendant longtemps – et est encore actuellement - le point de départ des élaborations de théories politiques et sociales. Nous prendrons donc *Du contrat social* pour ce qu'il est ; une référence conceptuelle. Tel que le fait M. Wittig, nous tenterons donc de réévaluer la notion de contrat social, en tant que notion de philosophie politique, sous le prisme du féminisme. Nous montrerons au long de ce travail que le contrat de l'hétérosexualité, même s'il n'est jamais nommé comme tel, fait implicitement partie du contrat idéal imaginé par J-J. Rousseau. Du point de vue de la question féminine, et de celle spécifique du lesbianisme, quelles sont les conditions qui ont permis l'émergence de la société hétérosexuelle ?

### 1) Contrat social et statut de la femme

Au départ, le projet avoué de J-J. Rousseau est de « trouver une forme d'association qui défend et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéit pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'avant »<sup>4</sup>. Avant toute analyse précise, nous pouvons d'ores et déjà affirmer que nous ne vivons pas dans une société prévue par le contrat social fictionnel de J-J. Rousseau. En tant que pur modèle normatif, est-il seulement atteignable dans la réalité ? Sûrement pas. Cependant, il demeure des questions non rhétoriques. Comment en sommes nous arrivés à vivre dans un monde de luttes sociales, alors que le projet initial contenait tous les éléments d'une société pacifiée ? Nous pouvons initier notre raisonnement par un constat : une certaine catégorie de « personnes » n'a pas été prise en compte

1 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007.

2 « Du contrat social » in M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007

3 J-J. Rousseau, *Du contrat social* [ 1762], Paris, éditions Flammarion, 2001.

4 J-J. Rousseau, *Du contrat social* [ 1762], Paris, éditions Flammarion, 2001 P52

dans l'établissement et la négociation des accords qui régissent l'association humaine. En effet, dans le contrat social de J-J. Rousseau se trouve implicitement inclus, le contrat hétérosexuel qui asservit les femmes de bien diverses manières. *Du contrat social*, paraît après *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*<sup>5</sup> et en est le développement qui contient déjà le présupposé hétérosexuel. Quand il traite de l'homme à l'état naturel, celui-ci n'a pour seul bien que « la nourriture, une femelle et le repos »<sup>6</sup> puisqu'il ne connaît que l'amour « physique [qui] est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre »<sup>7</sup>. Si l'on note déjà la naturalisation de l'hétérosexualité, on peut encore imaginer que l'amour moral de l'homme socialisé ne portera plus naturellement un sexe vers l'autre mais unira un individu déterminé à un être choisi. C'est le cas puisque par conventions sociales et intérêts financiers les unions seront raisonnées.<sup>8</sup> La « moralité » de l'amour de l'homme civilisé est alors ce qui fixe le désir sur un objet déterminé, et J-J. Rousseau de préciser que les femmes en jouent « pour établir leur empire, et rendre dominant le sexe qui devrait obéir. »<sup>9</sup> C'est ici l'infériorité naturelle et la soumission innée de la femme qui est à noter et qui ne sera pas remise en question dans le développement de la société policée. A l'état de nature – si tant est qu'il existe – comme dans la société civilisée, la femme est inférieure à l'homme dans la conception théorique et politique de J-J. Rousseau.

Il faut garder à l'esprit que le contrat social, bien qu'il soit une fiction théorique, est un contrat historique au sens où il est établi à un moment précis de l'histoire. Il correspond donc à des conceptions de la pensée, à une vision de la société qui lui sont propres. S'il sert à éclairer le fonctionnement de la société à un moment précis, il est symptomatique d'une certaine conception de celle-ci au moment où il est rédigé. M. Wittig souscrit à la théorie du matérialisme historique qui explique la création et l'apparition des idées par la situation matérielle et économique d'une société à un instant donné. La réalité matérielle influence et détermine la création des représentations. Une représentation est définie d'un point de vue historique, incarné. La notion de matérialisme historique est très présente dans ses écrits et il est important de la garder à l'esprit constamment lors de la lecture de cette recherche – bien qu'une partie du présent travail d'analyse lui soit spécifiquement consacrée.

Ce sont ces mêmes conditions historiques et les conflits qui les traversent qui permettent

---

5 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], paris, éditions Flammarion, 2008.

6 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], paris, éditions Flammarion, 2008. P81

7 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], paris, éditions Flammarion, 2008. P100

8 Sur ce point spécifique voir les pages 165-167

9 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], paris, éditions Flammarion, 2008. P100

l'abrogation, ainsi que la rédaction, de certaines lois sociales. Le temps passe et la pensée évolue. Ce sont donc les conditions historiques et la position de la pensée sociale, à un moment déterminé, qui définissent la société. Toute la question est de savoir si la réécriture actuelle d'un contrat social marquerait un écart important sur les questions de différence sociale des sexes vis à vis de l'antique conception hétérosexuelle de la société rousseauiste ?

Observons plus précisément la place de la femme dans la négociation des termes du contrat social. La convention de l'ordre social est établie comme un pacte premier qui lie les individus entre eux. Cependant, dans un contrat social hétérosexuel, le lien créé n'existe pas entre des individus singuliers mais entre deux classes singulières d'individus. Ainsi, il faut examiner les relations sociales et les structures de groupe de sexe pour comprendre leur statut spécifique dans les relations de production et d'usage de la structure sociale.

Reprenons le fondement du contrat social que nous pourrions reformuler comme « la réunion des individus libres ». En quoi la femme est-elle libre dans le contrat social hétérosexuel ? Il semble que dans cette forme de contrat social, la femme ne soit pas conviée à la table des négociations. Elle n'est pas considérée comme un être social mais comme un être naturellement inférieur. Dans le statut du couple, elle adopte la position de dominé comme nous l'avons montré précédemment. Dans le contrat social hétérosexuel, la femme n'a pas le même statut juridico-politique que l'homme. D'ailleurs on ne trouve que deux occurrences du terme « femme »<sup>10</sup> qui est juxtaposé à celui de « mari » ou cité dans un contexte de mariage. La femme pour J-J. Rousseau ne va pas sans *son* homme<sup>11</sup>, et quand il parle d'elle de manière singulière, il utilise le terme de « femelle » ou de « mère » la reléguant à son rôle biologique de garante de la pérennité de l'espèce.

L'alliance homme/femme par le contrat hétérosexuel est donc bien un régime politique, il instaure une hiérarchie et un rapport de domination au sein d'une société de libre association. Ceux qui peuvent s'associer et vivre ensemble sur un pied d'égalité et de liberté réciproque, ce sont les couples hétérosexuels entre eux mais pas les parties du couple, pas les hommes et les femmes. Le contrat hétérosexuel est un contrat social entre les hommes, l'hétérosexualité est obligatoire pour les femmes puisqu'elle est la garantie de la reproduction. J-J. Rousseau condamne d'ailleurs ouvertement toutes les pratiques qui nuisent à l'enfantement dans sa très longue note IX du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Tout les aspects en sont abordés, que cela soit d'une « imagination corrompue » qui réfère ici à l'homosexualité, qu'il s'agisse « d'avortement secret, dignes fruits de la débauche et de l'honneur vicieux » ou même des « mutilations de quelques hommes [...] par l'usage auxquels ils sont destinés » qui réfère dans ce

10 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], paris, éditions Flammarion, 2008.. P100 et P 114

11 Nous soulignons. L' homme de la femme est toujours soit son père, soit son mari.

cas aux castras et eunuques. En parlant de l'abstinence, pourtant vertueuse à cette époque, il dira même qu'au sein de la société civile se confondent « les vertus et les vices, la continence devient une précaution criminelle, et le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité. »<sup>12</sup> La reproduction obligatoire prescrit ainsi une orientation sexuelle et associe strictement le statut de femelle à celui de femme. L'hétérosexualité présente dans les textes de J-J. Rousseau empêche la femme d'être l'égal de l'homme dans la société qu'il conceptualise sur le plan politique.

Nous ne sommes pas dans une situation d'association libre mais bien d'association par contrainte, le statut de domination de l'homme sur la femme – qui lie socialement la femme à un statut de dominée – nous ramène à un état de nature où la force et la raison du plus fort règnent en maître. La loi du plus fort est justement ce que récuse J-J. Rousseau, ce ne saurait pour lui être une raison suffisante à la constitution d'une véritable société d'individus libres.<sup>13</sup> Céder à la force est un acte de nécessité et non de volonté, quand les rapports de force s'inversent, quand le plus fort faiblit, il ne reste rien pour unir la société en son sein, force et droit ne sont pas compatibles. Le contrat social est un contrat de droit, il ne peut donc être basé sur l'exploitation des uns par les autres, sur un exercice légitime de la force ou de la violence. Personne de sain d'esprit ne conclurait volontairement un tel accord. On peut donc affirmer que les femmes n'ont pas pu s'exprimer sur les termes du contrat hétérosexuel.

Dans une telle situation, il n'y a pas de réciprocité entre homme et femme, les conditions de la liberté individuelle ne sont donc pas garanties puisqu'il y a appropriation d'un groupe social sur un autre. Le contrat social et ses termes doivent permettre à chacun de bénéficier d'une liberté qu'il ne trouvait pas auparavant dans la nature à titre individuel : un engagement qui les rends plus libre qu'auparavant. Si les termes de l'accord contraignent sans fournir d'avantage, si certains sont favorisés par l'exploitation d'autres, il ne peut s'agir d'une société humaine. Le contrat social hétérosexuel est donc la garantie d'un état de nature barbare, celui de la guerre de toute une classe contre toute une autre, de la victoire de l'une sur l'autre qui conduit ici à la domination des hommes sur les femmes.

Dans une situation de violence, les individus qui la subissent sont contraints de consentir aux requêtes de leur tortionnaire afin d'être épargnés. Le consentement n'est donc pas volontaire, il n'est pas de libre adhésion. Dans le cas de l'hétérosexualité, les femmes ne consentent pas au contrat mais

12 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], Paris, éditions Flammarion, 2008. P165- 166

13 « Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir. De là le droit du plus fort ; droit pris ironiquement en apparence, et réellement établi en principe. Mais ne nous expliquera-t-on jamais ce mot ? La force est une puissance physique ; je ne vois point quelle moralité peut résulter de ses effets. Céder à la force est un acte de nécessité, non de volonté ; c'est tout au plus un acte de prudence. En quel sens pourra-ce être un devoir ? » J-J. Rousseau, *Du contrat social* [ 1762], Paris, éditions Flammarion, 2001. P 45.

leur acceptation est nécessaire pour pouvoir bénéficier des avantages de la vie sociale.<sup>14</sup> Les femmes cèdent de force mais non de gré.

Le proverbe « qui ne dit mot consent » ne s'applique pas ici car il reviendrait à rendre le silence des femmes plus légitime que leur parole. Le silence n'est ni consentement ni acceptation car c'est un silence forcé qui émane d'un refus de donner la parole à une classe sociale toute entière. Au-delà d'un refus de la prise en compte du point de vue féminin, il y a un refus de son expression. En quoi le silence des femmes leur confère-t-il le statut de sujet légitime, alors que c'est ce déni de statut qui empêche leur expression ? Le contrat social ne permet à la femme ni d'être protégée par la force commune ni de n'obéir qu'à elle-même. Les objectifs de liberté ne sont pas atteints du fait que toute une partie des signataires de cet accord sont privés de leur statut d'individu. L'existence même de la femme comme étant partie prenante de la société est exclue des termes du contrat qui lie les hommes entre eux. Nous partons du principe que le langage est la première forme de contrat entre les êtres, il est ce qui les socialise car permet le vivre ensemble. Ce point de vue est celui de M. Wittig dans son chapitre « A propos du contrat social », point de vue que nous adoptons comme socle de la réflexion.<sup>15</sup> Dans le cas de l'hétérosexualité, les femmes n'ont pas voix au chapitre, elles vivent en marge de la société et n'y incarnent pas le statut de membre à part entière.

## 2) Norme hétérosexuelle

Alors qu'on peut prétendre à une universalité anthropologique, politique et civique depuis certains des textes fondateurs des sociétés<sup>16</sup> qui induisent une fusion entre le statut de citoyen et la position de sujet, on continue de constater une inégalité entre les êtres sur tous ces plans. Si toute l'humanité se reconnaît comme citoyenne - c'est à dire quelle donne la possibilité à chacun de se reconnaître des droits communs avec d'autres – il existe encore des individus en marge de ce qui est défini comme la norme civique ; c'est à dire en dehors de ce qui est défini comme l'humanité. L'exclusion d'une certaine humanité périphérique correspond à un rejet social mais également à un rejet de représentation qui produit une exclusion du champ politique. La constante inégalité entre les êtres est un déni de la représentation politique de certains d'entre eux. Le paradoxe réside dans l'égalité inconditionnelle prévue par la DUDH et la possibilité d'exclusion du champ de l'humain de

14 Sécurité, soin, échanges commerciaux...Est-il besoin de justifier que l'individu est un être social qui ne peut vivre seul dans la nature?

15 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. « Dans sa forme sociale, achevée, le langage est aussi le premier contrat social, permanent, définitif. Car le premier accord entre les êtres humains, ce qui fait d'eux des êtres humains et des êtres sociaux, c'est le langage. L'histoire de la tour de Babel est un parfait exemple de ce qui se passe quand l'accord se dissout. » P70

16 *La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, 26 août 1789. *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme*, 1948.

tous les membres non-signataires, et non définis comme bénéficiaires, de ce texte à portée universelle.

Le problème de la société dans laquelle nous vivons est que c'est le terme « hétérosexualité » qui renferme en lui seul la totalité des règles et des accords qui ont été fixés par l'association humaine, sans même que cela ne fût discuté. L'hétérosexualité est un système hégémonique qui instaure une domination par l'abstention du consentement des dominés, qu'il s'agisse des femmes dans la dualité des sexes ou des homosexuels dans la binarité de la sexualité. Cette identité hégémonique n'existe que via une répulsion préalable des marges, les minorités sont considérées comme à exclure et deviennent rejetables. La frontière de l'inclusion/exclusion détermine les minorités par négativité et négation, elle acquiert le statut paradoxal de non-reconnaissance politique. Les conventions sociales nous apparaissent comme délimitant l'ordre à respecter, et cet ordre est hétérosexuel. L'ordre social ne correspond pas à la bienséance ou au respect de la loi mais s'identifie au maintien de la société en terme d'alliance et de filiation : la reproduction. Déjà pour J-J. Rousseau, la reproduction était le motif « qui porte un sexe à s'unir à l'autre »<sup>17</sup> Pour M. Wittig « les deux termes du contrat social et d'hétérosexualité sont superposables, ce sont deux notions qui coïncident. Et vivre en société c'est vivre en hétérosexualité. »<sup>18</sup> Pour elle, l'hétérosexualité n'est pas perverse puisqu'elle est institutionnelle, constituée politiquement à des fins d'oppressions de la classe féminine et homosexuelle. M. Wittig, en tant que féministe matérialiste, conçoit l'hétérosexualité, et les rapports de domination qu'elle engendre, comme un régime politique.

Le terme hétérosexualité est un terme qui ne se saisit que dans ses effets, comme une ligne de conduite, comme un mode d'action et d'interaction, comme une norme qui délimite les conventions nécessaires au vivre-ensemble. L'hétérosexualité est un ensemble de normes sociales (alliance, comportement, habitude) qui homogénéise la société et permet ainsi la reconnaissance des individus entre eux. L'hétérosexualité est un système normatif qui nous fait agir par convention et non par envie. Il supprime la spontanéité et les élans pulsionnels, réduit les désirs à des choix raisonnés. Être homosexuel ou hétérosexuel ne correspond pas à « choisir » une orientation sexuelle mais à accepter de se soumettre à une certaine contrainte sociale et cela même si notre pratique de la sexualité est la pratique dominante.

Le contrat social actuel est hétérosexuel puisque c'est la norme hégémonique, ce qui maintient les individus unis dans une société à finalité reproductive. L'hétérosexualité affecte les individus dans la totalité de leur vie, cela affecte leurs conceptions, leurs représentations mais aussi et surtout leurs actions, leurs choix de vie, de consommation. Excepté les individus homosexuels -

17 J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* [ 1755], Paris, éditions Flammarion, 2008. P100

18 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 73.

qui revendiquent et assument leur orientation sexuelle, leur a-socialité - nul n'acceptera de paraître a-normal contre son grès. Les figures d'anormalités sociales présentent dans notre environnement sont pour la très grande majorité des figures revendiquées.<sup>19</sup> Et cette apparente homosexualité se retrouve dans les attitudes sociales, les interactions physiques ou verbales, les attitudes de consommations marchandes, culturelles... La liste exhaustive est infiniment longue puisque l'hétéronormativité touche à tous les domaines de la société, l'hégémonie hétérosexuelle est présente absolument partout, c'est un régime totalisant. Le totalitarisme de cette norme est notable du fait qu'elle régie l'orientation sexuelle qui devrait être du stricte domaine de l'intime et de la sphère privée, et qui - du fait de cette norme - devient un sujet public dont les forces politiques s'emparent et sur lequel elles légifèrent.<sup>20</sup>

A contrario un individu homosexuel pourra adopter des codes de l'hétérosexualité pour faciliter son intégration sociale, pour pouvoir être reconnu comme un semblable. Si c'est un homme, cela peut même lui conférer le statut de dominant que son sexe lui octroie mais que son orientation sexuelle tend à lui faire perdre. Le contrat social hétérosexuel, qui oppresse les femmes comme les homosexuels, rend préférable la conformité à une identité sociale acceptée que la fidélité à son identité individuelle.

L'hétérosexualité, prescrite comme seule pratique de la sexualité, est donc à la fois réelle dans ses effets, et imaginaire puisqu'il ne s'agit que d'une idéologie qui définit les limites du corps social, de la norme du vivre-ensemble ; en somme du contrat social qui lie les individus entre eux. L'idéologie peut se définir comme le système des rapports vécus et imaginaire que les individus entretiennent avec leur propre condition d'existence. C'est la façon dont s'incarne, dans le champ des idées et des représentations, la domination de classe qui structure l'ensemble de la société. C'est une projection mystifiée de la réalité sociale comme socle d'élaboration des idées.

L'hétérosexualité va tellement de soi à l'époque de la pensée du contrat social qu'elle n'est même pas conceptualisée par J-J. Rousseau. Avant le besoin d'identifier son contraire comme pathologique<sup>21</sup>, le « normal » n'avait pas de nom, c'était la norme sociale absolue, un régime politique qui n'avait pas d'existence juridique et qui pourtant était une véritable institution. Cela ne signifie pas que l'homosexualité n'existait pas mais, par le même procédé qui s'applique aux femmes, que son existence même était déniée. Comment briser le contrat hétérosexuel afin d'en libérer les membres qui n'y souscrivent pas ? Si la rupture existe déjà dans la réalité concrète au

---

19 Dans le cas des personnes en situation de handicap, leur anormalité est produite par la société, elle est donc subie et non-choisie.

20 La légifération peut être progressiste, comme avec le mariage pour tous, ou rétrograde comme le montre les actuelles violences envers les homosexuels en Tchétchénie.

21 Le terme "hétérosexuel" n'apparaît qu'après la formation du mot "homosexuel", qui s'opposait d'abord au terme "normalsexuel". L'adjectif apparaît pour la première fois en français en 1891.

plan individuel, et que les séparations, divorces, relations hors alliance où homosexualité, vie célibataire etc existent ; il n'y a pas de reconnaissance sur le plan politique et social d'un droit à se soustraire au contrat. Pour plier le social et forger avec nos mots un nouveau contrat, une nouvelle réalité, il faut constituer une véritable association volontaire qui traitera collectivement une situation reléguée au rang du singulier, voir de l'intime. C'est l'action au plan politique qui est nécessaire dans l'optique d'une réécriture du contrat social et non pas simplement une reconnaissance sociale d'un droit à la différence.

Si de nouveaux textes apparaissent pour donner de nouveaux droits en promulguant de nouvelles lois, quelles sont les conséquences sur la mentalité sociale ? Qui de la loi ou de l'esprit précède l'autre ? La récente loi sur le mariage gay<sup>22</sup> ne redéfinit pas les termes de l'association humaine, l'homosexualité, bien qu'elle soit désormais reconnue juridiquement et socialement, ne remet pas en question la hiérarchie issue de la différence des sexes. Au contraire, l'alliance de sexes différents ou de mêmes sexes, entretient le clivage de la différence sexuelle et donc d'une différence de nature qui induit une différence sociale. Si on autorise l'alliance d'individu de même sexe, on ne s'interroge pas sur ce qui fonde la différence ou la mêmeité. En effet, avoir le même sexe est-il synonyme d'identité ? Pourquoi l'association de Même produit-elle du différent ? De l'a-normal ? Au regard des questions qui ne sont pas soulevées, on ne peut pas considérer le mariage gay comme une avancée sociale même s'il s'agit d'une avancée sur le plan juridico-politique. Les questions périphériques à la reproduction, à l'origine naturelle des différences sociales, ne peuvent être évacuées par l'accès à une forme d'alliance originellement hétérosexuelle. En effet, c'est la question du droit et du statut de l'individu sur le plan économique, politique, symbolique et social qui doit être réinterrogé dans sa totalité. Le mariage gay, en son état actuel, revient à autoriser le mariage entre individu de couleur blanche et individu de couleur noire, sans supprimer ni même interroger la question de l'esclavagisme et de la ségrégation.<sup>23</sup>

### 3) Alliance et filiation dans le contrat hétérosexuel.

La particularité du système hétérosexuel comme système social, est qu'il permet l'appropriation à tous les niveaux de la classe des femmes par la classe des hommes, sous couvert de l'impératif originel de la reproduction. En effet, la société hétérosexuelle ne reconnaît comme normale que la sexualité à finalité reproductive qui permet, à elle seule, la pérennité de l'espèce

<sup>22</sup> Le mariage homosexuel est autorisé en France par la loi n° 2013-404 depuis le 17 mai 2013.

<sup>23</sup> Je regrette que M. Wittig soit décédée avant d'avoir pu analyser cette situation, j'ai utilisé ses conceptions et ses angles d'approche pour tenter d'éclairer la question, j'espère qu'elle aurait partagé mon point de vue. Cette question du parallèle entre ségrégation raciale et ségrégation sexuelle sera approfondie spécifiquement dans une partie dédiée.

humaine. Si actuellement la pratique de la socialité et de la sexualité est distinct de la finalité reproductive, l'hétérosexualité reste la seule pratique de la sexualité « naturelle » car elle est la seule qui permet l'enfantement. Le système hétérosexuel est donc le maintien d'une certaine forme de production et d'exploitation des femmes au travers de la re-production en leur faisant croire à leur statut inné – et quasi-obligatoire - de mère en devenir. Mais qu'est ce que la re-production sinon la continuité d'un individu dans un autre ? La reproduction ne peut s'étudier indépendamment de la question de la filiation dans laquelle Lévi-Strauss théorise l'échange des femmes<sup>24</sup>. Pour lui, et au sein de la société hétérosexuelle, à chaque fois qu'un échange de femmes a lieu, il est le résultat d'un accord entre les hommes et donc une réaffirmation de la propriété des seconds sur les premières. « L'émergence de la pensée symbolique devait exiger que les femmes, comme les paroles, fussent des choses qui s'échangent »<sup>25</sup> L'échange de femmes confère à celle-ci le statut de marchandise : ce sont des objets d'échanges qui ont une valeur d'échange et une valeur symbolique. La valeur d'échange d'une femme dépend de sa capacité à faire naître des enfants et ainsi à perpétuer une lignée masculine. Si cela ne se retrouve pas dans nos sociétés très occidentalisées c'est une conception et une pratique encore très fréquente dans les pays de l'Europe de l'Est ou de l'Afrique du Nord.

Les femmes sont une matrice silencieuse qui n'a qu'une fonction de transit, la femme en tant que telle n'apporte pas une plus-value dans la reproduction, elle est ce qui permet de pérenniser et d'unir deux lignées : celle de son père et celle de son mari. « La femme dans le mariage n'a pas d'identité, elle est le terme dans un rapport qui distingue et lie différents clans. »<sup>26</sup> La femme est donc l'objet d'une alliance entre deux hommes, c'est là que réside sa valeur symbolique. En quoi la valeur symbolique est-elle structurante de l'organisation sociale ? Pour Lévi-Strauss, l'échange des femmes est une pratique sociale productrice de sens plus que d'utilité, elle a avant tout une fonction symbolique, « elle est un signe et une valeur »<sup>27</sup>. De son point de vue, les institutions mettent en œuvre des représentations symboliques qui conditionnent les possibilités du social. Il ne rend pas compte du fonctionnement des sociétés en rendant intelligible ses institutions et ses pratiques, comme c'était encore le cas au 19<sup>ème</sup> siècle, mais bien en interrogeant la logique du sens qui précède l'ontologie. Il accorde le primat de l'interprétation et de la compréhension sociale à l'économie de la signification qui produit du sens et donc de la culture - comme le mariage dans ce

24 C. Lévi-Strauss, *Structure élémentaires de la parenté* [1947], Paris, éditions Presses Universitaires de France, 1949.

25 C. Lévi-Strauss, *Structure élémentaires de la parenté* [1947], Paris, éditions Presses Universitaires de France, 1949. P550

26 C. Lévi-Strauss, *Structure élémentaires de la parenté* [1947], Paris, éditions Presses Universitaires de France, 1949. P569

27 C. Lévi-Strauss, *Structure élémentaires de la parenté* [1947], Paris, éditions Presses Universitaires de France, 1949. P551

cas précis. De manière plus globale, et comme nous le verrons dans la suite de cette recherche, la linguistique contient en elle nombreuses des règles et éléments producteurs de sens.

Ainsi, la femme est doublement opprimée car elle est d'une part l'appropriation privée de son mari et de son père, ce qui lui confère une valeur d'échange (valeur déterminée par le prestige de la lignée de son père et non par ses qualités singulières d'individu). Également appropriation collective de tout le groupe des femmes par la classe des hommes, qui détermine la valeur symbolique comme productrice de sens induisant des pratiques culturelles et structurant la société. Le tacite contrat social de nos sociétés actuelles, établi uniquement entre les hommes, exclut les femmes de l'élaboration des clauses puisqu'elles ne sont pas une des parties signataires mais bien l'objet sur lequel porte ce contrat.

Dans une relation contractualisée comme l'est le mariage, le contrat porte sur la propriété des organes sexuels du partenaire en ce qu'ils sont reproducteurs.<sup>28</sup> Un enfant né hors mariage n'est pas reconnu par son père, non pas qu'il doute de sa filiation biologique, mais parce qu'aucun contrat d'alliance n'a été établi précédemment avec la famille de la femme. L'enfant n'a donc aucune valeur puisqu'il n'est l'incarnation d'aucun lien entre deux hommes. « L'échange – et par conséquent la règle de l'exogamie qui l'exprime – a, par lui-même, une valeur sociale, il fournit le moyen de lier les hommes entre eux. »<sup>29</sup> C'est donc bien l'alliance qui a un primat sur la filiation puisqu'elle est sa condition. Nous parlons toujours ici d'une société où l'homme est dans la position de dominant, de propriétaire, mais cela n'influe en rien sur le développement des théories de filiations et d'alliances. La question de la filiation patrilinéaire ou matrilinéaire comme survivance de l'un dans l'autre n'a pas lieu de se poser. Premièrement parce que cela induirait une chronologie d'évolution au sein des structures sociales et principalement parce que cela ne change pas l'interprétation que nous faisons de la question de l'alliance. L'alliance reste le vecteur principal de pouvoir symbolique et politique, le vecteur principal d'oppression d'une classe sur une autre, quelle qu'elle soit. Ainsi, nous continuerons de discourir sur les sociétés occidentales phallogocentriques, celles sur lesquelles M. Wittig écrit, afin d'y traiter la question féminine dans son ensemble.

Nous avons donc démontré que l'hétérosexualité est un régime politique qui détermine les relations interindividuelles via les liens de filiations subordonnés à un système d'alliance ; alliance entre les individus mâles scellée par l'échange symbolique du corps reproducteur des femmes. La parenté est une structure sociale totale qui articule la filiation autour de l'alliance. La réinterprétation féministe des théories ethnologiques de Lévis- Strauss<sup>30</sup> distingue clairement

28 I. Kant, *Métaphysique des Mœurs* [1796], Paris, édition Ellipses, 2015. Doctrine universelle du droit, chapitre 3, § 24-25.

29 C. Lévis-Strauss, *Structure élémentaires de la parenté* [1947], Paris, éditions Presses Universitaires de France, 1949. P550

30 Réinterprétation soutenue entre autre par J. Butler dans *Trouble dans le genre* [1990], Paris, édition la découverte,

alliance et filiation et met en lumière le primat de l'alliance comme vecteur d'exploitation des femmes et structure principale de la société hétérosexuelle. L'hétérosexualité est un régime politique totalisant puisque l'appropriation se fait au-delà de la simple appropriation de la force de travail, c'est une appropriation physique de tout les produits du corps de la femme, une appropriation temporelle de l'entièreté de sa vie, une appropriation économique qui lui incombe la charge physique des membres de la famille ( la sienne d'origine, celle de son père et celle d'adoption, de son mari ) et appropriation subjective qui l'empêche d'exister en tant qu'individu singulier et libre. Pour M. Wittig ce qui produit la classe sociale des femmes, comme objet possessible, c'est la contrainte reproductiviste de l'hétérosexualité. Elles sont identifiées à un rôle social, qui superpose le sexe biologique à une fonction sociale sous couvert d'arguments naturalistes : « parmi les amazones il n'y avait pas de femmes identifiées comme femmes, c'est à dire comme fonction, c'est-à-dire comme mère<sup>31</sup> » ; la femme est exprimée comme une fonction socio-biologique, comme utilité et usage d'une classe et non comme sujet individualisé. Pour obtenir leur liberté et leur statut d'individu, les femmes doivent rompre le contrat hétérosexuel qui les exploite.

#### 4) Relation non- reproductive : sexualité et plaisir

Avec les mouvements de libération sexuelle de 1968 apparaît la question du plaisir sexuel. Se développe alors une éthique du plaisir et de la relation sexuelle non-reproductive, le critère d'utilité est relégué au second rang après les critères de qualité de la relation. On assiste à une progressive disparition du discours scientifique sur le sexe qui ne définit désormais plus normativement le vrai et le faux, le bien et le mal ou encore le normal et le pathologique. Cependant, les divers mouvements de luttes, féministes, homosexuels et plus globalement LGBT<sup>32</sup>, ont introduit la sexualité dans le champ politique. Si l'homosexualité est le désir pour une personne de même sexe que soi, les homosexuels sont de fait des résistants à la norme hétérosexuelle. Ils luttent pour le droit à disposer librement de leur corps, indépendamment de l'injonction reproductiviste de la société. « Rompre le contrat social en tant qu'il est hétérosexuel, c'est une nécessité pour qui n'y consent pas ».<sup>33</sup> Ils expriment par là le refus d'être réduit à une fonction, un statut au sein d'une famille. Leur revendication est celle de la reconnaissance de leur identité singulière, de la même manière que le souhaitent les luttes féministes.

---

2005. Chapitre 2 : Prohibition, psychanalyse et production de la matrice hétérosexuelle.

31 M. Wittig, *Bouillon pour un dictionnaire des amantes [1976]*, Paris, éditions Grasset, 2011. P 87.

32 lesbiennes, Gays, Bisexuel-le-s, et Transsexuel-le-s

33 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 95.

Pour les homosexuels - comme cela devrait l'être pour les femmes et les hommes - la sexualité n'a qu'une relation lointaine avec l'hétérosexualité. Ni pour la façon dont elle se pratique, ni pour le sexe du partenaire, mais vis-à-vis de sa finalité. L'hétérosexualité est une pratique obligatoire de la sexualité dont la finalité ultime est la reproduction et non pas l'épanouissement individuel. L'hétérosexualité reproductive est le contrôle physique des personnes et non un vecteur d'émancipation subjective. Les homosexuels, comme les féministes, luttent pour ne pas être reconnus et identifiés en tant que sexe. Par le biais de ce combat, homosexuels et femmes tentent de créer une nouvelle humanité, non fondée sur la différence des sexes. Humanité dont nous avons vu précédemment qu'ils ont été exclus.

Nous l'avons dit l'hétérosexualité est une idéologie, une construction imaginaire qui n'existe que dans ses effets, qui n'existe pas en dehors d'une conceptualisation humaine. Elle n'existe pas ailleurs dans la nature si ce n'est par une rétroaction de l'imaginaire sur la nature, elle n'existe pas si l'être humain n'en applique pas le concept à ce qu'il voit dans la nature, n'en appose pas l'idée sur l'histoire. Cette idéologie insidieuse a des conséquences réelles de par ces manifestations sociales, individuelles et collectives. Mais cette idéologie est encore plus profondément opérante puisqu'elle agit également sur les pulsions, sur les instincts. Dans le chapitre *Paradigmes : Désirs*<sup>34</sup>, M. Wittig nous montre comment l'hétérosexualité et la dualité des sexes est véhicule d'oppression de la subjectivité désirante. En associant le désir et l'instinct comme une pulsion naturelle, les discours psychanalytiques ont fait du rapport hétérosexuel la seule satisfaction sexuelle possible. Mais ce désir sexuel se confond avec le désir normalisé d'enfantement, le désir d'une identité genrée et sexuelle connotée comme différente de la sienne propre. La pratique obligatoire de l'hétérosexualité est antagonique au plaisir parce qu'elle est normée, réglementée, attendue, en un mot ennuyeuse. Le désir, s'il n'était pas contraint par l'hétérosexualité, ne tiendrait pas compte d'une différence des sexes qui n'existe pas en dehors d'elle. Le désir libre n'a pas de lien « avec le marquage préliminaire des sexes »<sup>35</sup>, il est désir d'une personne, d'une subjectivité, de ce qui ne peut être défini par une norme. De fait « le désir est résistance à la norme »<sup>36</sup>.

La sexualité ne se limite pas au rapport hétérosexuel, ce qui ne permet d'ailleurs pas de saisir l'oppression fondée par la différence sexuelle. La sexualité est le lieu de la bataille que mènent féministes et homosexuels pour sortir de l'économie sexuelle, de la génitalité imposée par l'hégémonie hétérosexuelle. La sexualité ne doit pas avoir d'autre finalité que sa pratique comme recherche de plaisir dans un exercice de subjectivité libre. Elle ne peut se réduire à une relation conventionnée et contractualisée, comme le mariage, qui agit comme un contrôle politique des

34 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 89.

35 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P89

36 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P89

forces physiques d'une société dominée par les hommes blancs hétérosexuels. Le système social actuel est parvenu à exclure de l'humanité toute singularité non-conforme à la norme et à faire oublier que la société n'est qu'une construction, qu'elle n'est pas donnée à l'état de nature et ainsi qu'il n'y existe aucune règle qui ne puisse être réinventée. L'homosexualité permet de se départir de l'opposition de classe, elle remet en question les oppositions biologiques, elle interroge la naturalité de la domination sexuelle et donc de la domination sociale. C'est une façon de remettre en cause l'universalité de ces conceptions et la normalisation de ces oppositions construites sur un constat primaire de différence. Cette reconfiguration sémantique interroge l'origine de la hiérarchie entre les êtres. Elle permet de déconstruire le discours général de la domination, fondé sur le concept essentialiste de la différence qui induit une infériorité de nature entre homme et femme, mais aussi entre hétérosexuels et homosexuels.

##### 5) L'hétérosexualité et différence des sexes : une construction sociale naturalisée

L'hétérosexualité est un effort de normalisation de la sexualité dominante qui fait de la différence des sexes une différence naturelle et non plus une différence culturelle. La différence n'est pas une donnée ontologique constitutive, elle n'est pas naturelle comme l'hétérosexualité n'est pas une sexualité naturelle du seul biais que c'est la seule sexualité qui est reproductive. L'hétérosexualité tente de justifier, par des arguments naturalistes et essentialistes, la confiscation de la reproduction des femmes et de leur personne physique par les hommes.

L'hétérosexualité ne peut pas non plus être considérée comme sexualité universelle car on observe dans la nature des comportements sexuels non-reproductifs<sup>37</sup>. Cependant, chercher dans la nature une justification à un comportement homosexuel c'est nier l'aspect absolument construit des catégories culturelles de pratiques sexuelles, c'est faire le jeu de l'hétérosexualité. Trouver dans la nature des exemples de relations homosexuelles ne rend pas plus naturelle certaines pratiques humaines, ne confère pas à l'homosexualité le statut de « normal ». Il nous faut admettre qu'à notre état, il n'y a plus de nature. « L'hétérosexualité est une *construction culturelle* qui justifie le système entier de la domination sociale fondée sur la fonction de la reproduction obligatoire pour les femmes et sur l'appropriation de cette reproduction. »<sup>38</sup> Si l'argumentation idéaliste et essentialiste consiste à faire passer l'hétérosexualité pour « naturelle » - et donc l'homosexualité comme « non-naturelle » - ce n'est en réalité que pour normaliser une pratique reproductive qui,

<sup>37</sup> Cela inclut les comportements homosexuels chez de nombreuses espèces, les relations entre individus sexuellement immatures mais également la masturbation présente chez les grands singes ou plus rare, les relations infécondes inter-espèces ou nécrophiles.

<sup>38</sup> M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P89 P90. *Nous soulignons.*

plus que l'échange de femme, scelle dans la chair un processus d'alliance entre hommes.

La différence culturelle entre homosexuel et hétérosexuel repose sur un a priori naturel qu'est la différence entre les hommes et les femmes. C'est cette distinction qui fonde et justifie les constructions sociales qui vont suivre du fait qu'elle en est le socle. Mais la différence homme/femme n'est-elle pas également une différence culturelle ? Dans une telle distinction, les hommes sont le groupe associé à la société, ils ont le potentiel pour être socialisé par un contrat, évolués donc. Les femmes, elles, n'existent que par opposition aux hommes, à la norme, ne sont pas signataires du dit contrat. Les femmes sont donc de l'ordre de la nature, c'est à dire non-évoluées, toujours primitives. Ce présupposé de la différence supprime le besoin de discours du fait même que ce qui est naturel est immuable. C'est un ordre immobile qui organise les éléments en son sein et fonde la femme comme hiérarchiquement inférieure à l'homme. Chacun occupe la place qui est la sienne dans l'ordre de la nature. Avec de tels échos créationnistes, l'hétéronormativité et le phallogentrisme sont justifiés du fait même qu'il n'y a pas à en débattre. La supériorité des hommes sur les femmes est une donnée naturelle, un ordre invariant.

En réalité, il s'agit de la construction rétroactive d'une origine fantasmée de la différence pour justifier la domination masculine. Il s'agit d'une fiction du sujet naturel posée rétroactivement par la norme, par la loi qui la légitime. Le pouvoir produit ce qu'il est censé représenter, le sujet n'est en réalité que le résultat d'un assujettissement aux normes et non pas ce sur quoi elles se sont érigées. L'origine de la différence est donc ici posée comme point de départ dans la perspective de ce qu'il y a après, de manière à justifier l'état actuel. L'invocation d'une origine d'un avant la norme est une forme de rétroaction sur ses conditions d'émergence. Il y a une forme de superposition et d'identification naturalisante d'un fondement culturel de la norme hétérosexuelle et de la domination masculine. Profondément matérialiste, M. Wittig<sup>39</sup> s'oppose à la norme de pensée qui stipule une nature distincte entre les humains en fonction de leur sexe biologique. Cette vision est vectrice d'oppression sociale et en tant que système de domination, il crée des inégalités sur le plan économique, politique et social. Le sexe ne préexiste pas à l'oppression des individus, il n'en est pas la cause mais le produit lui servant de justification à posteriori. Comment peut-on alors s'émanciper des structures qui nous produisent ?

Étant donné que le rapport nature/culture a été mis en lumière dans ses intrications réciproques, il nous est désormais possible de les étendre au-delà de la relation sexuelle pour atteindre la question de la différence des sexes en eux-mêmes. Nous sommes en mesure d'établir une distinction entre le genre et le sexe afin d'observer comment ils interagissent l'un sur l'autre et au

---

<sup>39</sup> Ce point est spécifiquement développé dans le chapitre « La catégorie de sexe » in M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007 Traduction d'un article initialement paru en anglais dans le deuxième numéro de la revue *Feminist Issues*, précédemment cité.

sein de la société. Pour M. Wittig, « le sexe est une catégorie politique »<sup>40</sup>, parce qu'il est associé au genre de manière irrémédiable dans la société. C'est l'identification constante de mâle et femelle avec masculin et féminin qui dissimule le fait que les différences sociales relèvent systématiquement d'un ordre économique et politique, c'est une idéologie. Pour elle, l'homosexualité est une véritable pratique politique qui permet de remettre en question l'analogie naturalisante constante réalisée entre le féminin et le sexe, entre le genre et le biologique. Elle utilise d'ailleurs à plusieurs occurrences les termes « féminin/sexe/nature » dans cet ordre, mais nous ne verrons jamais de sa part « féminin/femelle/nature », signifiant bien la distance qu'elle s'acharne à mettre entre le construit et le donné. L'identification du sexe - comme donné invariant - au genre - qui lui comporte une signification purement sociale - ne permet pas de réinterroger la dualité des sexes et des genres.

Limiter la sexualité à l'hétérosexualité, c'est déjà réduire le nombre de sexes à deux. Associer sexe et genre c'est - en plus de limiter également le nombre de genres à deux - contraindre l'identification d'un sexe à un genre. Hors il y a autant de genres qu'il y a d'individus, il y a autant de sexe qu'il y a de genres, il y a donc autant de sexes qu'il y a de sujet. En matière d'identité, il n'y a pas de norme rigide valable. Chaque sujet compose son genre et son sexe à partir de données biologiques et de constructions socio-culturelles. Réduire les individus en deux catégories c'est nier la pluralité des influences que ceux-ci rencontrent tout au long de leur existence, au sein d'une société hétérogène. Actuellement, le genre est construit comme un ensemble de moyens discursifs culturels par lequel un sexe naturel est produit. Ce sexe est alors une surface apparemment neutre sur laquelle le politique n'intervient qu'après coup. Les genres ne se définissent que l'un par rapport à l'autre, comme les sexes : tout deux sont des rapports sociaux de pouvoir.

#### 6) Différence : du normal au pathologique

Mais alors, qu'est ce qui pousse certaines femmes à se revendiquer à corps et à cris comme telle ? Qu'elle est l'intérêt, l'avantage, d'être identifiée comme « femme » dans une société hétéronormative qui institue la femme en position de dominée dans les rapports sociaux de sexe ? Sûrement cette relation de domination elle-même... En effet, les individus sont pris dans une relation de pouvoir spécifique dans laquelle ils ne peuvent exister que sous la forme d'une différence, dans le cas des femmes une différence vis-à-vis des hommes. Le tour de force spectaculaire de l'idéologie de la domination a été d'amener le dominé à une intériorisation des limites et contraintes sociales. La programmation interne des êtres appropriés implique qu'ils œuvrent eux-même à leur

---

40 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P38.

appropriation car la seule spécificité, originalité, particularité, en bref la seule chose que le dominé possède au contraire du dominant c'est sa différence, comme l'explique C. Guillaumin qui s'est penché sur la question.

« La recherche de l'originalité personnelle est particulièrement sensible chez les opprimés, elle prend des formes quasi désespérées, paradoxales, au contraire de l'originalité dominante considérée comme allant de soi pour chaque individu, comme un cadeau de la nature par naissance. Chez les opprimés le désir d'être reconnu est une soif rarement assouvie, ils la vivent donc bien plus douloureusement que les individus de la classe dominante. »<sup>41</sup>

Mais quel est la nature de cette différence ? Nous avons déjà démontré précédemment que la différence, la distinction entre des groupes sociaux n'était pas de l'ordre de la nature mais la conséquence d'une construction sociale ; l'argumentaire naturaliste étant utilisé après coup pour justifier un système censé exister de toute éternité. C. Guillaumin et M. Wittig font toutes deux l'analogie entre l'appropriation des femmes et l'appropriation des noirs, ce qui permet à M. Wittig de proposer des solutions pour se libérer du système hétéronormatif similaire à celles utilisées pour la destruction du statut d'esclave. Nous ne redoublerons pas ici un argumentaire anti-essentialiste déjà développé précédemment et nous nous attarderons plutôt sur la question de la différence que C. Guillaumin approfondit dans ses écrits.

La différence, en effet, ne peut se penser que dans un type de rapport particulier de la domination, un rapport d'inégalité et de hiérarchie qui contient un point fixe, un référent, un centre autour duquel s'ordonne toutes choses. De ce point de vue, l'homme – l'humain masculin, blanc, cis genre et hétérosexuel de surcroît – est la pierre de touche à l'aune de laquelle tout les individus faisant partie de la société sont évalués. « La signification idéologique de la différence, c'est la distance au référent. Parler de « différence », c'est énoncer une règle, une loi, une norme. Bref, un absolu qui serait la mesure, l'origine, le point stable du rapport - auquel le « reste » se déterminerait.»<sup>42</sup>

Le problème principal de l'idée de différence c'est qu'interprétée abusivement, ou trop rapidement, elle peut donner lieu à tout un tas de conceptions d'une « nature spécifique ». L'argumentaire classique d'une spécificité biologique noire ou féminine a vite fait de resurgir malgré que l'on s'en soit prémuni. Pour mettre en avant que les dominés ont quelque chose de

41 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P93

42 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992 P97

particulier, quelque chose qui les rends uniques, quelque chose de spécial que la classe dominante, elle, n'a pas, se contentant tristement de n'être que « générale », « commune », en un mot « normale ». Et de là le pas est vite franchit vers l'a-normalité des dominés. Cela se retrouve à tout les niveaux de la société mais l'exemple le plus trivial – mais donc aussi le plus intéressant que nous nous ferons une joie de développer dans la troisième et dernière partie de cette recherche – se situe sur le plan grammatical.

« D'ailleurs il n'y a pas vraiment de masculin ( il n'y a pas de genre grammatical mâle). On dit « masculin » parce que les hommes ont le général pour eux ; en fait il y a un général et un féminin, un humain et un femelle. Je cherche le masculin et je ne le trouve pas ; et je ne le trouve pas parce qu'il n'existe pas, le général suffit pour les hommes. »<sup>43</sup>

De façons encore plus percutante nous pourrions dire qu'il existe d'un côté l'Homme-mâle : l'homme, et de l'autre l'Homme-femelle : la femme. Ce qui est dit en premier et dit uniquement à propos des êtres humains femelles c'est qu'elle sont avant toute choses et fondamentalement des femmes ; on détermine par cette formulation performative leur position de dominées dans le rapport social de classe. Cette remarque que le dominant a le général – donc le normal – pour lui est valable dans toute les relations d'appropriations. C. Guillaumin, de par ses recherches particulièrement attachées un rapport de sexe et de race y souscrit

« Les nègres sont différents (les blancs sont, tout court, les chinois sont différents (les européens sont), les femmes sont différentes (les hommes sont). Nous sommes différentes, c'est un trait fondamental ; nous sommes différentes comme on peut « être retardataire » ou bien « avoir les yeux bleus ». Nous réussissons le tour de force grammatical et logique d'être différentes toutes seules. Notre nature c'est la différence. »<sup>44</sup>

Et M. Wittig également « le concept de différence des sexes par exemple, constitue ontologiquement les femmes en autres différents. Les hommes ( hétérosexuel ) eux ne sont pas différents. ( Les blanc non plus d'ailleurs ni les maîtres mais les Noirs le sont et les esclaves aussi.) »<sup>45</sup> De cette façons il est clairement mis en évidence que la société opprime tout les groupes qui sont en situation de dominés. La spécificité de l'autre-différent n'est elle pas justement d'être le dominé ? Et inversement ? Constituer une différence et la contrôler par le biais de lois régissant

43 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992 P65

44 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992 P65

45 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P59

l'alliance, le travail, la conduite morale etc. est un acte purement normatif et donc un acte de pouvoir. Seul les individus socialement dominants ont la capacité de présenter autrui comme un différent et par ce biais de s'instaurer comme référence. Ils sont le normal, le sain et l'autre – toujours et nécessairement autre que celui qui établit les normes, le « eux » s'oppose à « nous » - est différent, donc en soit pathologique.

Tout le problème réside en cette ligne de fracture bien mince qui à chaque instant tend à nous faire basculer du côté d'un naturalisme absurde. Car parler d'une spécificité des sexes ou des races, d'une différence intrinsèque des groupes sociaux c'est une manière détournée de dire qu'une nature particulière est productrice d'une pratique sociale et par ce biais, occulter le rapport social de domination et d'appropriation que cette pratique actualise. « C'est ainsi que l'esclavage devient un attribut de la couleur de peau, la non-rémunération du travail domestique un attribut de la forme du sexe. »<sup>46</sup> Ainsi, chacune des obligations que le rapport d'esclavage et d'hétérosexualité en général – de mariage en particulier – impose font d'elles un trait naturel. De fait, la nature spécifique d'un groupe social - qui est de subir la domination - se transforme en son propre effet, le raisonnement dans son entier en est alors inversé. C'est « à ce point précis [que] s'invente l'idée de groupe naturel : de « race », de « sexe ».<sup>47</sup>

### 7) Sexage : concept d'appropriation du corps des femmes

Quel est donc le point commun entre tout les individus dominés ? Celui d'être approprié par ceux qui les excluent. Les femmes sont, dans la sociétés hétérosexuelle, appropriées au même titre que l'étaient les « nègres » dans l'esclavage. M. Wittig fait plusieurs références directes à cette analogie que C. Guillaumin développera notamment à travers le concept de « sexage »<sup>48</sup>. Nous utiliserons ainsi ce cadre référentiel de l'usage métaphorique de l'esclave afin d'effectuer une explication strictement analogique de l'oppression des femmes blanches hétérosexuelles. Nous effectuerons un rapprochement théorique entre la condition de l'esclave et celle de la femme tout en gardant à l'esprit que, du fait de la distance temporelle - et donc aussi conceptuelle - qui sépare les deux notions traitées ; aucune comparaison stricte ne peut avoir de portée théorique. Nous mettrons ici en lumière les mécanismes d'oppressions en jeu dans les deux situations afin d'éclairer les mécanismes de dominations qui ont cours dans les relations de pouvoir. Évidemment, nous nous

46 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P185

47 Sexage : concept d'appropriation du corps des femmes P185

48 En premier lieu dans un article intitulé « Pratique du pouvoir et idée de nature », revue *questions féminines*, 1978. Texte repris dans cet article, comme d'autres présents dans le recueil, nous servira de base de travail pour le développement qui suit, autour de la question du sexage.

efforcerons de démontrer l'aspect absolument construit de ces hiérarchies sociales et de combattre tout argument essentialiste qui se risquerait à croiser notre route.

C. Guillaumin est une sociologue dont les principaux écrits traitent des formes idéologiques qui doublent les rapports de sexe et de race, le concept de « sexage » obtenu à partir des termes de sexe et esclavage/servage en est l'exemple le plus emblématique.<sup>49</sup> Il permet de désigner que le concept du patriarcat ne peut pas recouvrir à lui seul le système d'oppression des femmes car il met en évidence que les catégories de sexes ne sont plus séparées mais se codéfinissent par leur relation. Il existe un rapport social d'exploitation et d'appropriation spécifique, le rapport entre les sexes.

Le concept de sexage élaboré par C. Guillaumin explique non seulement l'exploitation des femmes par les hommes mais également l'appropriation de leur travail et de leur corps. L'auteure compare le rapport entre les classes de sexe à un rapport d'esclavage où le corps et l'individualité des femmes sont appropriés par les hommes. L'accaparement de la force de travail se redouble dans ce cas d'une appropriation physique directe qui n'est donc pas propre aux seules relations de sexe mais est un de ses traits communs avec l'esclavagisme d'une population. Le corps des femmes sera approprié principalement - mais non exclusivement - dans le cadre du travail domestique et des services sexuels. C. Guillaumin dira qu'il y a accaparement non seulement du travail des femmes mais des femmes elles-mêmes en tant qu'outil et force de travail :

« Elle [l'appropriation physique dans les rapports de sexes] en est distincte [de l'appropriation matérielle du corps] par un certain nombre de traits dont l'essentiel, commun avec l'esclavage, est qu'il *n'existe dans cette relation aucune sorte de mesure de l'accaparement de la force de travail* : cette dernière, contenue à l'intérieur des seules limites que représente un corps individuel matériel, est prise en bloc, sans évaluation. Le corps est un réservoir de force de travail, et c'est en tant que tel qu'il est approprié. Ce n'est pas la force de travail, distincte de son support/producteur en tant qu'elle peut être mesurée en « quantités » (de temps, d'argent, de tâche) qui est accaparée, mais son origine: la machine-à-force-de-travail »<sup>50</sup>

Le fait d'être capable de ne vendre que sa force de travail a été un long et pénible processus qui a finalement été atteint par l'apparition du salariat et de toutes ses formes modernes dérivées.

49 « Nommée « esclavage » et « servage » dans l'économie foncière, ce type de rapport pourrait être désigné sous le terme « sexage » pour ce qui concerne l'économie domestique moderne, lorsqu'il concerne les rapports de classe de sexe. » C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P19

50 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P 9

Mais dans le cas du sexage – que l'auteure nomme parfois « l'économie domestique moderne » - on traite bel et bien d'une appropriation physique. Nous sommes dans un rapport au sein duquel c'est « l'unité matérielle productrice de force de travail qui est prise en main, et non la seule force de travail»<sup>51</sup> M. Wittig fait échos à ce propos

« La catégorie de sexe est le produit de la société hétérosexuelle dans laquelle les hommes s'approprient pour eux-mêmes la reproduction et la production des femmes ainsi que leur personnes physique au moyen d'un contrat qui s'appelle le contrat de mariage. Comparer ce contrat avec le contrat qui lie un travailleur à son employeur. Le contrat qui lie une femme à une homme est en principe un contrat à vie, que seule la loi peut briser ( le divorce) ; il assigne à cette femme certaines obligations, y compris un travail non rémunéré. Son travail ( le ménage, élever les enfants) ainsi que ses obligations ( cession de sa reproduction mise au nom du mari, coût forcé, cohabitation jour et nuit, assignation à résidence, comme le sous-entend la notion juridique d' « abandon du domicile conjugal » ) signifie que la femme en tant que personne physique appartient à son mari ». <sup>52</sup>

L'appropriation physique de la femme est donc totale. Elle a cours d'un point de vue temporel, car dans le cas du mariage – qu'on peut également formuler comme l'acquisition par un homme de l'usage privé d'une des membres de la classe des femmes – il n'y a pas de fin de durée d'engagement, si ce n'est la mort ( car le mariage n'a pas lieu dans la perspective d'un divorce). L'appropriation se fait également sur les produits du corps, que ce soit ce qu'il « fabrique » comme les enfants ou ce qui est séparable et dont la jouissance peut échoir à un autre quelle- même ; tel le lait ( des nourrices ) ou les cheveux et les dents ( comme sera contrainte de les vendre Cosette dans le roman de V. Hugo ). Outre ce qu'elle produit, la femme est – doit être - toujours disponible sexuellement pour la classe des hommes.

Dans la pratique, les femmes ne disposent pas d'elle même. D'un point de vue idéologique, elles sont donc un sexe sans autonomie là où les hommes disposent de leur sexe. Les femmes sont donc le sexe et ne sont que cela. Nous sommes face au déni de considérer les femmes comme des êtres humains avec un sexe, il est dénié qu'elles soient sexuées. Les femmes ne sont que le sexe, sans médiation, c'est la cause principale de leur mutation en femme-objet-sexuel. La femme ne dispose pas personnellement de son corps, celui-ci appartient à son mari, ou, dans le cas de la

51 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992 P19

52 M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P42 *Nous soulignons*. À l'époque où Wittig rédigea ce texte ( 1982) les femmes étaient, en France, légalement la propriété de leur mari.

prostitution, à son mac. Cette analyse fera dire à C. Guillaumin que c'est sûrement là la raison d'une prostitution visible quasi-exclusivement féminine, au sens d'une prostitution au bénéfice des hommes. Selon ses dires « Il ne peut y avoir de prostitution *pour* ceux qui non pas la propriété de leur corps. »<sup>53</sup>

La classe sociale des femmes est l'entière propriété collective de la classe des hommes. Une femme qui devient la propriété privée d'un seul homme - et voit donc le droit de propriété sur son corps du reste de la classe sociale de sexe opposée s'atténuer légèrement - reste cependant entièrement accessible dans les espaces publics. Si cela n'implique pas nécessairement la relation sexuelle, les attributs de la sexualité féminine sont mis en valeur et disponibles au regard des hommes. M. Wittig comme C. Guillaumin partage le point de vue de la dépossession physique du corps de la femme pour elle-même. « Où qu'elles soient, quoi qu'elles fassent ( y compris lorsqu'elle travaillent dans le secteur public), elles sont vues ( et rendue) sexuellement disponibles pour les hommes et elles, seins, fesses, vêtements, doivent être visibles. »<sup>54</sup> Dans une telle relation d'appropriation, femme et esclave ne perdent-ils « que » le libre usage de leur corps ? En quoi, la disposition de son corps physique est-elle constituante d'un statut de dominant idéologique ?

#### 8) De la dépossession de soi à l'institutionnalisation de la propriété d'autrui

Une dernière forme d'appropriation de la femme que C. Guillaumin soulève est celle qui lui incombe la charge physique des membres invalides du groupe mais également la charge des membres valides de sexe mâle. La considération de la femme comme un bien matériel possessible l'a réduit au statut d'outil. Dans une vision utilitariste, elle a une fonction – naturelle de surcroît – et est donc utilisée dans le cadre des compétences qui lui sont propres ; à savoir le soin et l'attention à autrui. C. Guillaumin applique une vue utilitariste à la notion d'appropriation, c'est à dire qu'elle considère que dans les relations de classe de sexe, l'homme voit en la femme un outil dédié. Le fait que les dominés soient des choses au sein de la pensée est particulièrement explicité au travers d'un certain nombre de traits qui sont supposés dénoter leur spécificité. Tel un objet/outil, elle sert à quelque chose et elle y servira toujours du fait de ses caractéristiques spécifiques. Mais dans l'esclavage de maison, l'instrumentalité de la femme à la particularité de s'appliquer à d'autres êtres humains. Cela a pour principale conséquence que l'attention de la femme ne peut plus être tournée vers elle-même mais va toujours vers un autre extérieur.

53 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P26

54 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P43

« La confrontation à l'appropriation matérielle est la dépossession même de sa propre autonomie mentale ; elle est plus brutalement signifiée dans la charge physique des autres dépendants que dans n'importe quelle autre forme sociale que prend appropriation : quand on est approprié matériellement on est dépossédé mentalement de soi-même. »<sup>55</sup>

Si l'on peut plus aisément rapprocher le sexage de l'esclavage que du salariat c'est en partie parce que, comme nous l'avons vu, il ne s'agit pas dans cette relation de céder uniquement sa force de travail mais bien tout son être-travailleur. Les femmes ne vendent pas ici quelque chose d'elles-mêmes mais bien leur propre corps. Le problème qui se pose alors dans le travail domestique – outre le fait que toute l'individualité y soit aliénée - est qu'il n'existe plus de lieu dans lequel le sujet peut s'énoncer socialement. Les hommes qui sont, au contraire des femmes, en pleine possession de leur corps, sont aptes à établir une distinction entre ce qui leur est extérieur ou intérieur, entre le public et le privé, entre ce qui est différent d'eux et ce qui les constitue et fait leur identité

« Pour une femme, le seul facteur d'unification de sa pratique est la personne du propriétaire des choses et des gens aux quels s'applique son activité. [...] c'est à dire que le seul facteur d'unité est celui là même qui transforme la femme ( femelle, compagne, épouse, mère - « femme » veut dire tout cela et ne veut dire que cela) en objet. »<sup>56</sup>

La femme n'est pas en mesure d'exprimer un « je », une unité de décision parce qu'elle ne peut distinguer ce qui est de l'ordre du privé ou du public à partir de la possession d'elle même. Le corps est pour les hommes ce lieu de possession de soi-même, mais les femmes dépossédées de leur propre corps se voient contrainte de considérer la totalité du monde et des activités comme extérieures à leur propre personne. D'une certaine façon, tout leur est extérieur y compris elle-même. La multitude d'acte que la femme effectue n'a donc pas tant de rapport avec le sujet qui les exécute mais a plutôt rapport avec la relation au sein de laquelle ils sont effectués, une relation d'appropriation. La femme n'est donc pas le dénominateur commun des actes et décisions de sa propre vie car pour cela il faudrait qu'elle soit reconnue comme sujet or « la récupération de l'homogénéité individuelle n'est possible que dans un lieu de subjectivité, ce dont nous prive le sexage ; nous sommes « utilisées ». »<sup>57</sup> La femme, privée de son corps, n'a plus à sa disposition de

55 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P31

56 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P92

57 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P92

lieu pour s'établir comme individualité souveraine, elle ne peut se constituer en sujet autonome, en unité de décision. De ce point de vue, elle incarne le statut d'esclave, ne pouvant décider pour elle-même.

Toute femme, même si elle échappe à l'appropriation privée par un homme déterminé, n'a pas pour autant la propriété de soi-même. Si l'appropriation est d'abord un usage corporel, elle est aussi également exprimée d'un point de vue juridique qui se fonde sur une distinction a priori naturelle. Le problème de la naturalité est qu'elle est une formation imaginaire qui associe une spécificité interne propre à un rapport social, à des groupes sociaux pris dans ce rapport. La conséquence de ce phénomène est qu'au niveau de l'État, ces catégories sont entérinées comme des catégories naturelles. Si, comme nous l'avons montré précédemment, la science n'est pas parvenue à prouver l'opposition strict de groupes naturels de sexe ou de race. Le fait juridique y est quand à lui bel et bien arrivé ! « La race devient une effective catégorie légale en tant que catégorie de la nature. »<sup>58</sup> Les lois énoncent alors des interdits – car la loi ne permet pas mais interdit toujours – en fonction de critères qui sont nommément raciaux. Elles inscrivent donc dans le système juridique et administratif l'appartenance des citoyens à une catégorie naturelle, les lois viennent donc fournir l'entérinement socio-étatique d'une infériorité naturelle des femmes. D'un point de vue légal, les femmes sont différentes des hommes, comme les noirs étaient différents des blancs pendant l'apartheid. La loi vient alors servir de témoin à la domination masculine, elle est la conviction d'un caractère de minorité établis légalement.

Les femmes sont donc dépossédées d'elle-même physiquement de manière directe, la totalité de leur corps ne leur appartient pas plus que leur force de travail. De ce fait, elles sont également dépossédées de leur subjectivité individuelle, n'ayant pas de lieu, de propriété privée où se construire comme sujet, elles ne peuvent se constituer en tant qu'unité libre de décision. Et par dessus cela, se rajoute l'argument législatif qui entérine une fausse différence de nature – à laquelle souvent elles croient elles-mêmes- et qui les instituent comme légalement différentes des hommes, sous couvert d'arguments scientifiques bancales. On comprend aisément que M. Wittig s'insurge contre le pouvoir étatique qui classe et définit les individus en prenant la forme d'une inquisition administrative.

« Il est à remarquer qu'en ce qui concerne l'état civil, la couleur comme le sexe doivent être « déclarés ». Cependant, grâce à l'abolition de l'esclavage, la « déclaration » de la « couleur » est maintenant considérée comme une discrimination. Mais ceci n'est pas vrai pour

58 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P190

la « déclaration » de « sexe » que même les femmes n'ont pas rêvé d'abolir. Je dis : qu'attend-on pour le faire ? »<sup>59</sup>

C'est une opération de réduction que réalise la catégorie de sexe qui prend une partie pour le tout et qui, au regard d'un détail infime et arbitraire ( la couleur de la peau, la forme du sexe) classe les individus et les instituent, matériellement, idéologiquement, subjectivement et légalement comme positionné de manière immuable dans un rapport de domination et d'appropriation. Qu'est ce qui empêche de prendre comme critère de classement d'autres variables de l'humanité comme la taille, la couleur des yeux ou des cheveux, le poids.. ?

#### 9) Double contradiction.

La femme n'est donc pas propriétaire d'elle même, ni physiquement ni subjectivement. Il est étonnant qu'on ne le découvre d'ailleurs que maintenant puisque la teneur de cette appropriation est présente depuis longtemps dans les formules consacrées. Dans l'exemple du mariage<sup>60</sup> on parle d'échange des femmes. Or rien ne s'échange qui n'est pas déjà possédé. Les femmes sont déjà la propriété antérieure de ceux qui se les échangent. Nous sommes face à un paradoxe de taille :

« L'univers du contrat [ de mariage] entérine ET suppose, avant tout autre chose, la qualité de propriétaire chez les contractants.[...] Or le fait pour un individu d'être la propriété matérielle d'autrui l'exclut de l'univers du contrat ; on ne peut pas être à la fois propriétaire de soi-même et la propriété matérielle d'autrui. »<sup>61</sup>

Car ce qui est déterminant dans la capacité à vendre sa force de travail, c'est la propriété de soi-même qui est la condition minimale de n'importe quel contrat. Le problème résidant peut être

59 M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P44

60 On pourrait opposer à cette image récurrente de ne plus être actuelle au vu de la diminution du nombre de couples mariés. Cependant, la récente lutte pour la conquête du droit du mariage des homosexuels – et l'opposition vive qu'elle a pu soulever - nous montre bien que cette institution a encore beaucoup de poids. De plus, le mariage, s'il est la contractualisation d'une relation, présuppose l'existence de cette relation et le consentement des différentes parties à la poursuivre. Le concubinage, dans sa forme pratique, économique, idéologique et symbolique ne diffère en rien du mariage qui lui ajoute le versant législatif. Trait spécifique d'appartenance qui est permis par le Pacte Civil de Solidarité, dont le nombre est lui en forte explosion. Sur la question de l'échange, se référer au Chapitre I, 3

61 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P35

dans le fait que la femme ne se vend pas dans le mariage parce que, comme nous l'avons vu, elle n'est pas rémunérée et son travail n'est jamais évalué dans le temps. On ne peut comparer le mariage avec un contrat de travail car dans le cadre d'un contrat il y a une véritable notion d'échange qui n'est pas présente dans le mariage - apothéose de la relation de sexage - puisque rien ne vient comptabiliser quoi que ce soit qui pourrait être la matière de cet échange. La femme est cédée d'un bloc, il n'y a pas de terme à son travail, pas de mesure du temps. Contrairement aux autres groupes dominés de la société industrielle contemporaine, les femmes ne sont pas à même de vendre leur force de travail car celle-ci est nécessairement dérivée du corps physique et que ce corps est d'ores et déjà approprié.

Nous sommes donc face à une contradiction double qui détermine toute forme d'analyse des rapports de classe de sexe. « L'appropriation collective des femmes ( la plus invisible aujourd'hui) se manifeste par et à travers l'appropriation privée ( le mariage), qui la contredit. L'appropriation sociale ( collective et privée) se manifeste à travers la libre vente ( récente) de la force de travail, qui la contredit.»<sup>62</sup>

Nous avons d'une part, la classe sociale des hommes qui s'approprie entièrement la classe sociale des femmes, de manière globale – c'est à dire dans sa totalité, en tant que classe - et de manière particulière – dans l'individualité et la singularité de chacune des membres qui la composent. Il s'agit donc d'une appropriation totalisante. Mais d'autre part, chaque femme qui entre dans une relation hétérosexuelle contractualisée sur le plan légal – mariage ou PACS – est l'objet de l'appropriation privée d'un individu de la classe des hommes. L'appropriation sociale des femmes se composent donc à la fois d'une appropriation collective et d'une appropriation privée qui se contredisent mutuellement. Voilà pour la première contradiction.

La seconde se tient entre le paradoxe de l'appropriation physique, à la fois privée et publique, et la vente de la force de travail des femmes. Le travail des femmes n'est pas un fait récent, c'est son entrée sur le marché en tant que vendeur de force de travail qui l'est beaucoup plus. Avant la loi de 1907, elle travaillait en tant qu'appropriée, c'est-à-dire qu'elle était « louée » par son propriétaire ( mari ou père) à un patron. D'ailleurs, c'est l'homme qui percevait directement le salaire de la femme jusqu'à ce que la loi fasse de la femme le propriétaire des bénéfices financiers de son propre travail. Il s'agit d'un premier pas juridique vers l'émancipation concrète de la femme et sa conquête du statut de sujet à part entière puisqu'elle n'est plus sous la tutelle d'un homme – comme sont mis en charge tutélaire les enfants ou les déficients mentaux. Elle obtient un salaire propre car elle a la possession d'un bien propre, sa force de travail qui est garantit par la propriété de son corps, elle est

---

62 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P48

enfin un sujet !<sup>63</sup> Quoi que pas pas tout à fait encore...Le deuxième tournant juridique à lieu bien plus tard quand, en 1965, elles obtiennent le droit de travailler sans l'accord de leur mari, c'est à dire qu'elles peuvent prendre seules la responsabilité d'une décision qui a des conséquences directes sur leur vie.<sup>64</sup>

Du fait que la classe des femmes est matériellement appropriée, l'individualité concrète de chacune de ses membres est objet de possession, en un mot elles ne sont pas libres de disposer d'elles-même et donc non libre de disposer de leur force de travail. Cependant, elles sont vendeuses de cette même force de travail sur le marché salarial. Il y a donc simultanéité et exclusion réciproque de la relation de sexage - comme appropriation matérielle concrète de l'individualité corporelle – et de la relation de travail rémunéré dans laquelle la femme est simplement vendeuse de sa force de travail. La femme n'est donc pas encore véritablement un sujet, elle reste un esclave car elle est toujours appropriée d'une certaine façon. La modalité du rapport qu'elle entretient avec son homme (propriété privée) est une relation de propriétaire à objet et non pas à sujet. L'idéologie qui institue ce rapport est un discours naturalisant qui exprime clairement que les dominés le sont du fait de la nature et de lois mécaniques - voir mystique dans le cas de la religion<sup>65</sup>. Il est important de noter que ce problème social de reconnaissance de la femme comme sujet libre ne vient pas de cette fausse idée de la nature mais bien de l'administration légale de cette naturalité qui identifie un individu à un sexe, comme auparavant elle le faisait à une couleur de peau. « Ils/elles sont vus noirs, par conséquent ils/elles sont noirs ; elles sont vues femmes, par conséquent elles sont femmes. Mais avant d'être vu(e)s de cette façons, il a bien fallu qu'ils/elles soient fait(e)s noir(e)s. »<sup>66</sup> Sous entendu que la loi et les rapports sociaux de dominations identifient ces caractéristiques comme modalité de hiérarchisation des êtres humains.

La question de la visibilité est un aspect spécifique du problème de la domination qui demande à être abordé. Car les femmes ne sont pas vues en tant que classe sociale de sexe. Elles sont visibles socialement et portent tout les attributs de la féminité telle une étoile jaune - pour reprendre les termes de M. Wittig<sup>67</sup> - mais ne parviennent pas à exister en tant que classe. « Les femmes sont, en tant que groupe social, l'objet d'un déni de réalité : dès qu'il est visé en tant que tel

63 Tendances qui se confirment en 1944 avec le droit de vote des femmes.

64 Gardons à l'esprit qu'un droit social n'est pas représentatif d'un fait social et que si l'écart du taux de chômage entre homme et femme est passé sous la barre des dix points depuis 2013 en France, les femmes ont toujours été et restent encore actuellement les plus en difficulté sur le marché du travail : ségrégation à l'embauche, évolution professionnelle freinée, écart de salaire à travail égal...

65 Nous ne nous étendons pas ici sur le cas de la religion, un devoir de recherche entier pourrait y être consacré. Nous remarquerons simplement que la femme est dans la religion catholique, instituée comme inférieure du fait du péché originel, donc du fait d'un raisonnement créationniste - summum de la thèse naturaliste. Notons également que l'État du Vatican est, à ce jour, le seul pays interdisant totalement le droit de vote aux femmes.

66 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P78

67 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007 P43

il n'existe plus, il se dissout dans ses particularités. »<sup>68</sup> Comment lutter et se constituer comme sujet dans une situation d'invisibilité aux yeux même des membres qui devraient lutter ? Beaucoup de femmes dénie aujourd'hui encore la domination masculine et encore davantage celle de l'hétérosexualité normative. Car en effet les femmes sont différentes des hommes, parce qu'elles sont appropriées, mais elles sont aussi différentes de ce que les hommes disent qu'elles sont et cette dernière partie de la proposition n'est pas perçue par un nombre suffisant d'entre elles. Ce n'est pas parce qu'on dit que l'État traite également les Blancs et les Noirs que c'est le constat qui est fait dans la réalité empirique, que le racisme a disparu. C'est le même raisonnement qui s'applique au sexisme et à l'homophobie. Il faut constater si de manière matérielle au quotidien, dans la forme logique du raisonnement et dans l'attitude politique de la revendication, il n'existe pas, encore et toujours, une relation de domination et d'appropriation entre ces groupes sociaux.

---

68 C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P149

## **Annexe : la parenthèse scientifique <sup>69</sup>**

---

<sup>69</sup> En échos à « post-scriptum non scientifique » in J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P 218

Il nous paraît important ici de faire une parenthèse pour contrer les arguments scientifiques trop souvent avancés comme justification d'une différence naturelle entre les hommes et les femmes. Malgré toutes les précautions que nous pourrions prendre, nous savons bien que c'est là faire le jeu des défenseurs des sciences dures. Cependant, il nous semble pertinent de montrer qu'au sein même de leur camp, des arguments viennent étayer la théorie longtemps développée dans ce sujet ; la différence est une construction sociale naturalisée.

### 1) Genre et biologie

Les théories et politiques féministes renvoient systématiquement à la construction sociale du genre. C'est le fondement commun à toutes théories féministes. Celles-ci distinguent le genre qui réfère au contenu social, du sexe qui renvoie au corps et à sa nature biologique. Observons ces deux notions d'un peu plus près.

Lorsque nous utilisons le concept de sexe, nous faisons référence au sexe biologique défini comme « l'ensemble des caractères qui permettent de distinguer chez la plupart des êtres vivants le genre mâle et le genre femelle. »<sup>70</sup> Cette première définition nous contraint à définir le genre qui entre d'ores et déjà dans la définition du sexe. Le genre est ainsi défini comme « la catégorie grammaticale fondée sur la distinction naturelle des sexes. »<sup>71</sup> La définition du genre semble donc attester d'une distinction naturelle des sexes... Cependant quand on regarde la définition biologique du genre on peut lire « ensemble d'êtres vivants situé dans la classification, entre la famille et l'espèce, et groupant des espèces très voisines. »<sup>72</sup> Plusieurs remarques sont donc à noter: tout d'abord on observe qu'il n'y a dans la nature qu'un seul genre, le genre humain. Deuxièmement, le genre, tel que nous l'utilisons pour distinguer les individus en deux catégories, est un genre exclusivement grammatical - signe que le langage est un discours symbolique performatif. Mais nous reviendrons sur la question du langage un peu plus loin.

Si on convient du fait qu'il existe deux sexes - le sexe masculin et le sexe féminin - nous soutenons, à l'instar des féministes matérialistes telles que J. Butler et M. Wittig, que la division binaire du sexe est le pur produit d'une construction mentale. Le sexe, loin de représenter un donné naturel incontestable, est lui aussi travaillé par le social. C'est une représentation qui a évolué au cours de l'histoire et qui est donc encore susceptible de se modifier - corroborant ainsi la thèse du matérialisme historique. Constatant que la notion de sexe s'est modifiée au cours de l'histoire<sup>73</sup>,

<sup>70</sup> *Le petit Larousse illustré*, Paris, édition Malesherbes, 2000. P 937

<sup>71</sup> *Le petit Larousse illustré*, Paris, édition Malesherbes, 2000 P 471

<sup>72</sup> *Le petit Larousse illustré*, Paris, édition Malesherbes, 2000 P 471

<sup>73</sup> En effet, au 18<sup>ème</sup> siècle, la philosophie et la médecine européennes entretenaient une conception unisexe des

nous pouvons affirmer que le sexe lui-même n'est pas un donné biologique figé mais un objet dont l'interprétation est sujette à des modifications qui vont de paires avec une évolution de la pensée au cours de l'histoire.

Si on admet qu'il existe des corps sexués bien réels, nous postulons avec ces auteures que leur catégorisation est le fruit d'une conception construite. Le sexe est donc une construction sociale et le genre désigne « l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes. »<sup>74</sup> En conséquence, comme le dit J. Butler ; « le genre n'est pas à la culture ce que le sexe est à la nature. » Le genre est l'ensemble des moyens discursifs et culturels par lequel un sexe naturel est produit. Le sexe est donc établi dans un domaine prédiscursif, qui précède la culture, telle une surface politiquement neutre sur laquelle intervient la culture après coup.<sup>75</sup> De ce point de vue, le sexe est une catégorie dépendante du genre et non plus l'inverse ! Ainsi, la définition du genre comme interprétation culturelle du sexe perd tout son sens. On ne peut pas concevoir le genre comme un processus culturel qui donne un sens à un sexe donné puisque le genre est bien la condition d'apparition du sexe. Mais qu'elle est l'intérêt pour notre société de faire apparaître la distinctions des sexes comme un donné naturel ?

Wittig soutient que le sexe constitue une catégorie construite sur un mode binaire et asymétrique visant à reproduire le système hétérosexuel et à perpétuer les rapports hiérarchiques entre les sexes. Elle n'opère donc pas de distinction entre le sexe et le genre,<sup>76</sup> le sexe étant lui-même une catégorie genrée investie d'un sens politique.

« Car il n'y a pas de sexe. Il n'y a de sexe que ce qui est opprimé et ce qui opprime. C'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse. L'inverse serait de dire que c'est le sexe qui crée l'oppression ou de dire que la cause ( l'origine ) de l'oppression doit être trouvée dans le sexe lui-même, dans une division naturelle des sexes qui préexisterait à ( ou qui existerait en dehors de ) la société »<sup>77</sup>

---

hommes et des femmes. Selon cette conceptualisation, les organes génitaux mâles et femelles provenaient d'une même « nature ». Une nature toutefois à l'image du modèle masculin. Les organes reproducteurs femelles étaient conceptualisés par rapport aux organes reproducteurs masculins : les ovaires étaient des testicules intérieurs, le vagin était un pénis inversé. Il n'y avait donc pas de différence sexuelle mais tout de même une hiérarchie entre les hommes et les femmes. Un sexe mais pourtant deux genres asymétriques. Car le constat d'une indifférenciation sexuelle dans l'ordre de la nature n'interdisait aucunement l'affirmation de cette différence dans l'ordre social.

74 J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P 69

75 J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P 69

76 On notera que dans son chapitre « Paradigme » in *La pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007 Wittig définit « sexualité » mais n'évoque ni genre ni sexe.

77 M. Wittig, *La pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P38.

Plutôt que d'être la cause du genre, le sexe est l'effet de ce dernier. Et J. Butler de renchérir :

« Relevons de même que la catégorie de sexe et l'institution naturalisée de l'hétérosexualité sont des constructions, des fantasmes ou des « fétiches » socialement institués et régulés, des catégories non pas naturelles, mais politiques (des catégories qui prouvent que le recours au « naturel » est toujours politique) »<sup>78</sup>

J. Butler compte avec M. Wittig, parmi les théoriciennes qui vont jusqu'à dire que la conception même du sexe relève d'une construction sociale. Dans *Trouble dans le genre* J. Butler fait une critique du concept de genre qui s'appuie sur l'existence de deux sexes biologiques distincts, cette binarité relève en effet pour elle d'une construction. Elle soutient que les corps ont été construits historiquement de façon à justifier l'existence de deux groupes sociaux divisés et hiérarchisés selon le sexe. En réalité, les corps auraient tout aussi bien pu être conçus en une seule catégorie comme en plus de deux, leur division aurait pu se baser sur de tout autre critère que ceux des organes génitaux, des hormones, des gènes etc.<sup>79</sup> Mais pourquoi choisir les organes génitaux pour désigner le sexe ? Et pourquoi opérer une division qui soit binaire ?

Des recherches scientifiques<sup>80</sup> démontrent qu'un nombre assez important de personnes présentent un caryotype<sup>81</sup> non-standard. Ainsi, par exemple, une personne sur cinq cent présente un caryotype XXX qui donne lieu à des organes génitaux femelles « normaux » alors qu'une personne sur sept cent possède un caryotype XXY qui résulte d'organe génitaux mâles « normaux ». La paire chromosomique XX représente le caryotype plus usuel pour une femme. La paire chromosomique XY représente le caryotype plus usuel pour un homme. E. Peyre, J. Wiels et M. Fronton font état dans leur ouvrage de dix caryotypes hors-normes qui ne sont pas de l'ordre de l'exception au vue de leur fréquence d'apparition. Ces découvertes scientifiques mettent clairement en évidence que la binarisation du sexe relève d'une pure conceptualisation. Le fait de sélectionner certaines variables plutôt que d'autres pour définir le sexe charge celui-ci d'une signification qui n'est déjà plus la simple description de ce qu'il est. Dès lors qu'on nomme le sexe à partir de critères choisis, on le crée socialement et politiquement. Par ce même biais, nous soutenons que les différences sexuelles

<sup>78</sup> J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P 245

<sup>79</sup> Pourquoi ne pourrait-on imaginer une division des corps qui se fasse, par exemple, selon les personnes qui enfantent (une catégorie qui serait composée uniquement de femmes) et celles qui n'enfantent pas, par choix ou par impossibilité biologique (une catégorie qui compterait, cette fois-ci, tant des hommes que des femmes) ? Les caractéristiques qui seront retenues pour définir le sexe d'une personne relèvent d'un choix social et politique.

<sup>80</sup> E. Peyre, J. Wiels, et M. Fronton. « Sexe biologique et sexe social », in *Sexe et Genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, 1991. P 281

<sup>81</sup> Un caryotype est l' « ensemble des chromosomes des cellules d'un être vivant » *Le petit Larousse illustré*, Paris, édition Malesherbes, 2000. P 183 Dans ce cas, nous parlons de l'ensemble des chromosomes sexuels.

sont construites et non pas le simple constat d'un phénomène naturel.

J. Butler a elle-même recours à un extrait d'article scientifique dans une longue note intitulé « post scriptum non-scientifique<sup>82</sup> » de *Trouble dans le genre*.<sup>83</sup> L'objectif des exemples utilisés est de mettre en avant le caractère toujours construit du sexe, de montrer que même les sciences dures sont orientées dans leurs démarches de recherches par des hypothèses sociales.

« Distinguer le sexe du genre devient une tâche d'autant plus difficile une fois que nous avons compris que les significations genrées structurent les hypothèses et le raisonnement de ces recherches biomédicales qui visent à établir que le « sexe » précèdent les significations culturelles qu'il prend. »<sup>84</sup>

Les catégories de sexes sont donc bel et bien produites par la société hétérosexuelle afin de justifier et de pérenniser la division sociale des sexes et de fait, la domination masculine. Car après l'évidente difficulté de la biologie à classer l'ensemble des êtres humains dans deux catégories exclusives, comment peut-on encore affirmer la binarité des sexes donnés par la nature ? L'idée de nature elle-même est une construction.

Nous avons déjà réfuté plus en amont l'association stricte d'un genre à un sexe, maintenant que nous avons démontré que les sexes ne peuvent se limiter au nombre de deux n'est-il pas d'autant plus simple de concevoir une multitude de genres ? « Si le genre n'est pas attaché au sexe par un lien de causalité ou d'expression, alors le genre est une sorte d'action susceptible de proliférer au-delà des limites imposées par l'apparente dualité des sexes. »<sup>85</sup> Le genre n'est pas la conséquence directe du sexe mais bien est présupposé construit, ainsi, s'autoriser à construire une pluralité de genres permet de dépasser le clivage hétérosexiste homme/femme. L'inné, le donné, n'est plus ici de l'ordre biologique mais bien de l'ordre de la culture qui fonctionne comme un ensemble de loi immuable et absolument déterminante. Le « destin absolu » c'est la culture et pas la nature, en somme c'est la culture qui définit la nature. Le corps est alors toujours déjà pris dans une interprétation culturelle, le sexe n'est donc pas un fait, un état stable, un donné, un inné anatomique prédiscursif. Le corps n'est qu'une construction culturelle, un élément originellement neutre sur

<sup>82</sup> « Les individus mâles XX étudiés étaient tous stériles ( pas de production spermatique), avaient de petits testicules totalement dépourvus de cellules germinales c'est à dire des cellules précurseurs pour le sperme. Ils avaient aussi des niveaux élevés d'hormones et des niveaux bas de testostérone ; sans doute furent-ils classés comme étant du sexe mâle à cause de leurs organes génitaux externes et la présence de testicules[...] De la même façon [...] les organes génitaux des deux individus femelles XY étaient normaux, [mais] leurs ovaires étaient dépourvus de cellules germinales » Fausto-Sterling, *Life in the XY corral* in Cell, 1989. P328

<sup>83</sup> J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P 218

<sup>84</sup> J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P 220

<sup>85</sup> J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P224

lequel les constructions vont venir poser et un sexe et un genre. Mais alors a-t-on vraiment le choix de son genre ?

## 2) Un désir construit

L'hétérosexualité, en tant que sexualité « naturelle », a renforcé l'idée que les femmes et les hommes présentent des caractéristiques diamétralement opposées qui sont la source de leur attirance mutuelle et inévitable. L'hétérosexualité s'est constituée comme preuve de l'incomplétude de chacun des deux sexes et de leur nécessaire union alors que c'est bien elle qui conditionne la différence des sexes et des genres.

Selon Butler, l'identité de sexe, de genre et de désir se construit au sein d'une « matrice hétérosexuelle ». Le concept de matrice hétérosexuelle est le cadre culturel et discursif hégémonique à partir duquel on naturalise le sexe, le genre et le désir.<sup>86</sup> Cette matrice de pouvoir et de langage fonctionne à partir d'un système de genre binaire et oppositionnel qui postule l'existence ontologique de deux sexes (femelle/mâle) et de deux genres (féminin/masculin). Ces deux sexes/genres sont définis l'un par rapport à l'autre en fonction de caractéristiques opposées. La matrice hétérosexuelle fait de cette opposition entre les deux genres la source du désir sexuel. Ainsi, le désir est défini et naturalisé en fonction d'une relation binaire, oppositionnelle et asymétrique entre les sexes et les genres. L'institution de l'hétérosexualité entretient donc un double rapport avec le sexe et le genre : elle a besoin du système sexe/genre pour se justifier et, à son tour, elle renforce le système sexe/genre

« L'institution d'une hétérosexualité obligatoire et naturalisée a pour condition nécessaire le genre et le régule comme un rapport binaire dans lequel le terme masculin se différencie du terme féminin, et dans lequel cette différenciation est réalisée à travers le désir hétérosexuel. L'acte de différencier les deux moments antagonistes dans le rapport binaire a pour effet de consolider l'un et l'autre terme, la cohérence interne du sexe, du genre et du désir propre à chacun. »<sup>87</sup>

---

<sup>86</sup> « J'emploie le terme de matrice hétérosexuelle tout au long du texte pour désigner cette grille d'intelligibilité culturelle qui naturalise les corps, les genres et les désirs. Je m'inspire de Monique Wittig et de sa notion de « contrat hétérosexuel », et, dans une moindre mesure, de la « contrainte à l'hétérosexualité » dont parle Adrienne Rich pour caractériser un modèle discursif/épistémique hégémonique d'intelligibilité du genre ; dans ce modèle, l'existence d'un sexe stable est présumée nécessaire à ce que les corps fassent corps et aient un sens, un sexe stable traduisible en un genre stable (le masculin traduit le mâle, le féminin traduit la femelle) et qui soit défini comme une opposition hiérarchique par un service obligatoire : l'hétérosexualité. » J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P66, note 6 .

<sup>87</sup> J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P93

Pour M. Wittig, la réduction binaire des sexes sert le but reproductiviste de l'hétérosexualité obligatoire. Le sexe existe bel et bien, il est lourd de sens, sens déterminé principalement par les groupes dominants qui possèdent le pouvoir d'imposer leurs points de vue et leurs valeurs. Le même raisonnement s'applique au désir. Ainsi, selon elle, le désir, loin d'être un fait de nature, est construit à travers les réseaux de pouvoir le sexe et le désir ne traduisent pas une réalité pure mais reflètent la synthèse des rapports de pouvoir au sein d'une société.

« Mais ce que nous croyons être une perception direct et physique n'est qu'une construction mythique et sophistiquée, une « formation imaginaire » qui réinterprète des traits physiques ( en soi aussi différent que n'importe quels autres, mais marqués par le système social ) à travers le réseau de relations dans lequel ils sont perçus. »<sup>88</sup>

Supprimer l'obligation de l'hétérosexualité permettrait d'atteindre un humain universel indépendant des catégories de sexe qui seraient vouées à disparaître. De son point de vue, c'est la lesbienne qui tend à l'abolition des catégories de sexe comme nous le verrons par la suite. Dans le système hétérosexuel, on est un genre que pour autant qu'on n'est pas le genre opposé, ce qui met en lumière tant la binarité que la dualité des sexes. Sexes qui en plus de n'être que deux, s'opposent. Mais comment sommes nous passé d'une différence des sexes à une hiérarchie des êtres sexués ?

Le genre, comme régulateur d'identité normée, est la condition nécessaire de l'hétérosexualité obligatoire. Il distingue les individus en deux catégories, à travers le prisme du désir hétérosexuel. Différencier les individus permet de renforcer chacun des termes antagonistes et de donner une cohérence interne à chaque catégorie par le biais d'un désir normé. Le genre permet de faire du sexe une cause de l'hétérosexualité alors qu'il n'en est que l'effet, sa justification à posteriori. Mais, par la répétition d'acte du corps qui constitue une habitude d'être, le genre se confond progressivement avec une manière naturelle d'être. Les codes sont tellement bien intégrés qu'on ne perçoit plus avoir dû les apprendre, on les pense instinctifs. Le corps est façonné par des forces politiques qui ont un intérêt stratégique à faire en sorte qu'il soit constitué par les marqueurs que sont les sexes.

La production de catégories naturelles obéit aux impératifs de l'hétérosexualité obligatoire. De fait, c'est pourquoi l'homosexualité est une transcendance des catégories de sexes. Le sexe est une marque posée par le régime hétérosexuelle, une marque effaçable, dépassable par des pratiques qui remettent en cause cette institution normative comme le fait le lesbianisme au sens de M. Wittig.

---

88 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 48

Le sexe est une catégorie de l'hétérosexualité obligatoire comme système productif de catégories naturelles. En alignant les identités sur l'axe du désir hétérosexuel, le système politico-culturel réduit au nombre de deux les identités possibles. « Elle [la catégorie de sexe] forme l'esprit tout autant que le corps puisqu'elle contrôle toute la production mentale. Elle possède nos esprits de telle manière que nous ne pouvons pas penser en dehors d'elle. »<sup>89</sup>

L'unité d'un genre avec lui même - et donc en opposition complémentaire avec l'autre genre - est l'effet d'une pratique régulatrice de l'hétérosexualité obligatoire. Il est primordial pour que la société fonctionne correctement - c'est à dire que les membres qui la composent soient capable de se reconnaître entre eux, de identifier comme appartenant à un groupe sexué et donc d'adopter le comportement social adéquat - que les catégories de différences soient clairement marqués. C'est ce qui fait qu'il existe deux grandes catégories, Les Femmes et Les Hommes<sup>90</sup>, comme si le partage d'un même sexe suffisait à donner une homogénéité, une cohérence, en somme une identité unique à la pluralité des individus qui constitue un groupe. Paradoxalement, l'hétérosexualité cherche l'homogénéité, l'uniformité des sujets qui la composent .

« L'univocité du sexe, la cohérence interne du genre et le cadre de référence binaire, tant pour le sexe que pour le genre, seront envisagé de part et d'autre comme des fictions régulatrices qui consolident et naturalisent les régimes convergents de pouvoir lié à la domination masculine et à l'hétérosexisme. »<sup>91</sup>

M.Wittig a une conception extrême de la structure sociale hétérosexiste. Pour elle, toute participation à l'hétérosexualité est une consolidation du système oppresseur. Il est donc impossible de resignifier l'hétérosexualité qui est comprise comme un système total. De son point de vue, seul est possible un total conformisme à la norme - ce qui explique que l'hétérosexualité ne peut jamais être choisie mais est toujours subie - soit une révolution visant à détruire les structures de dominations. Évidemment, dans ses écrits, et c'est d'ailleurs ce qui nous intéresse, elle développe et met en place un panel fournit de stratégie révolutionnaire.

Le problème qui se pose au sein même de sa théorie, c'est que la distinction exclusive qu'elle fait entre les hétérosexuels - nécessairement dominés - et les homosexuels - sujets actifs d'une lutte consciente – reproduite le clivage inhérent à la pensée straight entre les hommes et les femmes. Pas simplement du fait d'une double catégorisation mais également dans le rapport hiérarchique qu'elle établit entre eux. De fait, les homosexuels sont des individu rationnels,

89 M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P44

90 Wittig utilise le termes de « la-femme » pour désigner cette grande catégorie faussement homogène.

91 J. Butler, *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, édition La Découverte, 2005. P110

conscients des structures sociales coercitives et détenteurs de moyens de lutte subversive ; d'une certaines façons les dominants. Alors que les hétérosexuels sont quand à eux manipulés à leur insu, victime d'un système culturel, politique et social qui les exploite ; ils sont les dominés de la structure sociale globale. Mais intervient également une forme de jugement moral dans lequel ils sont dévalorisés car incapable d'être un sujet révolutionnaire, actif et autonome dans la lutte pour sa propre libération.

M. Wittig est en phase de construire des identités gaies et lesbiennes par les même moyens d'exclusion qu'utilise le système hétérosexuel pour déterminer constitutivement les identités sexuelles. L'exclu, le marginal est le présupposé, la condition de possibilité requise pour construire une identité en opposition, en contradiction ; l'un n'existe pas sans l'autre. Le simple fait de concevoir l'homosexualité comme un refus absolu de l'hétérosexualité marque la dépendance de l'un envers l'autre comme élément s'élevant contre, se construisant en opposition radicale<sup>92</sup>. Le problème d'une telle démarche c'est qu'en excluant l'identité hétérosexuelle, elle se prive de la possibilité de resignifier le contrat hétérosexuel qui pourtant la constitue en creux. Le problème de cette stratégie est qu'elle consolide l'hétérosexualité dans ses formes oppressives.

Si elle opère pourtant un retournement depuis une construction sexuelle et genrée vers la construction d'un régime de sexualité - remettant donc dans son ordre chronologique l'élaboration identitaire - elle conserve cependant les mécanismes d'oppression de la société hétérosexuelle. Ces mêmes mécanismes contre lesquels elle lutte pourtant ! La limite de sa pensée semble se lire dans sa volonté exacerbée de faire advenir le sujet lesbien comme moralement plus avancé et plus libre que le sujet hétérosexuel. Hors, inverser, retourner, le système hétérosexiste ne conduit pas à la déconstruction des mécanismes de domination et d'exclusion. Le risque de cette inversion symétrique de l'oppression est pourtant quelque chose contre lequel elle se prémunit, en notant bien que la libération de la femme n'advient pas du fait de sa domination sur l'homme. « Le matriarcat n'est pas moins hétérosexuel que le patriarcat : seul le sexe de l'opresseur change. »<sup>93</sup> Comment peut-elle être aveugle à la répétition de ce mécanisme dans sa propre élaboration théorique ? Comment ne pas voir une simple transposition de la domination hétérosexuelle à une tyrannie lesbienne ? C'est un constat que nous déplorons.

---

<sup>92</sup> Gardons à l'esprit que les structures d'une sexualité ne sont pas totalement étrangères l'une à l'autre, qu'il y a porosité entre les deux tout comme il y a porosité entre les identités masculines et féminines. Aucun individu n'est jamais exclusivement l'un ou l'autre, car les modèles prescrits sont des idéaux conceptuels inatteignables et désincarnés, des structures parfaites qui servent de concept théorique mais qui ne peuvent être le reflet des situations vécues.

<sup>93</sup> M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P47

### 3) La lesbienne n'est pas une femme

La conception du lesbianisme de M. Wittig s'étend en réalité au-delà de l'opposition à l'hétérosexualité. De fait, elle ne conçoit pas le lesbianisme comme une relation homosexuelle car cela signifierait une relation entre deux femmes ou deux hommes alors que la portée théorique de ses textes a pour objectif de réaliser l'abolition concrète et pratique des catégories de sexe. Dans cet objectif, elle conçoit la lesbienne comme la voie d'accès à la destruction des catégories de sexe car elle sort du clivage binaire hétérosexuel.

Pour M. Wittig, le lesbianisme n'est pas une pratique sexuelle mais une posture politique qui demande de déplacer le point de vue universel. Le point de vue universel est le point de vue majoritaire, dominant ; c'est à dire hétérosexuel mais aussi masculin, Blanc. Ce déplacement a pour objectif la destruction des catégories de sexe et de genre au fondement de toute la pensée identitaire et politique occidentale. M. Wittig appelle donc à détruire le sexe pour que les femmes puissent avoir accès à l'universel, afin qu'elles puissent être reconnues comme représentantes à part entière de l'espèce humaine et non pas seulement comme la femelle de l'être humain. La question du point de vue particulier et universel sera explicitée plus longuement lorsque nous aborderons la question de la position de l'écrivain minoritaire et la place de la littérature dans le combat pour l'abolition des genres.

Le corps est pour elle l'objet et le moyen de dépassement des catégories érogènes. Dans un mouvement de subjectivation, le corps fait advenir le sujet qui n'est plus ni homme ni femme, ces catégories n'ayant alors plus aucun sens. Le lesbianisme, en tant que posture politique, est la preuve qu'on peut concevoir des modes de vies et des concepts résistant au régime de la domination masculine en remettant en cause le présupposé de l'hétérosexualité naturel car procréative. La lesbienne, en échappant à cet impératif de la reproduction, transcende les catégories de sexe et de genre. Elle est au-delà des catégories de sexe et ainsi le vecteur de l'abolition de la domination de classe et de l'hégémonie hétérosexiste. La lesbienne, plus qu'un troisième genre, rend les catégories de sexe et de genre problématique en tant que catégorie politiquement stable.

Les lesbiennes sont en dehors de la catégorie de sexe et de genre attribué habituellement aux femmes, c'est le point de départ de la question de la dialectique pour M. Wittig. Les lesbiennes fuient la classe des femmes sans intégrer celle des hommes. « Pourtant, refuser d'être une femme ne veut pas dire que ce soit pour devenir un homme »<sup>94</sup> Elles sont indépendantes d'eux sur tout les plans. Elles poursuivent l'émancipation de la femme entamée sur le plan politique et économique, et montrent bien qu'il est possible de faire advenir une société sans sexe.

---

94 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P49

M. Wittig prône une révision globale du système hétérosexuel car il est un système socio-économique basé sur l'exploitation de la classe des femmes par la classe des hommes par le service obligatoire de l'hétérosexualité. De fait, il nie l'existence des lesbiennes et des gays.<sup>95</sup> .

L'auteur pose l'existence lesbienne comme une forme de résistance à l'appropriation masculine, c'est le rejet d'un mode de vie obligatoire et un refus des femmes du droit d'accès à leur corps que s'octroient les hommes. La lesbienne est ainsi un sujet actif dans la lutte pour les droits des femmes au sens où elles démontrent que l'hétérosexualité est construite à partir d'une division hiérarchique entre les femmes et les hommes.

« Franchement c'est un problème [ répondre à la question « qu'est-ce que la-femme ? ] que les lesbiennes n'ont pas, simple changement de perspective, et il serait impropre de dire que les lesbienne vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car la-femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes. »<sup>96</sup>

Et si on ne naît pas femme <sup>97</sup> et qu'on ne s'acharne pas à le devenir, on doit chercher d'autre possibilité de construction de l'identité, pour penser en dehors du système sexe/genre. M. Wittig déterritorialise le corps en déconstruisant l'hétérosexualité qui associe genre et sexe. Cela conduit à une décatégorisation et une dénaturalisation du corps et plus largement de l'identité. Elle détruit les modèles épistémologiques qui font des corps « des corps genrés ». De fait, il est bien plus évident de constater l'assujettissement oppresseur qu'exerçait le système hétérosexuel via une prétendue naturalité.

Dire que « les lesbiennes ne sont pas des femmes »<sup>98</sup> consiste à renier l'appartenance des lesbiennes à la catégorie des femmes qui est une construction sociale, politique et culturelle. C'est un refus de la domination masculine et de la société hétéronormative. Les lesbiennes ne sont pas des femmes parce que ni femmes ni hommes n'existent plus en dehors du système hétérosexuel. Les écrits de M. Wittig sont l'expression d'une pensée théorique et politique empreinte de féminisme matérialiste, elle est consciente d'une double oppression ; à la fois genrée/sexuelle mais aussi et surtout de classe. Si on ne peut pas considérer les lesbiennes comme des femmes, si elles doivent

95 Nous ne dirons plus « homosexuel(le)s » car cette description des individus en fonctions de leur régime de désir est construit sur la distinction entre homme et femme, distinction que M. Wittig tend à abolir.

96 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P61. *nous soulignons*

97 Si M. Wittig prend pour point de départ, qu'elle dépasse très rapidement, S. De Beauvoir, *Le deuxième Sexe*, Paris, édition Gallimard, 1949. P15. « On ne naît pas femme, on le devient. »

98 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P61

être mise en dehors de la catégorie de femme c'est parce qu'elles sont inclassables dans le système de domination hétérosexuelle. Les lesbiennes sont une forme de résistance, elles doivent déconstruire les catégories qui définissent les identités socialement acceptées et réinventer leur propre modalité d'existence. Faire advenir un nouveau sujet, à la fois social, politique, économique et symbolique passe nécessairement par l'invention d'un nouveau langage, une façon de se dire elles-mêmes.

« C'est bien dire que pour nous il ne peut y avoir de femmes, ni d'hommes, qu'en tant que classe et qu'en tant que catégories de pensées et de langage, il doivent disparaître politiquement, économiquement, idéologiquement. Si nous lesbiennes, homosexuels nous continuons à nous dire, à nous concevoir des femmes, des hommes, nous contribuons au maintien de l'hétérosexualité. »<sup>99</sup>

Le sujet lesbien est donc le seul qui peut dépasser les catégories de sexe parce qu'il est le seul à abolir l'hétérosexualité normative. Si les lesbiennes ne naissent pas femmes ( ce n'est d'ailleurs le cas de personne) et qu'elles ne tentent pas de coller au modèle de la-femme mise en vitrine par la société, c'est qu'elles sont dans un processus de résistance. De fait, être en résistance c'est résister à une norme et c'est donc resignifier son appartenance indéniable avec la position minoritaire ; la position féminine. Le simple constat de la résistance souligne la constante oppression des femmes dans le système hétérosexuel. Il est cependant important de noter que le lesbianisme, et surtout la lutte politique qu'entreprend l'auteure derrière cet étendard, est certes en rupture avec le système économique de l'hétérosexualité mais en aucun cas avec le féminisme.

Si les courants divergent au sein du mouvement féministe, M. Wittig ne le renie pas et le reconnaît comme le socle commun de la lutte de toutes les femmes pour leur émancipation. Cependant, il faut concéder que sa vision extrême du féminisme n'est pas partagée par toutes, sûrement parce qu'elle demande de détruire une identité rassurante pour les individus comme pour la société - même si dominée, même si esclave - afin d'en faire naître une nouvelle et non pas simplement de lutter pour l'égalité des statuts entre des identités de différence. M. Wittig ne veut pas « le même en rose » mais bel et bien l'abolition de la distinction de ce qui est spécifiquement bleu ou rose.<sup>100</sup>

Les lesbiennes peuvent se soustraire à un certain nombre de constructions de la catégorie «

99 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P64

100 Il s'agit d'une référence au couleur traditionnellement attribuées respectivement au sexe masculin et au sexe féminin, marquant par la une ségrégation sexuelle dans le spectre des couleurs. Les longueurs d'ondes auraient aussi des sexes ?

femme » tout en continuant à subir les discriminations et les oppressions de ce groupe. S'il y a possibilité pour les lesbiennes de déroger à la catégorie femme, d'échapper à une forme de rapport d'appropriation privée, elles peuvent cependant reproduire ce même rapport dans une relation lesbienne. Le simple fait d'être lesbienne ne transforme pas instantanément les rapports privés entre individu. Le lesbianisme est sûrement le régime de désir qui questionne le plus le discours selon lequel les rapports hétérosexuels sont naturels et en cela déstabilise le système social, idéologique et symbolique. Cependant, si le simple fait d'être lesbienne menace le pouvoir des hommes sur les femmes, la lesbienne n'est pas pour autant la forme ultime de contestation de l'hétérosexualité et de la domination masculine. Il y a des positions sociales fortement orientées par les contextes sociaux qui permettent plus ou moins d'échapper, de questionner, de transformer les rapports de pouvoir entre les sexes - et le contenu des catégories de sexe - et cela même pour les sujets hétérosexuels.

#### 4) D'une politique identitaire à la lutte des classes

Bien qu'il soit important pour un groupe opprimé de développer une identité, une culture et un langage afin de déterminer ce au nom de quoi il lutte, les luttes visant la transformation des rapports de pouvoir ne peuvent être substituées à des questions d'identité. Les luttes identitaires recèlent des pièges qui peuvent limiter l'avancement des groupes que ces luttes tentent de libérer.

La majorité des luttes identitaires se fondent sur la notion de différence pour faire reconnaître les droits du groupe à représenter. Le problème des luttes féministes identitaires<sup>101</sup> c'est qu'elles soutiennent que les femmes possèdent des caractéristiques qui font d'elles des êtres différents des hommes et non-pas des personnes inférieures. La valorisation de ces caractéristiques, soit disant « spécifiques » des femmes a plusieurs inconvénients. Le premier est qu'il naturalise la différence entre les hommes et les femmes et va donc à l'encontre de la dynamique matérialiste que nous avons exploré depuis le début de cette recherche. Le second est que la revendications pour une égalité de statut à vite fait de se muer en une recherche abusive d'identité homogène.

La valorisation de la différence des femmes vis à vis des hommes ne permet pas d'atteindre l'égalité entre les individus mais au mieux une égalité au sein d'un groupe. C'est à dire que les membres qui compose une classe se doivent de respecter les caractéristiques principales – et désormais valorisées - spécifiques de leur groupe. Une lutte identitaire nécessite une identité commune aux membres qui composent le groupe, ils sont indistingués, interchangeables, substituables ; en somme ils perdent leur identité individuelle au profit d'une identité de classe, plus large donc plus identifiable mais aussi plus diffuse. Il y a négation de la singularité de chacune des

---

101 Ces féministes se regroupent sous le terme de « différentialiste »

personnes qui est contraire à la liberté individuelle, au fait de devenir un sujet agissant. Le problème ne fait alors que se déplacer, le groupe identitaire ainsi créé conserve – et même pire, revendique aveuglément ! – son statut minoritaire dans la mesure où il reste une spécificité vis à vis de la norme, masculine, hétérosexuelle.

Le risque de définir les femmes uniquement par opposition ou différence aux hommes est de contribuer à fixer les identités des deux groupes - et à ne pas permettre de repenser la question du genre et du sexe en terme de pluralité.

« Oui, la société hétérosexuelle est fondée sur la nécessité de l'autre différent à tous les niveaux. Elle ne peut pas fonctionner sans ce concept ni économiquement ni symboliquement ni linguistiquement ni politiquement. Cette nécessité de l'autre-différent est une nécessité ontologique pour tout le conglomérat de sciences et de disciplines que j'appelle la pensée straight. Or qu'est-ce que l'autre-différent sinon le dominé ? <sup>102</sup>

Les rapports de pouvoir ne sont donc absolument pas mis à jours entre les groupes et les identités dominant/dominé se fige de plus en plus. De fait, les lesbiennes continue d'être définie vis à vis de la norme hétérosexuelle et perdent tout le pouvoir subversif d'abolition des sexes et des genres qu'elle avaient jusque là réussit à conquérir. Le premier problème du féminisme réside dans son nom. Il se veut être une lutte pour/par les femmes alors que le terme « femme » lui même n'est pas un signifiant stable. Le féminisme doit donc faire face à la difficulté de remporter l'assentiment de toute celles qui doivent être regroupées sous ce terme.

Le sexe est un interprétation politique et culturelle du corps, le genre est intégré dans le sexe depuis le début, c'est lui qui le constitue. Le sexe impose donc une unité artificielle à un ensemble de traits divers. Si on identifie le sexe et le genre comme des construction non normative, s'il y a prolifération illimité des sexes ; alors la catégorie de sexe ne comporte plus de portée générale. Le sexe devient un simple attribut qui ne permet pas de catégoriser les individus, de les regrouper autour d'un objet de lutte.

Pour Wittig, le genre est l'exercice du sexe comme injonction obligatoire au corps. Le sexe fait du corps un signe culturel qui se matérialise de manière historiquement déterminé. C'est un processus continu et répété. Les distinctions de genre, et donc de sexe, sont parties intégrantes de l'humanisation des êtres dans les sociétés actuelle. On est avant tout un garçon ou une fille, sur ses papiers d'identité, à la naissance devant le médecin, devant ses parents. Si on détruit le sexe, autour de quoi allons-nous nous regrouper ? Quel est le critère visible de domination à partir duquel il nous

---

102M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P63

faut rentrer en résistance ? Le sexe n'est-il pas finalement le présupposé nécessaire à son abolition ? En somme, si les femmes ne peuvent pas s'identifier comme faisant partie de la classe des femmes, comment peuvent-elles renverser leur statut ? Comment s'insurger et mener une révolution politique, économique, idéologique et symbolique envers une classe d'homme qui ne se distingue pas par la possession d'un pénis ? Existe-t-il un dénominateur commun aux femmes qui déterminerait leur oppression ou le point commun de tout ces êtres est-il justement constitué du fait même de leur oppression ?

## Chapitre II / Au sujet de la littérature

Nous venons de conclure que le groupe social des femmes n'existe pas en tant que capacité à se saisir lui-même. Plusieurs raisons amènent à cela, la première étant l'impossibilité d'une subjectivation individuel du fait du statut de dominé, la seconde étant l'impossibilité d'une subjectivation collective du fait de la non reconnaissance de l'appartenance à un même groupe. En effet, il est difficile pour les individus de se reconnaître pairs avec d'autres - du fait pourtant de l'égalité de leur condition - à partir du moment où ces individus n'ont pas conscience de la réalité sociale qui les opprime. Les femmes n'appartiennent pas à la même catégorie administrative - et donc ne sont pas reconnues juridiquement de la même manière au niveau de l'état. Elles sont politiquement établies comme différentes, sont considérées selon des vues utilitaristes - et par ce biais prise en tant qu'objet - dans un objectif de reproduction qui exclut également les homosexuels. Être lesbienne apparaît alors comme une « double peine » sociale. Se surajoute à cette distinction la dépossession physique et symbolique des femmes qui n'ont pas la disposition libre de leur corps induisant par là la possession qu'en ont les hommes. Être le propriétaire d'un objet c'est avoir le droit d'en jouir à sa guise mais aussi le droit à sa destruction ; c'est une des définitions de la propriété privée. Si les esclaves ne sont pas considérés comme des sujets libres c'est donc bien qu'ils sont possédés par autrui, et nous avons opéré un rapprochement entre la condition des femmes et celui des esclaves via le concept de sexage. Que faut-il en déduire ?

De par ce constat, se pose le problème du statut des femmes - et plus spécifiquement encore des lesbiennes - qui sont dans l'incapacité politique, économique et juridique de devenir des sujets individuels. Dans ce deuxième chapitre, nous tenterons de trouver des solutions au problème de la création du sujet à travers la voie spécifique de la littérature que M. Wittig emprunte et juge la plus apte - non pas à l'émergence d'un sujet féminin qui n'existe pas - mais à la subjectivation individuelle et collective d'un individu au-delà des catégories de sexe. Dans le cas où différents points de vue s'opposent, comment déterminer celui à considérer ? Car au sein même du groupe social - qui n'existe pas autrement que comme présupposé à sa propre venue - les membres arborent des points de vue distincts, refusant parfois d'être considérés comme faisant partie de ce groupe. Et le groupe social des hommes - qui n'a pas beaucoup plus de consistance - ne se pose pas lui-même en tant qu'opresseur volontaire. Quelle perspective est alors à même de transcrire au mieux la totalité des conditions sociales vécues ? Un seul point de vue peut-il seulement être apte à englober l'ensemble de ces conditions ? Comment avoir une vision nette, « vraie », de la réalité ? Où se situe l'objectivité du discours ? C'est à ces questions, et bien d'autres qui se posent au cours de la réflexion que nous allons tenter de répondre.

### 1) Vers une subjectivation collective ?

Le dominé est-il légitime à proposer une vision de la situation ? En est-il seulement apte, au sens où il possède une vision suffisamment globale que pour émettre un jugement général de la réalité sociale ? Si on sait que l'histoire n'est jamais écrite par les perdants – ce qui sous entend que l'histoire n'est faite que d'oppositions – la réalité immédiate peut-elle être orientée par les opprimés ? Dans le fond, les vaincus, les appropriés, les dominés sont l'adversaire sans lequel aucun mouvement ne serait alors possible, ils ont donc une part importante à jouer dans l'écriture de l'histoire et plus encore dans celle du renversement de l'état de fait. Qui est apte à dire l'histoire ? Sont-ce les mêmes qui sont aptes à la faire ? Quelles sont les conditions nécessaires à son surgissement ? K. Marx et F. Engels se sont intéressés à ces questions à travers la réinterprétation de la dialectique du maître et de l'esclave, reprise à la phénoménologie Hégélienne<sup>103</sup>. Avec eux, nous étudierons plus spécifiquement l'importance de la conception du matérialisme historique à travers les divers procédés d'écriture de M. Wittig.

« Dans la vie courante, n'importe quel boutiquier sait fort bien faire la distinction entre ce que chacun prétend être et ce qu'il est réellement ; mais notre histoire n'en est pas encore arrivée à cette connaissance vulgaire. Pour chaque époque, elle croit sur parole ce que l'époque en question dit d'elle-même et les illusions qu'elle se fait sur soi . »<sup>104</sup>

Le problème principal de l'interprétation de la réalité historique ne réside pas dans la réalité elle-même mais dans son interprétation, dans le sujet interprétant. Nous en sommes arrivés à un point d'analyse qui met en lumière la société sous la forme d'un contraste, d'une opposition binaire. Nous avons réduit le conflit en deux termes simples, alors que nous tentons de démontrer la possibilité de la suppression de cette opposition binaire - paradoxe ! La réalité sociale se réduit à ce stade, à une lutte des classes sociale - de sexe - de la même manière que l'ont fait K. Marx et F. Engels en abordant la question prolétarienne. Il est cependant à noter que les deux grandes classes – bourgeoise et prolétaire – qu'ils avaient identifiées étaient traversées d'oppressions secondaires, tel que le racisme ou le sexisme qui sont aujourd'hui sujets de cette recherche. Leur théorie de la révolution s'y applique-t-elle ?

Par un certain côté oui ; car ces oppressions donnent lieu à l'élaboration d'une théorie du

<sup>103</sup>Notamment le chapitre « Indépendance et dépendance de la conscience de soi. Domination et servitude. » in G. H. F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, tr. Fr J. Hippolyte, Paris, édition Aubier, 1947.

<sup>104</sup>K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P116

conflit. Par un autre, non ; car elles ne peuvent se réduire à une interprétation purement économique. Car bien qu'il y ait - ont l'a vu – une appropriation du travail des femmes, celles-ci sont plus proches du statut des esclaves que des travailleurs salariés. Contrairement aux prolétaires, tous égaux en droit, il y a une inégalité sur le plan législatif et administratif entre les hommes et les femmes (absence de contrat de travail, appropriation du corps physique, etc.). Est-ce le signe d'une impossibilité d'interprétation dynamique de l'opposition ? La dialectique marxiste - comme interprétation dynamique des catégories essentialistes de Hegel – en tant que passage d'une métaphysique à une politique trouve-t-elle sa limite dans les oppositions de classe sociale de sexe ? Il n'en est rien ! Nous l'avons dit, le sexe n'est pas un donné de la nature, ni le genre ni même le statut de dominé. Il ne faut donc pas interpréter ces oppositions comme des notions métaphysiques essentielles mais bien comme les termes d'un conflit qui peut donc être surmonté par le dépassement dans la réconciliation de ces catégories d'oppositions. C'est le projet avoué de M. Wittig

« La lutte des classes est précisément ce qui permet de résoudre la contradiction entre deux classes opposées, en ce qu'elle les abolit au moment même où elle les constitue et les révèle en tant que classe. La lutte des classes entre les femmes et les hommes et qui devrait être entreprise par toutes les femmes, est ce qui résout les contradictions entre les sexes et les abolit au moment même où elle les rend compréhensible. »<sup>105</sup>

L'interprétation marxiste est ici la source de la construction d'une identité révolutionnaire mais aussi d'une conscience de classe qui doit se construire en opposition à l'idée que les femmes sont une « espèce naturelle ». Elles sont une classe non-éternelle, non-essentielle, elles doivent être comprises en termes historiques. Les catégories sociales de sexe sont façonnées exclusivement par les rapports sociaux et en aucun cas par la Nature, que cette nature prenne la forme d'une donnée biologique, d'un inné génétique. En bref d'une transcendance quelconque qui les auraient mise à la disposition des dominants. « La pérennité des sexes et la pérennité des esclaves et des maîtres proviennent de la même croyance. Et comme il n'existe pas d'esclaves sans maître, il n'existe pas de femmes sans homme.<sup>106</sup> » Appréhender les oppositions de classes via la dialectique matérialiste consiste à identifier un conflit dans l'ordre social, à réunir des termes opposés sous le même opérateur logique et ainsi à résoudre la contradiction apparente par la simple identification des mécanismes qui constituent ses différentes classes. C. Guillaumin dirait « Des groupes [ de races et

105M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P39

106M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P38

de sexes] qui naissent d'une relation telle que l'existence de l'un tire sa substance de l'autre et que l'existence de l'autre est à la merci de la force de l'un. »<sup>107</sup> Ces groupes humains ainsi déterminés entretiennent entre eux des relations de domination et de dépendance.

Les femmes doivent sortir de leur aliénation aux hommes auxquels elles sont soumises à la fois par un contrôle ( législatif, administratif <sup>108</sup>) mais également par dépendance ( économique, psychologique ). Plus qu'aliénées, elles sont assujetties. Elles doivent donc entrer en résistance pour reconquérir une autonomie dont elles ont été privé - du fait de la négation de leur identité propre par la dépossession de leur corps. Celui-ci étant la condition de l'établissement d'une propriété privée permettant la constitution de soi en tant que sujet individuel. Si on définit l'autonomie comme une forme d'attachement à sa propre identité, l'autonomisation de la classe des femmes et la reconquête de cette identité passe nécessairement par une conscience propre de soi-même. Le sujet femme doit s'émanciper ; c'est-à-dire sortir d'un état de tutelle où il est représenté par un autre. Il lui faut conquérir sa propre représentation - ce qui présuppose son unité en tant que sujet politique, condition qu'il ne remplit pas encore ! Il y a une mystification du sujet unifié et homogène féminin et par ce biais une inadéquation de sa représentation dans le langage. Le langage à une fonction normative, il conditionne et prescrit les éléments qui peuvent être représentés. Et nous l'avons déjà évoqué, la norme est la condition de la déviance. Nous avons également déjà relevé les difficultés qu'affrontent les luttes féministes, notamment le problème de la nomination et du risque d'homogénéisation qu'il induit.<sup>109</sup> Comment permettre la subjectivation d'une classe entière alors que les membres ne se reconnaissent déjà pas comme faisant partie de cette classe ?

Le sujet féminin, pour advenir en tant que sujet collectif, présuppose déjà une identité mais une identité complètement hétérogène dont le point de rencontre n'est d'ailleurs peut-être que cette absence d'unité. Absence d'unité qui se cristallise dans le nom même du féminisme qui se veut un opérateur symbolique d'une identité publique. Le nom que se donne la classe en lutte, est la manière dont elle est identifiée collectivement alors que paradoxalement elle ne se retrouve pas elle-même sous la bannière de ce nom. Le problème réside dans la définition de ce que cette classe aspire à représenter, le sujet dont elle espère la reconnaissance. Car jusqu'à présent, cette subjectivité – ce sujet collectif - a été fabriqué par l'idéologie hégémonique hétérosexiste. Le nom que se donnent les

107C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P98

108« Leur domination personnelle repose sur des conditions d'existence qui sont communes à un grand nombre d'entre eux et dont ils ont, eux, les gens au pouvoir, à assurer la persistance contre d'autre mode de vie et qu'ils doivent affirmer valable pour la généralité. *L'expression de cette volonté déterminée par leurs intérêts commun est la loi.* » K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P181 *Nous soulignons.*

109Paradoxalement, cela induit également le risque d'une revendication d'un droit à la différence qui institue homme et femme comme ontologiquement non-même.

sujets en lutte est leur nom d'esclave. Peut-on imaginer une réappropriation et un réinvestissement à la fois sémantique et symbolique du terme de « femme » ?<sup>110</sup> L'intérêt de cette question – et de sa réponse - sera traitée plus loin car elle nous écarte ici de la question de la constitution du sujet collectif révolutionnaire.

Le sujet révolutionnaire est-il nécessairement collectif ? K. Marx répondra par l'affirmative, la lutte des classes ne peut affronter l'ordre social qu'en masse. En cela notamment ils s'opposent au contrat social qui implique un choix individuel. Si d'un point de vue économique, M. Wittig rapproche les femmes de la classe prolétaire. « Cette appropriation du travail des femmes s'effectue exactement de la même manière que l'appropriation du travail de la classe ouvrière par la classe dominante. »<sup>111</sup> Par contre, sur le plan social elles « présentent une structure assez semblable à la classe des serfs »<sup>112</sup>. C'est pourquoi, pour l'auteure « Elles ne peuvent s'arracher à l'ordre hétérosexuel qu'en le fuyant une par une ». <sup>113</sup> Elles sont comme des esclaves qui fuient les plantations au milieu de la nuit au lieu de se révolter tous ensemble contre les colons esclavagistes. Capacité de lutte qui vient pourtant de leur nombre, rendant leurs forces de combat nettement supérieures à celle de leur oppresseur. Cette image de l'esclave fuyarde est une figure récurrente dans les écrits de fictions de l'auteure.<sup>114</sup> La libération nécessairement individuée d'un sujet qui se pense ontologiquement inférieur est un discours également partagé par les rédacteurs de l'idéologie allemande.

« Sans doute, les serfs fugitifs considéraient leur état de servitude précédent comme une chose contingente de leur personnalité : en cela, ils agissaient simplement comme le fait toute classe qui se libère d'une chaîne et, alors, ils ne se libéraient pas en tant que classe, mais isolément. »<sup>115</sup>

De ce fait, il n'y a pas la possibilité pour les femmes de se constituer comme véritable classe sociale, comme sujet collectif. Il n'y a donc pas de lutte de masse mais seulement la fuite d'individus

---

110 Cela a déjà eu cours au fil de l'histoire comme le montre l'utilisation du terme « negro » ou « pédé » que les populations désignées utilisent pour s'interpeller « affectueusement » entre elles. Il est à noter que l'utilisation de ces termes par un sujet extérieur à cette communauté est perçue comme du pur racisme. Pour une analyse de la réappropriation de l'insulte et la constitution du sujet au travers des discours de haine voir J. Butler, *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris, éditions Amsterdam, 2004

111 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P42

112 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P70

113 M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P70

114 « toutes les transfuges, toutes les runaways, toutes les maronnes » M. Wittig, *Virgile, non*, Paris, édition de Minuit, 1985. P30

115 K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P 139

– les lesbiennes dans la conception Wittigienne. Il n'y a pas la moindre possibilité d'un mouvement révolutionnaire libérateur à partir du moment où il n'y a pas de négociation collective, à partir du moment où il n'y a pas de possibilité d'émergence d'un collectif. Pourtant, c'est au sein d'une association volontaire et seulement en son sein que des conditions de la liberté individuelle peuvent advenir. Dans un dépassement des propositions de J-J. Rousseau, la communauté ne vient plus attester ici la liberté des individus mais la rend possible. L'association citoyenne prend alors tout son sens puisqu'elle est une nécessité vitale en même temps qu'elle est une volonté. « Dans la communauté réelle, les individus acquièrent leur liberté simultanément à leur association, grâce à cette association et en elle. »<sup>116</sup> Les femmes sont, en tant que groupe social, associé à la position de dominée mais ne peuvent s'en libérer que de manière individuelle car elles ne parviennent pas à se constituer entre elles comme groupe. Elles sont faites groupe comme différence, mais ne se font pas elles-même groupe comme subjectivité collective.

Le marxisme a donc, d'une certaine façon, empêché les femmes de se penser comme groupe et ainsi de se constituer comme classe sociale<sup>117</sup> car il a fait des relations sociales de sexe des relations naturelles et non pas des relations de pouvoir. Si les catégories de sexe avaient dès le départ été envisagées par la théorie marxiste comme un jeu de relations économique, la révolution prolétarienne envisagée aurait sûrement conduit à une émancipation féminine européenne bien plus précoce, au moins du point de vue théorique. Bien que cette perspective matérialiste d'une compréhension des oppositions de sexe ait pu être abordée par endroit et elle n'a jamais été poursuivie.

« Le germe [de la propriété privée], réside dans la famille où la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme. L'esclavage, certes encore très rudimentaire et latent dans la famille, est la première propriété, qui d'ailleurs correspond déjà parfaitement ici à la définition des économistes modernes d'après laquelle elle est la libre disposition de la force de travail d'autrui. »<sup>118</sup>

C'est avec regret que nous constatons l'absence du développement de ces idées, survolée de trop haut dans la pensée marxiste. La masse « femme » n'étant pas constituée comme un levier du pouvoir économique, elle ne peut donc pas induire un mouvement révolutionnaire de

116 K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P 138

117 Nous paraphrasons ici M. Wittig dans le chapitre « On ne naît pas femme » in M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. Plus précisément P54.

118 K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P 92

bouleversement social. Les femmes ne semblent avoir comme solution pour échapper à la domination de classe que d'adopter le statut de fugitive. Si c'est la figure qu'utilise plusieurs fois M. Wittig ce n'est pourtant pas là son objectif politique, elle qui tend à une abolition complète des classes sociales de sexe. Alors, quelle solution ?

## 2) Le risque d'excès dans la révolution

Dans une tentative de constitution subjective autonome, le sujet en devenir est vulnérable parce qu'il s'expose à l'autre, à sa violence, alors qu'il se construit paradoxalement dans une dépendance vis-à-vis de celui-ci. Il espère de sa part une reconnaissance sincère, c'est à dire autre qu'en tant que créature façonnée par son créateur. Dans cette situation, le dominant fait violence au dominé de par la simple nomination qu'il lui attribue mais aussi par la distance qu'il existe entre ce que nous avons nommé précédemment le normal et le pathologique et qui peut désormais se dire comme la distance entre l'universel et le particulier. La conquête du statut de sujet par les femmes est une volonté d'atteindre ce statut universel, elles qui ne parlent que depuis la marge. La constitution du sujet se fait en codétermination de ce qui lui existe en marge. Sinon, que devient « Je » si « Tu » disparaît ? L'objectivité et la légitimité du sujet à dire l'humain ne viennent-elles pas spécifiquement de sa position minoritaire ? Nous reprendrons ici la définition de ce qu'est un groupe minoritaire à C. Guillaumin, définition extrêmement claire et synthétique qui sera notre base de travail « Les minoritaires - et on entendra ici par minoritaires non ceux qui seraient forcément en moindre nombre mais bien ceux qui dans une société sont en état de moindre pouvoir, que ce pouvoir soit économique, juridique, politique...[...] »<sup>119</sup>. Le groupe social des femmes est clairement un groupe minoritaire au regard de cette définition.

Si ce groupe a pour volonté de conquérir le statut universel de sujet, il ne tend pas à inverser le système mais bien à le renverser. C'est-à-dire que le groupe des femmes ne souhaite pas instaurer une domination féminine ou établir une société matriarcale. Pas plus que les lesbiennes ne prônent un régime de désir exclusivement homosexuel. Que les hommes se rassurent, que les hétérosexuels les rassurent aussi... L'objectif wittigien est l'abolition des classes de sexe et non pas la domination lesbienne ! L'équivalent marxiste de cette pensée abusive serait la dictature du prolétariat qui, si elle perdure trop longtemps, conduit finalement à un échec de la dialectique révolutionnaire.

« Il s'ensuit également que toute classe qui aspire à la domination, même si sa domination détermine l'abolition de toute l'ancienne forme sociale et de la domination en général,

<sup>119</sup>C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P219

comme c'est le cas pour le prolétariat, il s'ensuit donc que cette classe doit conquérir d'abord le pouvoir politique pour représenter à son tour son intérêt propre comme étant l'intérêt universel, ce à quoi elle est contrainte dans un premier temps. »<sup>120</sup>

Il y a donc une contradiction entre l'intérêt singulier de l'individu isolé et l'intérêt collectif des différents individus qui sont pris dans une inter-relation de classe. Mais aussi contradiction entre l'intérêt collectif d'une classe spécifique et l'intérêt universel de tout les individus membres du système, même en dehors de cette classe. L'intérêt collectif prend ici la forme d'un intérêt individuel de classe au niveau du système global économique-politique. La domination d'une classe sur une autre ne peut en aucun cas s'installer de manière définitive dans une logique matérialiste car les relations de pouvoir ne sont que les conséquences des conditions matérielles instables. C'est à dire que l'intérêt particulier d'une classe spécifique ne peut demeurer un intérêt universel si est maintenue la distinction économique entre des classes sociales. Et cela même si la classe dont l'intérêt est avantagé est la classe la plus nombreuse ; on se retrouve alors exactement dans le système d'exclusion des marges que l'on voulait éviter. Si cette forme de violence est nécessaire dans un premier temps, elle ne doit être que la conséquence temporaire et fugace de la secousse du renversement. C'est-à-dire que c'est la forme que prend la dispersion de l'énergie révolutionnaire entraînant d'accomplir la révolution ; mais cette énergie - et donc cette violence de la domination d'un intérêt particulier sur l'intérêt universelle - doit disparaître une fois le mouvement achevé. Le seul véritable intérêt universel est l'abolition de la prise en considération des intérêts particuliers, individuel ou de classe.

La logique de l'universalisation inversée n'est donc pas ici envisageable comme programme politique efficient et viable. La condition de réalisation d'une abolition de classe était tout d'abord la mise en lumière de l'existence de ces classes distinctes et donc de la position hégémonique du sujet dominant. Mais également la conversion de son intérêt particulier – de classe - en l'intérêt universel, qui est l'absence d'intérêt de classe. Qui d'autre que le sujet minoritaire est-il mieux placé pour réaliser cette opération ? Lui qui souffre de cette position de défavorisé comment pourrait-il la faire vivre à d'autres ?

« La révolution communiste par contre est dirigée contre le mode d'activité antérieur, elle supprime le travail et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-même, parce qu'elle est effectuée par la classe qui n'est plus considérée comme une

---

120K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P 93

classe dans la sociétés, qui n'est plus reconnue comme telle et qui est déjà l'expression de la dissolution de toutes les classes, de toutes les nationalités etc. »<sup>121</sup>

Si l'objectif est de donner une vision sans classe de l'humanité il faut pour cela prendre en compte la position marginale, entendre la voix de ceux qui sont établis par la norme comme des exclus de l'humanité. Le point de vue le plus universel est donc paradoxalement celui de la marge, de la minorité car il est un point de vue décentré. Pour être reconnues et intégrées, les marges ont la nécessité de porter leur valeur propre au niveau de l'universelle c'est-à-dire leur volonté que n'existe plus de groupe marginal. Ce projet doit avoir court tant d'un point de vue théorique que pratique, c'est-à-dire dans la menée d'une véritable action politique. La classe révolutionnaire marxiste est - dans le cas de la classe des femmes et des lesbiennes plus particulièrement - incarnée par la posture du sujet minoritaire - et spécifiquement par celle de l'écrivain minoritaire. M. Wittig est-elle faite de ce bois ?

### 3) Littérature mineure et déterritorialisation

Si elle est bien un sujet minoritaire, M. Wittig est-elle une écrivain de littérature mineure ? Et qu'est ce qu'une littérature mineure ? Dans *Kafka, pour une littérature mineure*<sup>122</sup>, G. Deleuze et F. Guatari la définissent ainsi « Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure »<sup>123</sup> Nous remarquons que la définition qu'ils donnent d'une littérature mineure correspond, dans le domaine de la littérature, à ce que dit C. Guillaumin d'un point de vue socio-politique sur une classe minoritaire. C'est-à-dire qu'il s'agit, pour un groupe social donné, de vivre dans un régime de domination et d'appropriation dans lequel ce groupe occupe la position de dominé. Si nous l'avons déjà brièvement évoqué, le langage est lui aussi une instance de pouvoir que tout groupe en lutte se doit de conquérir à un moment ou un autre de son combat pour la prise en compte de sa singularité – qui tend à ne plus en être une, justement. Afin de déterminer si M. Wittig est bien productrice d'une littérature mineure, nous utiliserons directement les critères que développe G. Deleuze et F. Guatari à propos de Kafka et verrons en quoi elle les valide ou non. Cela dans le but de déterminer si elle a, comme tout deux le disent à propos de F. Kafka, une potentialité révolutionnaire.

Dans *Kafka, pour une littérature mineure*, trois caractères spécifiques sont déterminés par

121K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P 101

122G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975

123G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P55

les auteurs, nous les observerons de manière chronologique à leur apparition dans l'ouvrage.

« Mais le premier caractère est de toute façon que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation. Kafka définit en ce sens l'impasse qui barre aux juifs de Prague l'accès à l'écriture, et fait de leur littérature quelque chose d'impossible : impossibilité de ne pas écrire, impossibilité d'écrire en allemand, impossibilité d'écrire autrement. »<sup>124</sup>

Beaucoup d'éléments sont présent dans ce premier critère, celui commun à tous est la déterritorialisation. Sans nous égarer dans une analyse extrêmement précise des concepts deleuziens, nous dirons simplement qu'il s'agit là d'une absence de possibilité pour faire territoire. Mais pas un territoire physique - même si cela peut aussi être le cas. La territorialisation suppose une déterritorialisation préalable, envisagée comme un processus vital. Déterritorialiser, c'est trouver une ligne de fuite, une échappatoire, ouvrir une voie vers l'impossible. Le territoire une forme de carte dynamique, c'est une intensivité de la ligne de vie bien plus qu'une répartition spatialisée. Ce sont les chemins que l'on trace sur la carte qui font territoire et pas le terrain qui fait plan cadastral. Du fait de la privation du processus vital, l'impossible devient un endroit vers lequel aller, une voie intensive. F. Kafka doit ici faire entrer l'impossible dans le quotidien pour qu'il redevienne processus de vie. Déterritorialiser c'est mettre en place une dynamique, tracer des lignes d'intensités et non pas subir une privation de propriété privée.

Dans le cas de F. Kafka, les allemands ont pris possession de la Tchécoslovaquie et notamment de Prague, où il réside. L'allemand est devenue la langue officielle du pays bien qu'elle ne soit parlée que par les envahisseurs, elle devient une langue bureaucratique que les Tchèques ne maîtrisent pas bien, voir pas du tout. Même si l'allemand est parlé par une moindre partie de la population, il est la langue majeure car il est la langue de l'autorité économique, juridique et politique. Il a un pouvoir plus fort que toutes autres langues du pays. C'est la langue noble de l'administration, la seule qui peut avoir une portée politique refusée par conséquent aux minorités qui sont littéralement réduites au silence. Ils ne sont pas ici à la recherche d'une liberté mais bien d'une issue, d'un nouvel itinéraire. Pas une fuite, une échappatoire mais une issue comme une possibilité d'action au sein de la langue. L'impossible est un élément de la quotidienneté, il ouvre la voie à la recherche de ce qui n'a pas encore été envisagée.

La hiérarchie des langues est une situation coloniale intériorisée. Elle peut d'ailleurs pousser

---

124G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P55

les parents à apprendre la langue officielle à leur enfant afin de leur assurer une vie meilleur.<sup>125</sup> Leur interdisant parfois même de parler leur langue d'origine. « Combien de gens aujourd'hui vivent dans une langue qui n'est pas la leur ? »<sup>126</sup> On pourrait répondre que c'est le cas de toutes les femmes qui vivent dans une société qui les domine. Utiliser son « dialecte primitif » est alors une forme de résistance. Les langues les plus nobles permettent d'atteindre les sphères de pouvoir les plus hautes. Parler le « patois » – qu'il soit tchèque ou lesbien si t'en est qu'il existe - c'est aussi s'interdire l'accès aux couches sociales élevées, s'interdire soi-même d'user de la domination dans le langage et donc de dominer ce même langage pour lui faire dire ce qu'on veut. Situation à laquelle, tant M. Wittig que F. Kafka, vont trouver une solution totalement différente, nous le verrons.

Cette déterritorialisation est donc vécue par les femmes qui subissent elles aussi la langue de l'opresseur masculin partout où la société n'est ni matriarcale ( mais alors ce sont les hommes qui sont en situation de déterritorialisation linguistique, il suffit d'invertir les noms dans la phrase pour que le problème qui se pose ne soit pas résolu ) ni suffisamment avancée que pour avoir d'ores et déjà abolit les catégories sociales de sexe. Les femmes doivent, à l'instar de M. Wittig, envisager cette impossibilité comme la potentialité d'inventer quelque chose de neuf. Non pas répéter ce qui a déjà été fait, marcher sur les traces de son prédécesseur mais trouver une voie là où il n'est pas encore aller.

#### 4) Une triple impossibilité créatrice

La déterritorialisation a pour conséquence une triple impossibilité. La première étant « impossibilité de ne pas écrire, parce que la conscience nationale, incertaine ou opprimée, passe nécessairement par la littérature »<sup>127</sup> On retrouve là une idée chère à M. Wittig pour qui le sujet n'advient que via le langage, et la littérature est un langage écrit.

« Dans la débâcle générale qui suit la remise en question du sens, il y a lieu pour un, une minoritaire de s'introduire dans le champ (de bataille) privilégié qu'est la littérature où s'affrontent les tentatives de constitution du sujet. Car nous le savons depuis Proust la recherche littéraire constitue une expérience privilégiée pour faire advenir un sujet au jour. Cette recherche est la pratique subjective ultime, une pratique cognitive du sujet. »<sup>128</sup>

125Une situation semblable se retrouve avec les familles immigrées dans lesquelles les enfants sont considérés comme « intégrés » quand ils parlent la langue du pays d'accueil. Parfois, ils ne connaissent rien de la langue de leur parents

126G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P68

127G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P55

128D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Y psilon, 2015. P9 L' « avant-note » de M. Wittig est reprise de manière incomplète sous le titre « Le point de vue universel ou particulier » dans *La pensée straight*.

M. Wittig veut faire entendre le sujet féminin autrement, le « je » féminin doit être universel, doit être dominant pour utiliser abusivement la formule du renversement. Pour elle, c'est dans le langage et par lui que se constitue un sujet mais ce langage est toujours celui du dominant. Ainsi, le sujet minoritaire, - la lesbienne dans son cas - advient certes par la parole mais toujours par la parole de l'autre. Le sujet est défini dans sa position minoritaire, et même dans son identité abusivement déterminée, via une relation de domination. Le dominant s'approprie ainsi le droit de définir le dominé. Situation insupportable que de ne pas pouvoir se dire soi-même qui amène à une littérature coûte que coûte. Impossibilité donc de ne pas écrire.

La seconde impossibilité est celle de ne pas pouvoir écrire dans la langue disponible - en allemand pour F. Kafka, en langage androcentré pour M. Wittig. Nous l'avons dit, c'est une langue qui est mal maîtrisée par la population du pays, même si lui est forcé de la connaître ( il se destine en effet à une carrière administrative ) nombreux sont ceux qui ne pourront pas le lire. Il est donc impossible d'écrire dans la langue disponible. La situation des femmes est semblable d'un certain côté car bien qu'elles maîtrisent la langue des colons pour n'avoir connu qu'elle, cette langue n'est cependant pas apte à les dire telles qu'elles sont réellement mais seulement à les dire telles que les hommes disent qu'elles sont. Pour dire vraiment, il n'y a pas de langue disponible aux femmes.

La troisième et dernière impossibilité est donc d'écrire autrement. A Prague, les langues autres que l'allemand sont prohibées. Il y a une distance irréductible avec la territorialité primitive des juifs de Prague. Dans le cas des lesbiennes et des femmes, il ne semble pas exister de langue primitive qui serait interdite, la privation n'est donc pas semblable à celle que vit F. Kafka. Si F. Kafka ne peut plus emprunter une ligne de fuite qui existait auparavant, si cette conduite intensive n'est plus accessible, M. Wittig se trouve elle en face d'une absence de ligne vivante. Elle est contrainte et forcée d'emprunter une voie morte. Elle va devoir non pas donner lieu à un mouvement spatial mais au contraire permettre une augmentation intensive « sur place » avec les éléments déjà en présence.

L'issue réside dans l'intensification qui fit éclater le système par l'intérieur, rendant ses contradictions trop intenses pour être supportées par le système lui-même. L'issue comme un changement, comme un devenir qui n'est pas une imitation mais un ajout qui vient modifier l'identité première, c'est un ajout de valeur, une plus-value intensive qui transfigure le sujet. M. Wittig et F. Kafka vont proposer de multiples solutions pour dépasser cette impossibilité et permettre la création d'un sujet nouveau. Si l'allemand à Prague est une langue déterritorialisée – parlée par peu et uniquement par des immigrants allemands, physiquement déterritorialisée – elle se rapproche de la langue dominante phallogocentrique des sociétés de domination masculine. En effet, la moitié de la population est un colonisé – une colonisée ! La langue est donc aussi d'une certaine façon

déterritorialisée et donc propre à des usages mineurs que nous développerons dans la troisième et dernière partie de cette recherche.

Par le constat que nous venons d'effectuer, M. Wittig est au même titre que F. Kafka un écrivain minoritaire qui produit une littérature mineure. Le groupe d'individu auquel tout deux appartiennent est en position de domination (à la fois sociale, économique, politique, juridique...) et la langue dans laquelle tout deux produisent est une langue déterritorisée qui rend difficile l'accès à l'écriture tout en la rendant nécessaire. Mais n'existe-t-il pas pour M. Wittig une voie d'issue déjà constituée ? La littérature féminine ne suffit-elle pas à combler le besoin d'expression de la classe sociale qui lui est associée ? La réponse est évidemment non. Car une telle littérature repose sur le mythe de la-femme et lui amalgame une pratique spécifique. « Écriture féminine » vient attester dans la réalité sociale et dans la littérature d'une construction imaginaire produite par la classe dominante. « « Écriture féminine » est la métaphore naturalisation du fait politique brutal de la domination des femmes et comme telle grossit l'appareil sous lequel s'avance la « féminité » : Différence, Spécificité, Corps/Femelle/Nature. »<sup>129</sup> L'écriture féminine est alors considérée comme une caractéristique biologique spécifique comme une « sécrétion naturelle »<sup>130</sup> issue des femmes non plus comme classe sociale mais comme sexe naturel. Cela dénie le travail intellectuel, la production littéraire qui advient d'une femme – comme d'un être humain indifférencié – et refuse à l'individu le statut de personne, d'individu actif et producteur de l'histoire humaine. Encore une fois, cela dénie aux femmes l'accès à l'humanité mais cette fois via le langage. « Ainsi donc « écriture féminine » revient à dire que les femmes n'appartiennent pas à l'histoire et que l'écriture n'est pas une production matérielle. »<sup>131</sup>

De son point de vue, dépasser la troisième impossibilité, celle « d'écrire autrement »<sup>132</sup>, ne peut pas passer par l'investissement d'une écriture spécifiquement féminine – qui exclurait donc le groupe social des hommes de celle-ci et n'aurait donc pas vocation à la parole universelle. Elle s'oppose farouchement à la création d'une forme de « langue féminine » qui est pour elle un entérinement est une acception d'une différence entre masculin et féminin, critère de hiérarchisation. Si elle refuse cet impasse c'est pour y opposer une vision matérialiste de l'écriture qui insiste sur son procédé de production et dénonce le monisme universaliste du masculin. M. Wittig va donc au contraire écrire dans la langue de l'ennemi, lui voler son savoir-faire pour être à son tour productrice de Savoir, de Dire, pour pouvoir être un sujet à part entière dans la langue de tous. Elle conquière

129M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P7

130M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P7

131M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P7

132G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P55

alors un savoir-écrire.

### 5) Politique de minoration

« Le second caractère des littératures mineures, c'est que tout y est politique »<sup>133</sup> Dans la littérature majeure, les affaires individuelles rejoignent des affaires non moins individuelles, le milieu social en est le décors de fond. Dans le groupe social dominant, ce qui est de l'ordre de l'intime reste de l'ordre de l'intime, les choses se règlent en privé, car elles ne sont qu'une variation acceptable et prévue de la norme établie. A contrario, tout ce qui touche à l'intimité dans le groupe minoritaire prend immédiatement une portée sociale et politique. L'événement est amplifié de façons à sortir du cadre privé qui est censée le contenir car il s'agit non pas d'une variation légère de la norme mais de l'infraction de celle-ci. C'est la crainte de la remise en cause des lois sociales établies qui pousse l'opinion publique, et même les instance politique, à s'emparer de la question. C'est que nous avons vu précédemment avec les question des régimes de désir. Qu'en est-il alors avec la littérature homosexuelle ? Doit-elle d'ailleurs être catégorisée comme-t-elle ? Le « problème » des écrits de M. Wittig n'est pas seulement qu'ils sont écrit pas une femme, ni même par une homosexuelle, mais bien qu'il traite de ces deux sujets réunis, le lesbianisme.

« Écrire un texte qui a parmi ses thèmes l'homosexualité c'est un pari, c'est *prendre le risque qu'à tout moment l'élément formel qu'est le thème surdétermine le sens*, accapare tout le sens, contre l'intention de l'auteur qui veut avant tout créer une œuvre littéraire. Le texte donc qui accueille un tel thème voit une de ses parties prise pour le tout, un de ses éléments constituants du texte pris pour le tout et le livre devenir un symbole, un manifeste. Quand cela arrive, le texte cesse d'opérer au niveau littéraire, il est l'objet d'une déconsidération en ce sens qu'on cesse de la considérer en relation avec les textes équivalents. *Cela devient un texte à thème social et attire l'attention sur un problème social*. Quand cela arrive à un texte, il est détourné de son but premier qui est de changer la réalité textuelle dans laquelle il s'inscrit. En effet, du fait de son thème, il en est destitué, il n'y a plus accès, il en est banni (souvent simplement par la mise au silence, l'épuisement de l'édition) *il ne peut plus opérer comme texte par rapport à d'autres textes passé ou contemporains. Il n'intéresse plus que les homosexuels.* »<sup>134</sup>

L'auteure exprime ici plusieurs difficultés dont la première touchant au contexte de réception

133G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P56

134M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Y psilon, 2015. P10 *Nous soulignons*

puisque le risque principal qui guette un texte de littérature mineure est qu'il ne semble concerner que le groupe minoritaire en question. Ce n'est pas incompatible avec la portée politique que soulève F. Kafka puisque le thème de ce texte à une portée abusivement sociale. S'il devient « un manifeste » c'est donc bien que d'une certaine façon, la littérature mineure est une forme de programme politique. ( Reprocherait-on à M. Proust de faire de la propagande ? ) Mais, une fois cette question évacuée par les pouvoirs concernés, le sujet qu'il traite redevient marginal et avec lui le texte. Le sujet n'étant plus sur le devant de la scène publique, il n'intéresse plus que des lecteurs d'ores et déjà intimement concerné par le thème. Il perd sa vocation à être une œuvre littéraire et devient une « littérature homosexuelle » avec les même écueils que la « littérature féminine ». Le texte acquière un statut marginal, il ne peut être lu et étudié de la même manière que la littérature majeure, il n'a pas le statut d'universel car il ne concerne pas la totalité des individus. Il est différent.

C'est là un paradoxe qu'il est important de comprendre pour saisir le mécanisme d'exclusion dont la littérature mineure pâti. D'une part, chaque événement singulier et intime a immédiatement une portée sociale et politique car il réinterroge la norme en la mettant en évidence, puisqu'elle est visiblement transgressée par des individus hors-norme. « La littérature mineure est tout à fait différente : son espace exigü fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique. L'affaire individuelle devient donc d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope, qu'une tout autre histoire s'agite en elle. »<sup>135</sup> C'est bien l' Histoire avec un grand « H » que la petite histoire vient secouer. Les personnages-citoyens s'en trouvent bousculés et tournent la tête pour chercher l'origine du mouvement perturbateur dans la réalité sociale établie. Les femmes, les lesbiennes ou même les enfants sont toujours un groupe social identifié comme tel dans la littérature classique<sup>136</sup>. A contrario, on remarque que les hommes eux, ne sont pas un groupe social spécifique mais bien la condition du monde dans lequel ces mêmes groupes existent en tant que particularité.

Dans le cas de M. Wittig, on constate une réutilisation parodique de nombreux textes classiques. C'est une manière pour elle de représenter le sujet féminin, et lesbien, comme locuteur universel. Elle réutilise ce qui existe déjà avec le statut de classique – de dominant, de référence – pour y placer une innovation. Le déjà-vu , déjà-connu est un lieu stratégique d'insertion car il oppose une moindre résistance dans les consciences que la production originale totale. Les lecteurs sont moins méfiants, moins suspicieux et moins critique vis-à-vis de quelque chose qui a déjà été

135G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P58

136On remarque que la littérature classique est toujours la littérature dominante, comme si jamais une littérature mineure ne pouvait atteindre le statut de référence littéraire. Il semble que seul M. Proust y soit parvenu. Le fait qu'il soit un homosexuel à t-il été compensé par son statut de sujet masculin ? Qui, du régime de désir ou du sexe social prime sur l'autre ? Comment peut on être certain que la thématization de l'homosexualité détourne forcément le livre de son but premier ?

évalué. Tel un chien qui n'aboie pas en voyant s'approcher ce qu'ils pensent être un ami – de son maître.<sup>137</sup> Reformuler une situation classique ou féminiser des noms de personnages permet de remédier en partie aux lacunes du langage. Le fait de s'inscrire dans une forme de tradition lui permet de se réapproprier le discours en tant que sujet producteur de celui-ci et pas en tant qu'objet décrit par d'autre via ce discours. Si sa nourriture préférée sont les textes classiques, anciens, qui font office de référence universelle c'est pour les mâcher, les ingérer, les digérer et les expulser pour ainsi dire « à l'autre bout ». Cette extrémité qui n'est jamais montrée car honteuse, le côté qui prend en compte femmes et homosexuels, qui intègre les positions marginales, a-normal. Tel un organisme vivant, elle consomme, transforme et fournit à la sortie un matériau fertile.

D'autre part, il est facile de ne pas saisir la subversion passive qui opère dans le texte, de ne pas comprendre la réinterrogation de la place de lecteur en position dominante et donc trop aisé de déclasser la production textuelle dans la catégorie de « littérature de genre » - si t'en est que cela veuille dire quelque chose. Le texte a alors raté sa vocation, celle d'être une œuvre littéraire importante, une œuvre qui vient modifier la réalité textuelle qui lui préexiste. M. Wittig dirait « introduire dans le tissu textuel ce qui lui tient à corps »<sup>138</sup> Mais cela n'est possible que s'il parvient à mettre en pleine lumière les structures sociales de domination, celles qui définissent la catégorie particulière dont il a tant de mal à s'extirper. La question que M. Wittig se pose en écrivant pourrait être ; comment faire pour se positionner dans la littérature sans s'en faire exclure ? Car tel est le pari de l'écrivain minoritaire, celui de ne pas être réduit, dégradé, sociologisé en somme ; celui de parvenir à ne pas faire prendre le thème de son livre pour autre chose qu'un thème parmi d'autre. La thématique de l'homosexualité ne doit pas prendre le pas interprétatif sur la réception même de l'œuvre en tant que littérature et non pas en tant que littérature lesbienne. Car si le texte devient le symbole d'un groupe politique, le symbole d'une lutte, il devient alors univoque et perd sa polysémie universelle. Le texte n'a alors plus de prise sur la réalité textuelle car il est privé de tout une partie de son sens. Il n'est plus en mesure de mener sa véritable opération politique qui touche à la dimension entière de la littérature. Dans la littérature majeure, l'affaire individuelle à le statut de faits divers alors que dans la littérature mineure il a une valeur politique et collective – qui est d'ailleurs l'ultime critère relevé par G. Deleuze et F. Guatari.

## 6) Littérature mineure, littérature collective

<sup>137</sup>Cette technique d'immersion discrète que M. Wittig nomme elle-même « cheval de Troie » est développée dans la troisième partie de cette recherche. Nous faisons ici une référence à Platon, *La République*.

<sup>138</sup> M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P10

« Le troisième caractère, c'est que tout prend une valeur collective »<sup>139</sup> Dans une littérature mineure, les conditions qui permettent une énonciation individuelle n'existent pas. Ce qui devrait être de l'ordre de l'intime devient politique quand il ne s'agit pas de la norme. Tout ce qui est mineur devient tout de suite énonciation collective car il y a confusion et amalgame des individus qui forment une minorité. Dans l'imaginaire dominant, ils forment une entité homogène et indifférenciée. Le champs politique a envahi la totalité des énoncés, ce que l'écrivain dit tout seul prend la forme d'un énoncé collectif – G. Deleuze dit « agencement collectif d'énonciation » - d'une action commune et cela même si les autres membres qui composent la minorité ne partagent pas son point de vue. C'est d'ailleurs le cas de M. Wittig qui est marginale dans le courant du féminisme de son époque, étant à la fois lesbienne et défendant des thèses matérialistes radicales.<sup>140</sup>

On passe ainsi d'une individualité parlante à une forme de multiplicité collective proche de l'indéfini, de la multitude. L'image de la meute correspond bien à cette impression à la fois d'étrangeté – comme le sont pour nous les animaux – et de violence dont tout les textes minoritaires semble investit du point de vue de la littérature des maîtres. De tel sorte qu'un texte minoritaire est nécessairement revendicatif voir révolutionnaire. Mais cette notion de meute transcrit également le paradoxe d'une énonciation collective alors même que cette collectivité n'est pas encore constituée – comme pour les femmes ou les lesbiennes – où a déjà disparu et ne pouvant se ressaisir – comme les juifs de Prague. Paradoxalement, l'expression est d'autant plus collective que le sujet qui les exprime est un individu isolé. Sujet qui parle pour une communauté dont les conditions de reconnaissance et d'existence ne sont pas encore actuellement données. La question se pose alors : en quoi un énoncé est-il nécessairement collectif alors qu'il est produit par un individu isolé comme c'est le cas de la littérature ?

« L'énonciation littéraire la plus individuelle est un cas particulier d'énonciation collective. C'est même une définition : un énoncé est littéraire lorsqu'il est assumé par un Célibataire qui devance les conditions collectives de l'énonciation. »<sup>141</sup> Tout se passe comme si l'auteur était en avance sur son temps et sur ce qu'il va s'y dérouler (comme on peut parfois le dire pour les artistes des avant-garde). La singularité artistique produit toujours un énoncé en fonction d'une communauté à venir/avenir. Mais cela ne signifie pas que cette communauté soit le sujet traité par

139G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P59

140Le discours prononcé en 1978, repris sous le titre « la pensée straight » in M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007, se clôturant par la célèbre phrase « les lesbiennes ne sont pas des femmes » a provoqué quelques réactions vives auprès du public lesbien pour lequel il avait été écrit. Au sein du mouvement féministe, M. Wittig est fondamentalement opposée aux « différentialistes » qui prône une reconnaissance de la différence spécifique des femmes alors que l'auteure que nous traitons œuvre dans le sens d'une destruction pure et simple des catégories d'homme et de femme, deux projets incompatibles qui cohabitent pourtant au sein du mouvement d'émancipation des femmes.

141G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P328

l'auteur, et encore moins le sujet qui énonce car il n'est pas constitué, ne s'identifie pas lui même comme faisant partie d'une communauté potentielle. Cependant, cette communauté virtuelle au moment de la production littéraire est la condition, avec l'artiste solitaire, isolé individuel, d'une véritable production collective.

Mais le problème du discours au nom d'une collectivité revendiquée, c'est l'exclusion sociale qu'il peut produire. Ce phénomène est transcrit notamment par la censure. Cette censure est présente dans le monde hétéronormé à la fois vis-à-vis de l'homosexualité mais plus généralement par déni du désir féminin – seul les hommes sont sujets, seul les hommes désirent, les femmes ne peuvent rien vouloir puisque ce sont elles qui sont voulues. Mais cette même exclusion à lieu dans le mouvement féministe qui considèrent parfois les revendications lesbiennes comme trop marginales à leur cause, elles sont donc déniées elles-aussi. Dans quel lieu – si ce n'est un mouvement à proprement parler politique - peut se constituer un sujet collectif amène de porter une revendication sociale sur le devant de la scène ?

« C'est la littérature qui se trouve chargée positivement de ce rôle et de cette fonction dénonciation collective, et même révolutionnaire : c'est la littérature qui produit de la solidarité active, malgré le scepticisme ; et si l'écrivain est en marge ou à l'écart de sa communauté fragile, cette situation le met d'autant plus en mesure d'exprimer une autre communauté potentielle, de forger les moyens d'une autre conscience, d'une autre sensibilité. »<sup>142</sup>

Nous venons de le voir, c'est exactement la situation – et le projet - de M. Wittig. Ses œuvres de fictions ont clairement une portée révolutionnaire, elles attaquent directement la domination masculine et l'hétérosexisme ambiant. Cette tendance est d'ailleurs confirmée par ses écrits théorique, tout chez elle a une portée politique conscientisée. Si elle utilise la littérature c'est bien par ce qu'elle la considère comme le médium le plus adapté à initier un mouvement révolutionnaire. De fait, c'est le seul moyen qui permet la production d'une énonciation collective qui manque dans le tissu social et qui empêche donc une minorité de s'identifier et de faire entendre sa condition de dominée. La littérature a plus attrait avec les populations réelles qui la produisent et l'utilisent pour se subjectiver qu'avec les œuvres littéraires. La littérature est une affaire d'Histoire des Êtres plus que d'histoire de la littérature. Elle exprime les conditions dans lesquelles se réalisent les agencements politique propre à une révolution sociale.

---

142G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P60-61

« Un texte écrit par un écrivain minoritaire n'est efficace que s'il réussit à *rendre universel un point de vue minoritaire*, que s'il est un texte littéraire important. [...] D'une part le travail de ces deux écrivains [ M. Proust et J. Barnes] a transformé comme il se doit pour tout travail important la réalité textuelle de leur temps. Mais en tant que minoritaires leurs textes ont aussi à charges ( et le font) de *changer l'angle de catégorisation touchant à la réalité sociologique de leur groupe.* »<sup>143</sup>

La coloration révolutionnaire est bel et bien soutenue par la portée politique du changement social. Il s'agit donc bien de rendre visible ce qui ne l'est pas, de porter au centre de l'attention ce qui est habituellement dans la marge. Il faut décentrer le point de vue, changer le locuteur référent car dans le langage dominant, la réalité se confond avec celui en parle. Gardons à l'esprit que la réalité n'est qu'une fiction socialement acceptée.

#### 7) L' ex-centricité du point de vue

En utilisant, dans ses romans et poèmes, le contexte d'un univers fantastique M. Wittig augmente l'effet d'étrangeté. Elle rend plus sensible encore le décentrement du lecteur et plus visible celui des femmes dans la littérature - et la représentation sociale qui en est faite par ce biais. La réalité étant autre, un « je » sujet féminin peut alors advenir. Il faut changer les conditions concrètes du langage pour qu'autre chose puisse en émerger. Le cadre de la fiction permet à ce sujet féminin, lesbien - en un mot marginal - d'être polysémique et évite ainsi l'écueil de la nomination qui homogénéise un sujet multiple et hétérogène. Le cadre fictionnel permet également de faire advenir des personnages hétérosexuels qui sont alors la voix discordante, telles les lesbiennes dans le monde réel - c'est notamment le cas dans *Virgile, non*.<sup>144</sup> M. Wittig place le lecteur dans une position de décentrement de façon à lui faire voir le positionnement de référence qu'il a tendance à adopter inconsciemment. « Le sujet minoritaire n'est pas auto-centré comme l'est le sujet logocentrique. »<sup>145</sup> C'est même tout au contraire, un sujet qui est par force dé-centré, ex-centric. Elle reformule ainsi en permanence l'universel depuis un point de vue particulier - lesbien. Elle

143M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P11 *Nous soulignons*

144Dans ce roman, elle nous permet de voir depuis un point de vue différent les personnages féminins qui sont mutilés, marqué physiquement, torturé de bien diverses manières autant psychiquement qu'émotionnellement. Le point de vue qu'elle adopte est infernal, c'est depuis cet enfer qui n'est rien d'autre que le monde hétérosexiste que les femmes et les lesbiennes doivent vivre et dire. Le monde des dominants est égal aux limbes pour qui y et en position de dominé. La parabole de l'enfer nous montre bien que la marque du sexe n'est pas donnée exclusivement par le langage mais qu'elle est la conséquence d'un rapport social qui se transcrit dans le langage.

145M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P9

pratique en permanence une forme d'éloignement, une distanciation constante afin de mettre au jour l'écart permanent et irréductible qui existe entre la norme et ses marges. Son objectif est de montrer le décalage, la brisure dans le continuum de réalité entre les individus, écart qui n'est pas immédiatement identifiable sans cette opération.

Le fait de ne pas se situer au centre lui permet justement de ne pas adopter un seul angle de vue mais d'être capable de se mouvoir dans la totalité de l'espace social et subjectif. Le sujet minoritaire - position que le lecteur doit adopter dans la lecture de ses œuvres - peut ainsi se disperser en de nombreuses directions, former des nouveaux centres de pouvoirs, des nouveaux postes d'observatoire de la réalité. Il est en plusieurs lieux à la fois, il est donc agencement multiple, énonciation collective. Le centre, le sujet de référence varie en fonction de la façon dont est traitée la réalité sociale. « Le référent n'est pas de même nature suivant les acteurs du langage. L'écriture est un processus à la fois abstrait et concret qui relève de l'usage du langage. »<sup>146</sup> Le lecteur, pour saisir le propos de l'écrivain minoritaire, doit lui aussi se décaler, c'est de cette façon seulement qu'il pourra accéder à l'humour et au plaisir du texte.

M. Wittig ne pense pas la masculinité comme une construction spécifiquement problématique. A travers ses écritures, elle offre à ses lecteurs définis comme masculin une expérience de devenir minoritaire d'importance. C'est le même procédé qui s'applique alors aux hommes et aux femmes vis-à-vis du décentrement de la position hétérosexuelle. La position minoritaire n'est jamais contenue dans le sujet minoré lui-même mais elle apparaît dans la relation. Les sujet ex-centriques de M. Wittig peuvent pour un temps et un espace donné sortir de leur position minorée et opérer un déplacement au sein même de l'institution qui le produit, le langage. Le sujet minoritaire lesbien n'est pas centré dans l'institution qui soutient et produit l'hétérosexualité et la binarité des sexes. Adopter son point de vue dans la littérature c'est opérer un déplacement à la fois psychique - qui déborde les catégories de sexe et de genre - et un déplacement identitaire. Ce déplacement identitaire permet une autonomisation des pratiques culturelles et sociales qui découlent elles aussi des catégories de sexe et de genre. Le sujet qui écrit est le médium par lequel les mots peuvent advenir, il a dans ce cas le désir d'inclure dans la réalité textuelle la voix des opprimés, des minoritaires par des dispositifs narratifs spécifiques. Pour bien saisir, reprenons :

« Les trois caractères de la littérature mineure sont la déterritorialisation de la langue, le branchement de l'individuel sur l'immédiat-politique, l'agencement collectif d'énonciation. Autant dire que « mineure » ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions

---

146M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P14

révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande ( ou établie). »<sup>147</sup>

Nous constatons ainsi que les productions littéraires de M. Wittig doivent être considérées comme des productions d'une littérature mineure. Si les conditions sont désormais réunies pour qu'une révolution ai lieu au sein du langage des maîtres, quelle forme prend-elle ? Peut-elle être seulement intensive ? Avec le décentrement comme possibilité d'énonciation collective, comme accès à l'universelle pour le sujet minoritaire, M. Wittig tente d'imaginer un lieu à partir duquel penser la marginalité, un lieu depuis lequel il est possible d'imaginer des séries d'inventions linguistique. Cet espace ne se situe-t-il pas déjà au cœur même de la langue dominante ? La solution d'une nouvelle voie/voix ne se trouve-t-elle déjà pas sur place ? De son point de vue, il existe une forme de bilinguisme, un double langage spécifique des femmes et plus encore des lesbiennes. Le langage qu'elles utilisent n'a pas pour les hommes ou les hétérosexuels ni le même sens ni la même portée.<sup>148</sup> Le sens des mots change en fonction du locuteur qui les utilisent.

#### 8) Devenir mineur c'est se faire étranger

Pour pouvoir se faire entendre, elles doivent procéder a une traduction qui suppose une modification en profondeur de la langue dominante. Le problème de la traduction est particulièrement visible quand il s'agit de passer d'une langue instituée à une autre car les nœuds de pouvoir ne se situent pas au même endroit et ne font pas intervenir les mêmes acteurs. « Ce qui peut être dit dans une langue ne peut pas être dit dans une autre, et l'ensemble de ce qui peut être dit et de ce qui ne peut pas l'être varie nécessairement d'après chaque langue et les rapports entre ces langues »<sup>149</sup>. La traduction des œuvres de M. Wittig a été particulièrement ardue et a donné lieu à plusieurs échecs, tel que l'utilisation en anglais du termes « woman » pour traduire les « elles » des *Guerillères* qui passe complètement à côté du sens que voulait en donner l'auteure. Le procéder n'est pas transposable tel quel d'une langue à une autre. Chaque langue possèdent ses propres centres de pouvoir mouvants qu'il faut connaître pour pouvoir procéder à une reterritorialisation. La langue intériorise les rapports de force quels qu'ils soient, détermine ce qui peut ou ne peut pas être dit. Elle ventile ce qui fait ligne, intensité et ce qui ne peut pas le faire. Traduire c'est trahir car c'est modifier les rapports de forces, ce que cherche précisément à faire l'auteure. Les femmes et les homosexuels doivent inventer une « langue étrangère » ou plutôt un « parler- étranger » au sein de la langue dominante. M.Wittig met en évidence un problème d'expression qui n'est pas un

147G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P64

148Voir à ce sujet M. Wittig et S. Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Mesnil, édition Grasset, 1976. qui, bien que fantastique par endroit, traduit la perception féminine et lesbienne de notion d'apparence universelles.

149G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P88

problème abstrait mais un problème en rapport avec la littérature mineure.

Car même au sein d'une langue majeure il est possible de procéder à un usage intensif et ainsi de faire advenir des lignes de fuite, plus créatrices que libératrices. Faire une littérature mineure ne signifie donc pas utiliser une langue mineure mais bien, pour une minorité, d'user d'une langue majeure.<sup>150</sup> Il ne faut donc pas créer un nouveau langage de toute pièce mais atteindre une maîtrise suffisante de celui qui existe pour être capable de dépasser les procédés qui y ont cours et subvertir le dicible. Il faut faire un usage mineur d'une langue majeure pour la déterritorialiser, pour être en elle comme un étranger qui utilise la syntaxe de manière incorrecte et donc de manière créatrice. « Combien de styles, ou de genre, ou de mouvements littéraires, même tout petits, n'ont qu'un rêve : remplir une fonction majeure du langage, faire des offres de services comme langue d'État, langue officielle [...] Faire le rêve contraire : savoir créer un devenir mineur. »<sup>151</sup> Le devenir mineur c'est pénétrer dans la matrice pour agir de l'intérieur. Utiliser les mécanismes pour leur faire à la fois traiter une matière à laquelle ils ne sont pas habitués et leur faire produire une innovation à la fois intensive et dynamique. Mettre en place, depuis l'intérieur, un exercice de minoration au sein d'une langue majeure permettra une expression collective c'est à dire l'expression marginale des populations dominées, opprimées. Le devenir est une notion intensive car il s'agit de faire tendre une notion vers sa propre limite. Cet usage vise la création, c'est le devenir mineur.

C'est donc peut être ici que se distingue F. Kafka et M. Wittig, car le premier semble procéder exclusivement par appauvrissement alors que la seconde a un discours particulièrement emprunt de symbolique. Elle utilise constamment des formes d'amplifications diverses, notamment des listes, de la sur-numération constamment, comme si elle cherchait le mot juste et ne le trouvait pas, elle en donne alors tout les synonymes possible. Elle procède par accumulation au contraire de F. Kafka qui dépouille. Mais quand cela ne suffit pas, quand il lui est impossible de s'en contenter elle invente. Ces inventions et néologismes font souvent référence à l'imaginaire, à l'onirique. Elles sont des métaphores que F. Kafka abhorre. Il oppose la métamorphose, le devenir, la dynamique mouvement à la métaphore qui est sens figuré, figé – bien que ce ne soit pas l'utilisation qu'en fait M. Wittig. Selon G. Deleuze et F. Guattari, il va procéder par un appauvrissement pour pousser plus loin encore la déterritorialisation de la langue, et ne pas la gonfler avec du symbolisme. Il va l'appauvrir pour la faire vibrer plus fortement encore avec un ajout d'intensité. Son objectif est d'obtenir une expression matérielle intense, non formée, purement intensive sans un usage symbolique ou significatif d'image et de métaphore. L'idéal de M. Wittig est d'élargir la langue, de combler à la fois les vides qu'elle comporte mais aussi de pousser le cercle des mots à s'agrandir

150 Se référer à la citation 89

151 G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P100

pour pouvoir faire tout dire au langage pour lui permettre de faire advenir une nouvelle réalité, de lui faire reconnaître ce qui existe déjà. Elle veut donner une légitimité à ces néologismes et barbarismes qui font déjà sentir ce qui est. Elle veut une langue où les mots ne manquent pas.

« Dès que le langage a été perçu comme matériau, il a été travaillé mot à mot par les écrivains. Ce travail à ras des mots de la lettre réactive les mots dans leur disposition et à son tour confère au sens son plein sens : dans la pratique et dans le meilleur des cas ce travail fait apparaître plutôt qu'un sens une polysémie. »<sup>152</sup>

C'est donc bien l'agencement qui est initiateur du discours, la recherche formelle dans l'énonciation qui a le primat parfois sur l'énoncé lui-même. Comme pour l'agencement collectif d'énonciation, le langage est ici en avance, il précède le contenu comme il précède la communauté. L'expression vient alors préfigurer la forme qu'aura ce contenu, lui ouvre la voie d'une transformation intensive, une ligne de fuite, une perspective de réalisation. La possibilité du Dire conditionne le Dit et le non-dit, nous l'avons vu dans la langue majeure. Devenir mineur c'est permettre la possibilité d'expression du non-dicible dans la langue majeure. C'est la possibilité d'agencement qui détermine les contenus et rend possible l'énonciation collective. La pratique de l'écrivain consiste donc à activer en permanence le signifié en jouant sur les variations formelles du signifiant. La recherche littéraire n'est production de sens que via agencement formel. Parfois même, c'est cet agencement en tant qu'agencement pur qui fait sens et le signifiant devient alors signifié.

La forme est surdéterminée et c'est ainsi elle qui fait sens. C'est le flacon qui produit l'ivresse. « Un écrivain minoritaire est menacé par le sens alors même qu'il est engagé dans une recherche formelle. »<sup>153</sup> C'est-à-dire qu'alors qu'il cherche simplement de nouvelles formes de dire il découvre de nouvelles choses qui peuvent être dites. Les procédés de F. Kafka comme ceux de M. Wittig nous mettent face à une machine d'expression qui est capable de réorganiser à la fois les formes mais aussi les formes des contenus afin de rendre évident les contenus qui jusqu'alors se confondent avec des expressions. Cette machine permet de rendre au langage son caractère de matière intensive. « C'est la gloire d'une telle littérature d'être mineure, c'est-à-dire révolutionnaire pour toute littérature. »<sup>154</sup>

152M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P15

153M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P14

154G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P68

## **Chapitre III/ Cas pratiques**

La littérature est ainsi le lieu privilégié de la venue du sujet. La subjectivation s'accomplit au mieux dans ce domaine car les procédés qui y ont cours permettent un retour réflexif du lecteur sur

lui même et sur la situation qui le conditionne. Adopter un point de vue qui n'est pas le sien est la condition de possibilité d'un questionnement de sa position cognitive de sujet incarné, historiquement, socialement et donc politiquement. C'est par friction constante et processus de contagion avec des sources diverses de point de vue sur la réalité sociale que le sujet advient dans son originalité. Nous ne sommes jamais qu'une composition originale et singulière d'éléments, formée au cours des rencontres, expériences et situations vécues.

La spécificité d'une littérature mineure est qu'elle permet non seulement, par le décentrement, d'adopter la position d'un sujet minoritaire – présumé ne pas être le cas du lecteur – mais elle permet également à cette collectivité de sujets minoritaires de se constituer en tant que communauté en lui conférant une portée politique. Dans un processus de devenir-mineur, valable à la fois pour le lecteur mais aussi pour l'ensemble des individus en position de domination, une création au sein même du langage est alors possible. C'est en se positionnant sur le bord que le centre est le plus visible et que les structures de pouvoir en action dans la langue sont mises au jour. C'est donc uniquement depuis cette position - et dans une perspective révolutionnaire d'abolition d'un système de domination et d'appropriation - que des innovations libératrices peuvent advenir dans la littérature. Si F. Kafka procède par un appauvrissement, c'est à dire par une intensification de ce qui est déjà, quelles vont être les modalités d'actions de M. Wittig ? On sait déjà qu'elle produit du neuf et opère d'authentique création dans la langue. Mais cela est-il contradictoire avec l'augmentation intensive du pouvoir des mots ? Ces procédés sont-ils mutuellement exclusifs ? Et lorsque ce n'est pas la modalité qu'elle choisit, quelles sont les utilisations différentielles syntaxiques mises en place pour rendre la langue plus prolixe ? En somme, comment fait-elle du neuf avec du vieux ?

Le premier point à envisager avant d'aller observer immédiatement les procédés, est peut être d'analyser le matériau sur lequel agir. Par opposition à d'autres formes de création artistique, quelle est la spécificité du matériau qu'est le langage ? Comment sa production et sa diffusion sont-elles impliquées dans l'apparition de sens nouveaux ? La langue peut-elle être considérée uniquement comme véhicule de sens ou fait-elle déjà sens en tant que mode de communication ? Après avoir opéré une réduction depuis le contexte politique et social - qui définit la considération du statut de femme et de lesbienne - vers le cas spécifique de la littérature mineure, nous proposons dans cette troisième et dernière partie d'aborder les applications concrètes de l'auteure étudiée. Le concept de minorité est celui qui nous semble le plus approprié pour traiter d'un point de vue révolutionnaire la pensée et les stratégies littéraires de M. Wittig. Il s'agit dans ce dernier chapitre d'opérer une forme « d'étude de cas pratique » qui a pour but de donner de la consistance à nos propos en les illustrant. Notre objectif n'est pas ici de déterminer l'efficacité ou non de tel procédé

mais de mettre en évidence les possibilités de réagencement qu'il existe au sein d'une langue qu'on pourrait croire sédimentée. Pour se faire, nous nous référerons plus particulièrement à ses œuvres de fictions et recueils de poèmes.

### 1) Matérialisme linguistique

Face à l'impossibilité « d'écrire autrement » mais aussi à celle « d'écrire dans la langue disponible » M. Wittig propose une solution, une nouvelle écriture. Non pas une écriture dans une langue autre totalement inventée depuis son alphabet jusqu' à sa grammaire, mais véritablement une modification de la langue. Une modification de façon à pouvoir lui faire dire ce qu'elle était incapable de figurer auparavant, incapable de mettre en forme textuellement car incapable de se le représenter. La pensée se fait dans la limite du langage, c'est lui et sa capacité à dire qui permet la production de concept, idée, de structure pour rendre le monde intelligible. Le monde n'existe de cette manière qu'à travers le langage, il n'est pensable que par son biais.

Reprenons donc la vision matérialiste qui consiste à ne pas partir de ce que les êtres disent ou s'imaginent qu'ils sont dans la parole, la pensée ou l'imagination. Il ne nous faut pas prendre pour point de départ ce qu'ils sont dans la représentation d'autrui – dans le nom qu'autrui leur assigne, dans la langue qui permet de les dire - pour aboutir ensuite aux êtres « en chair et en os ». Surtout que, dans le cas spécifique que nous étudions, c'est la pensée et les représentations dominantes - l'idéologie hégémonique masculine - qui définit ce que sont les femmes et doublement les lesbiennes. Ils leur font violence dans la circonscription de leur être-sujet. Il faut donc partir du sujet dans son processus de vie réelle afin de représenter avec justesse le développement idéologique et subjectif de son processus de vie.

« Le langage est aussi vieux que la conscience, le langage est la conscience réelle, pratique, existant aussi pour d'autres hommes, existant donc alors seulement pour moi-même aussi et, tout comme la conscience, le langage n'apparaît qu'avec le besoin, la nécessité du commerce avec d'autres hommes. Ma conscience c'est mon rapport avec ce qui m'entoure. »<sup>155</sup>

La doctrine matérialiste exprime les êtres comme le produit à la fois des circonstances et de l'éducation. Par conséquent, des circonstances autres et une éducation modifiée transforme les

---

155K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P89 *Nous soulignons*

individus alors que ce sont justement ces mêmes individus qui agissent sur ces circonstances et sur leur mode d'éducation. Cette auto-transformation est une pratique révolutionnaire entreprise par M. Wittig à travers le langage. Car celui-ci est notre modalité de relation à l'autre, le biais par lequel l'éducation réciproque peut avoir lieu ainsi que la modification des circonstances matérielles de la vie réelle puisqu'il conditionne notre représentation du monde, sa structure idéologique à conséquence réelle. La vision que nous avons du monde le façonne, le langage est un opérateur d'effectivité.

Dans ses écrits M. Wittig se réfère à un sujet concret. Les personnages de ses œuvres ne sont pas des allégories métaphysiques mais bien des figures concrètes. Ses textes sont destinés à un lecteur incarné, réel, elle n'écrit pas pour un sujet ontologique, abstrait et absolu ; elle s'adresse en toutes circonstances à un sujet cognitif, politique et historique. Le langage qu'elle utilise se doit donc d'avoir des caractéristiques identiques au sujet auquel elle s'adresse, un langage empreint d'une matérialité puissante, capable de s'adresser et d'éduquer les consciences. M. Wittig est intimement persuadée qu'il est possible d'avoir un impact concret sur la structuration symbolique et formelle du social à travers l'évolution des formes littéraires. Elle conçoit le régime de la textualité comme le champ d'action politique privilégié de la formation des consciences, des sujets. La littérature doit donc, pour agir sur le plan politique, modifier son propre contexte, faire advenir des circonstances et des conditions propres autres que celles qui existent déjà, afin de rendre possible et de faire advenir certaines formes qui ne pouvaient émerger jusqu'alors.

Elle est cependant lucide quant à l'existence de deux plans séparés que sont d'un côté le régime textuel et de l'autre la réalité sociale. Si elle prône une performativité du premier sur le deuxième, elle donne cependant une priorité au travail du texte, à la matérialité littéraire vis-à-vis de la réalité sociale et politique. Si ses deux plans sont distincts c'est parce qu'elle sait devoir privilégier son identité d'auteur - dont la vocation est l'universalisation du particulier - par rapport à son identité personnelle de lesbienne. La priorité de ses propos n'est pas de se dire elle-même mais de travailler la réalité sociale et politique et ce même quand elle écrit une sorte d'autobiographie narrative comme avec *Virgile, non*. Elle, Monique Wittig n'est alors dans ce cas que la figure qui représente une cause dépassant son individualité propre.

Son travail de la langue a pour objectif de travailler le réel, son esthétique se fonde sur la conviction d'un façonnement du réel par le langage. L'action sur le sens a des effets concrets et physiques sur le réel ; la création de nouvelles conditions qui conditionnent à leur tour le social. Dans le régime de textualité, les choses n'existent que lorsqu'elles sont produites par le discours<sup>156</sup>.

---

<sup>156</sup>Comme ce fut le cas avec les termes « homosexualité » et « hétérosexualité ». Pour plus d'information, se référer à chapitre I/ 2, note 21.

Ce qui est nommé, représenté, n'existe pas de manière antérieure à la représentation qui le produit. Le régime de textualité de M. Wittig produit ses propres objets et agit sur le réel comme l'ont fait, par exemple, la pluralité des discours sur le sexe en créant une « norme » de sexualité hétérosexuelle. Rien n'existe avant d'être inventé. Cette proposition triviale est également vraie dans l'ordre du discours. De fait, M. Wittig invente un monde en travaillant le langage pour lui faire dépasser son sens premier, pour faire advenir ce qui n'est pas encore là.

" Elles disent qu'il n'y a pas de réalité avant que les mots les règles les règlements lui aient donné forme. Elles disent qu'en ce qui les concerne tout est à faire à partir d'éléments embryonnaires. Elles disent qu'en premier lieu le vocabulaire de toutes les langues est à examiner, à modifier, à bouleverser de fond en comble, que chaque mot doit être passé au crible." <sup>157</sup>

La formation de mots entraîne la formation de concepts qui auront, à plus ou moins long terme, un effet dans le réel. Ces mots nommeront alors quelque chose qu'ils auront permis de faire exister. M. Wittig découvre en même temps qu'elle invente – car le terme existe au moment où il prend forme, où sa représentation le fait advenir dans le réel – de nouveaux outils théoriques qui vont lui permettre d'opérer des changements politiques. Elle produit un colossal effort de nomination, c'est-à-dire qu'elle produit des assemblages formels de signes pour être à même de nommer ce qui n'a pas encore de nom, ce qui jusqu'alors est exclu des nomenclatures. Elle résout une insatisfaction qui existe à l'égard de la langue telle qu'elle existait précédemment à son intervention. Nous examinerons plus en détail ce procédé spécifique de néologisme et invention totale dans la suite de notre recherche.

Pour paraphraser Hegel, on dirait qu'elle « pense ce qui est dans les termes de ce qui n'est pas ». Et ici, les termes « ne sont pas » à tous les niveaux. Ils ne sont pas car désignent une minorité invisible qui n'a pas d'existence sociale reconnue – les femmes, homosexuelles - et ils ne sont pas car véritablement il n'y a pas de mots qui existent pour dire cet innommable. M. Wittig réinvente le langage pour lui faire dire ce qu'il ne pouvait pas dire avant. Elle veut opérer une dialectisation de la dialectique afin d'interroger les transformations du langage une fois que la catégorie de domination et de minorité aura été abolie. Pour elle, ce mouvement total n'a pas encore été accompli et doit se réaliser au sein même du langage. « Cette transformation nécessaire dont il est question ici, à savoir une opération dialectique, n'a pas été traitée par Marx et Engels. Ils en sont restés, comme toujours

---

157M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P192

avec les révolutions connues, à une substitution. »<sup>158</sup> Peut-on véritablement leur en faire le reproche, eux qui parlent depuis une position centrée - masculine ? M.Wittig est-elle en capacité de réaliser ce dépassement dialectique ?

## 2) Action matérielle du langage

Quelle est la relation entre les choix esthétiques opérés par Wittig et leur efficacité politique ? Du point de vue de ce que les textes eux- même amènent à penser mais aussi du point de vue de l'action concrète qu'ils ont sur les lecteurs ? Les choix esthétiques auxquels elle procède sont des actes, des modalités d'action qui engagent un rapport à la matérialité des signes mais aussi à des régimes symboliques. Elle postule une continuité entre les stratégies qui s'élaborent dans le champ de la littérature et de la textualité et l'usage concret qu'il peut en être fait dans le champ politico-social en tant qu'espace d'échange et donc aussi de résolution de conflit. Si la littérature a un véritable impact matériel c'est parce qu'elle n'est pas une pure exposition de concept mais un véritable partage du sensible. L'écriture, comme la lecture de cette écriture, sont des opérations matérielles qui traversent la subjectivité. Dans la pratique esthétique de la littérature, se joue également la transformation de la position de sujet, le sujet du lecteur, receveur actif d'une nouvelle structure sociale contenue et donnée sur le plan formel de l'écriture.

« Nous sommes à ce point des êtres sociaux que même notre physique est transformé ( ou plutôt formé) par le discours – par la somme des mots qui s'accumulent en nous [...] Le souci de ces effets des mots, l'économie de transformation qu'ils sont à même d'opérer, font partie des travaux qui se mènent dans le chantier littéraire. »<sup>159</sup>

M.Wittig mène ainsi une bataille sur le front du texte « en son temps ». C'est-à-dire que cette bataille se fait avec les éléments présents au moment de l'histoire littéraire à laquelle elle appartient et qu'elle fait advenir. Elle lie ainsi la construction sociale et l'inventivité formelle. Gardons à l'esprit, dans une droite lignée matérialiste, que les pratiques littéraires fabriques des objets textuels qui sont liés à leur mode de production. Les diverses machines qui permettent l'élaboration d'œuvres – quand elles sont prises en compte comme modalités pratiques de production, comme c'est le cas pour *Les guérillères* ou *Le corps Lesbien* – influencent la forme

158M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 84

159M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 108

finale de l'objet textuel. Les pratiques littéraires entretiennent une relation privilégiée avec leur mode de production, qu'il soit ou non généralisé à son époque. Nous rappelons comment l'imprimerie de Gutenberg a révolutionné non seulement la diffusion d'œuvres textuelles, mais également la nature de celle-ci. Tract, manifeste, roman sont apparus en profusion, désormais accessible à tout individu sachant lire. L'Église, quant à elle, s'inquiéta de l'accessibilité des textes sacrés que tout un chacun pouvait désormais lire par lui-même. Le lecteur possédant les conditions minimales de constitution d'une opinion personnelle est alors capable de se forger une position de sujet cognitif vis-à-vis d'une situation décrite. La formation du lecteur comme sujet actif est l'effet de la subjectivation qui opère dans le champ de la littérature.

L'imprimerie a d'autre part révolutionné la forme physique des œuvres textuelles avec une uniformisation des caractères, une mise en forme spécifique et l'apparition d'une certaine « fantaisie » formelle au service du sens.<sup>160</sup> Lire est dans ce cas une opération matérielle qui traverse une subjectivité car la langue fait alors véritablement corps avec le sujet. Il y a un lien indissoluble entre le contexte historique de production et de réception d'une œuvre puisque celle-ci s'adresse toujours à une subjectivité concrète, un lecteur incarné. De cette façon, la littérature travaille toujours la réalité empirique et non pas le concept purement abstrait du politique.

Le matériau premier des œuvres textuelles est donc le langage qui est à la fois la matière la plus commune mais également la plus spécifique.

« Le langage pour un écrivain est un matériau spécial (comparé à celui des peintres ou des musiciens) puisqu'il sert d'abord à tout autre chose qu'à faire de l'art et trouver des formes, il sert à tout le monde, tout le temps, il sert à parler et à communiquer. C'est un matériau spécial parce qu'il est le lieu, le moyen, le médium où s'opère et se fait jour le sens. Mais le sens dérober le langage à sa vue. »<sup>161</sup>

Le langage est avant toute chose une forme alors que le plus souvent ce qu'on en retient est son sens, l'idée qu'il véhicule. M. Wittig va donc travailler tout particulièrement la forme, la plasticité du langage afin d'enrichir le sens. Le langage est un matériau qui doit être travaillé pour lui donner plus de corps. Or ce langage est produit par une idéologie dominante, il est donc véhicule d'oppression par ce qu'il ne peut exprimer en l'état que les idées dominantes. Le langage est donc paradoxalement ce contre quoi l'auteure se bat mais aussi l'arme avec laquelle elle mène cette lutte.

<sup>160</sup> On citerai bien ici tout les auteurs de l'Oulipo qui ouvrent tous à de littérature potentielle par une variation des formes. Mais l'exemple le plus frappant se situe pour moi dans l'écriture de G. Perec et tout particulièrement G. Perec, *Espèce d'espace*, Paris, édition Galilée, 1974

<sup>161</sup>M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 105

L'outil avec lequel elle agit est celui-là même qui la révolte.

La littérature est le champ de la construction du sujet, la recherche littéraire est une expérience privilégiée qui a pour objectif de faire advenir au jour le sujet, c'est une pratique subjective. Mais comment faire advenir un nouveau sujet avec de vieux mots ? Comment subjectiver autrement un sujet minoritaire quand on n'a à sa disposition que la langue dominante ? Comment, M. Wittig peut-elle construire un sujet qui dépasse les catégories de sexe dans une langue qui sexualise même les objets ? Le langage ne doit pas être une traduction des représentations qui existent déjà, il doit être compris comme vecteur de transformation. Il est un savoir-faire, une capacité pratique de communication, on ne peut véritablement le maîtriser qu'en s'assujettissant à ses normes grammaticales.

Le sujet est nécessairement produit par un assujettissement à l'idéologie dominante dont l'expression des structures de domination et des représentations de hiérarchies sociales sont contenues dans le langage. L'objectif de M. Wittig est de mener une révolution de la forme pour agir sur le fond. Or, tout dépassements, toutes innovations sont la conséquence d'une maîtrise préalable, la première étape de la révolution littéraire est donc l'apprentissage des règles de cette domination. « *La prise de possession est en outre conditionnée par l'objet dont on s'empare, on ne peut absolument pas s'emparer de la fortune d'un banquier, qui consiste en papiers, sans que le preneur se soumette aux conditions de production et de circulation du pays conquis.* »<sup>162</sup> Il lui fut donc dans un premier temps intégrer et se soumettre aux normes grammaticales de la langue, il lui faut prendre possession du système afin de pouvoir agir sur lui. L'usage qu'elle pourra en faire, la richesse de cette utilisation comme moyen d'action est conditionné par la structure de la langue déjà existante.

### 3) Le corps du *Corps Lesbien*

L'objet de lutte que nous avons d'abord identifié chez M. Wittig se situe sur la question du lien entre genre et sexe. Nous avons vu la relation de détermination abusive qu'il existe entre ces deux notions. M. Wittig, après avoir identifié clairement la construction de l'identité du sujet autour de son sexe - et donc de son genre dans la société qui lui est contemporaine - va procéder à une déconstruction de cette identité sexuelle notamment à travers son ouvrage *Le corps Lesbien*<sup>163</sup> que nous nous proposons d'étudier plus avant ici. De son point de vue, si une écriture parvient à évacuer la référence au sexe et au genre - le genre féminin donc, nous rappelons que c'est le seul genre qui existe véritablement - elle permettrait la disparition dans l'imaginaire collectif de la

162K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P 147, nous soulignons.

163M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

différence sexuelle. La conception d'un sujet nouveau passe par la définition d'un corps nouveau et donc par un processus de subjectivation qui n'inclut pas de référence au sexe. La prégnance de la forme que prend le texte dans *Le corps lesbien* traduit cet attachement au modelage de la matérialité sensible du corps. La subjectivation est un acte matériel qui ne peut pas s'opérer sur le seul plan du symbolique. M. Wittig a donc intégré la norme de la construction subjective sexuelle, norme qu'elle peut maintenant dépasser.

Dans *Le corps lesbien*, M. Wittig utilise une forme poétique pour transformer l'image du corps, le concept même de celui-ci. Elle va transformer le texte qui dit le corps pour transformer ce corps. Elle va donc insérer des doubles pages de liste, en caractère capital et en gras, entre les séries de poèmes qui composent le recueil. Il y a bien une prise en compte du moyen de production dans ces doubles pages, notamment avec la gestion des espaces qui séparent les mots et l'utilisation des traits d'union. Elles font l'effet d'une véritable rupture avec le reste des poèmes, donnent un sentiment de désorganisation, de confusion et d'inachevé. Les poèmes sont quand à eux séparés par des espaces rigoureusement identiques. Comme s'ils avaient été écrits sur un unique rouleau de papier, ils existent comme un ensemble continu et homogène au niveau de la forme. Leur disposition sur les pages ne semble pas être pensée pour leur donner à chacun un espace propre, contrairement aux listes. Aucun n'a plus d'importance que d'autre, ils ne sont pas mis en valeur dans l'espace de la page. D. Chisholm fait une analyse très intéressante de ces listes que nous lui reprenons en grande partie<sup>164</sup>. Ces listes sont des sortes d'inventaires de matériaux qui servent à construire le corps. Mais ce ne sont pas des listes anatomiques classiques, puisqu'elle

« Parodient des textes illustrés d'ouvrages d'anatomie et de pornographie qui exhibent et/ou exploite le corps féminin en tant que catégorie de sexe. Les manuels d'anatomie représentent le corps masculin – structure du squelette et musculature mâle – comme corps universel sur lequel se superposent des transparents représentant les viscères et les organes femelles. »<sup>165</sup>

Dans les listes de matériaux, il n'y a pas de classification androcentrée contrairement aux livres anatomiques puisque les mouvements, les fonctions, les sensations et les sécrétions sont représentées au même titre que les os, les nerfs, les muscles ou les organes. Le corps est nommé

<sup>164</sup>Dans un article en anglais « lesbianizing love's Body : interventionist imag(in)ing of Monique Wittig » in *Reimagining women : representation of Women in Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 1993. Une traduction partielle de cet article par Y. Chevalier est accessible dans le chapitre de N. Shanktini « Le projet matérialiste du Corps Lesbien, et son matériaux anatomique » in *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012

<sup>165</sup>D. Chisolm « lesbianizing love's Body : interventionist imag(in)ing of Monique Wittig » in *Reimagining women : representation of Women in Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 1993 trad Y. Chevalier. P 197

dans sa totalité, il n'est pas seulement représenté, ce qui le met à distance des magazines pornographiques. Il est difficile de se faire une image de ces corps, de par l'aspect formel déconstruit des listes ainsi que par les éléments qui sont énumérés. Il ne peut donc pas y avoir, contrairement à la pornographie, un regard colonisant ; le champ de vision hétérosexuelle est déplacé. L'aspect abrupt et rebutant de la quatrième de couverture – qui n'est rien d'autre que la dernière liste de l'ouvrage – a d'ailleurs sûrement pour but de détourner tout lecteur mal intentionné, en présentant le corps de manière non-érotique d'un point de vue classique. Ne pouvant pas être représenté véritablement, il ne permet pas la spéculation, le fantasme. Sa représentation verbale ne permet pas au lecteur une manipulation imaginaire. De plus, les « corps vulvaires sont nommé en détail et abondamment comme partie du modèle corporel de base. »<sup>166</sup> Ils catégorisent ainsi l'anatomie sans pour autant en produire une image.

Le corps de M. Wittig n'est pas spécifiquement sexuel car il ne s'organise pas tout entier autour des organes sexuels ou génitaux. De fait, ces listes qui s'apparentent d'une certaine manière à des manuels d'anatomie tout en subvertissant l'autorité masculine qui s'en échappe habituellement – et ce certainement presque malgré eux. Les listes ont donc comme ces derniers manuels, une certaine autorité épistémique. Elles représentent une catégorie de corps qui n'est jamais prônée comme le modèle universel de savoir scientifique ; le corps féminin. Elles incarnent ainsi une nouvelle catégorie du corps politique qui était jusqu'alors non-représentée. Le savoir prend une autre dimension, la science se dote d'un nouveau versant qu'elle négligeait jusqu'alors. Mais représenter comme universelle un corps féminin signifie-t-il que la science est désormais plus juste ou plus complète ? Cette pensée n'est valable quand dans une conception scientifique d'une différence naturelle des sexes – ce à quoi s'oppose l'auteure s'il est besoin de le rappeler. M. Wittig mène un combat contre cette tyrannie du tout rassemblé sous l'image d'une génitalité, un combat contre le sexe et le genre comme opérateur d'identité subjective. Sa tactique ne consiste pas en une déssexualisation puisque le terme de « vulve » y est présent de très nombreuses fois au fil des différents poèmes, et que le terme « phallus » se rencontre également – bien qu'à de plus rares occurrences. Il est à noter que si ces termes sont présents dans les poèmes en prose, ils ne se rencontrent jamais dans les listes de matériaux corporels.

Elle ne procède pas non plus via une homosexualisation excessive, car l'homosexualité met en avant le sexe masculin, le rend universel. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles son ouvrage s'appelle le corps *lesbien* et pas le corps *homosexuel*, mais nous reviendrons bientôt faire une analyse plus poussée du titre lui-même. À l'inverse, elle va lesbianiser ce corps polymorphe et

---

166D. Chisolm « lesbianizing love's Body : interventionist imag(in)ing of Monique Wittig » in *Reimagining women : representation of Women in Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 1993. trad Y. Chevalier P197

en lesbianiser la symbolique. Le corps lesbien ne s'oppose pas à la morphologie phallique, au contraire, il la domine en l'englobant. Le corps lesbien inclut en son sein le corps masculin et se pose donc comme le modèle universel de référence, statut qu'on lui refusait jusqu'alors. C'est une parfaite maîtrise des codes du langage, une prise de possession du système de production épistémologique et symbolique qui est dépassé dans le mouvement révolutionnaire que M. Wittig inflige à la définition du corps.

#### 4) Fragmenter pour reconstruire

Les termes génitaux se trouvent dans les poèmes et non pas dans les listes, mais quel en est le sens ? Dans ces doubles pages de matériaux on ne trouve pas non plus de « tête » ou « visage ». On ne trouve donc aucun élément corporel autour duquel s'organise habituellement la totalité du corps mais tout un tas de néologismes, de termes polymorphes qui viennent détruire la rigidité des catégories épistémiques anatomiques classiques. La relation corporelle est déconstruite car le rapport vertical subordonnant le corps à l'esprit sexué – donc au phallus - est annihilé. Cette rupture de la subordination verticale du corps - à la fois à l'esprit et au sexe - est également représentée matériellement par une barre oblique dans le sujet, nous y reviendrons spécifiquement. Remarquons simplement que le sexe de l'homme, dressé en érection – axe vertical d'organisation du corps- n'est plus un opérateur d'interprétation du corps désormais asexué. La relation corporelle est entièrement reconfigurée sur un plan horizontal et matériel. Un ensemble d'éléments jamais nommés vient s'ajouter à la description habituelle du corps.

Il n'y a pas de hiérarchie de ces éléments bien qu'ils appartiennent à des « familles » différentes, plus qu'à des catégories distinctes. Dans le désordre nous trouvons « LES CARIES LA MOELLE LA GRAISSE [ ... ] LES MYCOSES LES FERMENTATIONS LA POURRITURE »<sup>167</sup> qui n'entrent pour ainsi dire jamais dans la description du corps bien que pouvant y être présent. Éléments qui ne traduisent pas uniquement le corps mais aussi ces accidents, ce qui lui arrive, pour marqué sa plasticité. Dans les néologismes on notera « LES CONGENERES LES ANTAGONIQUES LES ORBICULAIRES »<sup>168</sup> qui, bien que non académique, donnent un accès immédiat à la compréhension de ce qu'ils désignent. Mais aussi de nombreux termes servant à figurer le mouvement tel que « LA REPTATION LES RECUADES LA GESTICULATION LES TREMBLEMENTS LES CONVULTIONS »<sup>169</sup> Le mouvement est le symbole du pouvoir d'activité du corps vis à vis du monde dans leur processus de formation mutuel. Le corps de l'amante est

167M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973. P36

168M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973. P97

169M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973. P160

désiré dans sa totalité, même ses excréments et ses différentes humeurs. Face un une certaine rigueur et froideur de ces listes de matériaux, notamment du fait de leur présentation, de l'agencement matériel sur la page, M. Wittig oppose une violence et une vitalité explosive dans les poèmes qui joignent les doubles pages. Ce foisonnement de termes sert à imaginer une économie physique et donc politique entièrement nouvelle.

M. Wittig est ici en lutte avec les mots de sa langue, ses propres mots donc contre le sujet masculin, le sujet corporel phallique, le sujet hégémonique contre lequel elle dresse un sujet minoritaire. Elle le dit d'ailleurs très bien elle même " Il y a lieu pour un, une minoritaire de s'introduire dans le champ ( de bataille) privilégié qu'est la littérature où s'affrontent les tentatives de constitution du sujet"<sup>170</sup> . Le sujet est ici construit par son corps, ou plutôt d'abord déconstruit pour être ensuite re-construit hors de la structure sexuelle. Et cela passe par un réexamen des mots qui servent à le décrire, chaque mot doit être passé au crible. Elle n'hésite pas à en inventer, en former un seul à partir des morceaux de plusieurs autres sans avoir recours aux métaphores pour rester dans l'ordre du pratique et du pragmatique. Des termes qui doivent pourtant toujours rester intelligibles au lecteur et qui, par leur sonorité ou leur rythmique se définissent déjà. « Cela obéissait à une vieille idée que j'avais, selon laquelle le lecteur devait connaître *a priori* les mots que l'écrivain utilisait »<sup>171</sup> Peut être cette intuition a-t-elle été trouvée au cours de lecture de F. Kafka ? Car G. Deleuze et F. Guattari développe à ce propos une idée similaire « Les enfants sont très habiles dans l'exercice suivant : répéter un mot dont le sens n'est que vaguement pressenti, pour le faire vibrer sur lui même »<sup>172</sup> Nous nous contentons de rapprocher ces deux citations qui semblent aller dans une même direction et cela afin de leur donner un écho mutuel, de les faire vibrer ensemble.

##### 5) Déconstruction physique d'un sexe et de son régime de désir

Cette déconstruction, ce morcellement du corps ne permet donc pas au lecteur de s'identifier, qu'il soit lesbien ou non, et ce n'est d'ailleurs pas là l'objectif. Le but de M. Wittig est de mettre en lumière les structures de dominations qui sont véhiculées par le langage, de donner à voir les constructions inconscientes avec lesquelles le sujet s'est subjectivé. En somme, elle fait ici adopter une position décentrée au lecteur qui doit donc être actif dans son approche du texte. Il doit être un lecteur attentif, cognitif, afin de voir la matérialité du langage depuis une position marginale car il est difficile de percevoir le phallocentrisme depuis une position centrale. De fait, M. Wittig

<sup>170</sup>M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 101

<sup>171</sup>M. Wittig « author's note » in *The lesbian body*, New-York, Morrow edition, 1975. P9 trad Y. Chevalier

<sup>172</sup>G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975. P76

subvertit l'autorité des manuels d'anatomies en questionnant leur prétention à l'objectivité. Dans *Les guérillères*, les sujets rient de la construction sexuelle qui a pu être adoptée. Elles montrent alors comment le corps est idéologiquement construit comme sexué et vont opposer à un phallogentrisme, un vulvocentrisme qui n'adopte pas lui – au contraire du modèle qu'il renverse - une position autoritaire hégémonique.

Nous avons remarqué que dans notre société les hommes et les femmes sont identifiés - donc distingués, différenciés - par leur sexe, leur organe reproducteur. Il est important de noter que cette organe n'est pas simplement un organe sexuel puisque son objectif n'est pas la sexualité pour elle-même mais bien pour la reproduction. Reproduction qui repose sur un système d'alliance comme nous l'avons vu précédemment. Hors, les homosexuels, qu'ils soit gays ou lesbiens, ne présentent pas de différence anatomique avec les hommes ou les femmes. Cependant, nous avons montré qu' il s'en différencie par leur impossibilité à la reproduction naturelle, c'est ce qui a fait dire à M. Wittig que « les lesbiennes ne sont pas des femmes »<sup>173</sup>.

Les homosexuels sont donc distincts des hommes et des femmes non pas par leur organe sexuel mais bien par leur sexualité. L'orientation sexuelle n'a donc absolument aucun rapport avec l'anatomie du sujet, il semble que c'est son régime de désir qui est ici son processus de subjectivation. Alors pourquoi un tel titre ? Pourquoi le corps *lesbien* s'il n'est pas différent du corps hétérosexuel ? L'auteure dira elle - même que c'est par ironie, justement parce que l'adjectif lesbien vient déstabiliser la notion même de corps, montrer à quel point il est construit par l' idéologie masculine hétérosexuel. Le titre, comme le texte, montre comment le corps peut être autre, puisqu'il n'est pas naturel mais déjà soumis à interprétation. Le titre montre ainsi le paradoxe qui réside à déterminer une personne soit par son sexe physique soit par son régime de désir.

Avec les listes et le titre s'opère une déterritorialisation de l'érogène qui à pour but de déplacer l'idéologie de marquage des corps qui associe sexe et genre au sein de catégories binaires pensables uniquement au sein de l'hétérosexualité. Elle remet en question l'unité du corps, culturellement construite par l'hétéro normativité. Elle décompartmente ainsi le corps qui est sectorisé autour du sexe dans une perspective hétérosexuelle de reproduction. Le corps dans son entier fonctionne comme une zone érogène, il n'est plus marqué par les limites du social. Beaucoup de poèmes contiennent des références aux sécrétions« LA CYPRINE LA BAVE LA SALIVE LA MORVE LA SUEUR LES LARMES LE CERUMEN »<sup>174</sup> que l'auteure affectionne tout particulièrement. C'est une façon de venir faire s'exprimer ce qui est dû, de faire venir à la surface ce qui est intériorisé afin de rétablir un contact entre l'intérieur et l'extérieur, de permettre une

173M . Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P67

174M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973. P22

continuité intensive entre le sujet et son corps.

On trouve aussi dans de nombreux textes le phantasme du démembrement, du démantèlement ou de la pénétration, dévoration. Encore une fois, il s'agit de rendre érotique la totalité du corps, de rendre désirable l'intériorité du corps et donc le sujet en tant qu'identité non sexuée, non genrée ; le sujet en tant que sujet et pas seulement en tant que corps reproducteur. En ce sens le corps lesbien de M. Wittig est l'antithèse du corps féminin classique, elle l'ouvre – dans tout les sens du terme - pour le faire sortir de son enveloppe de femme. Avoir ainsi des morceaux devant soi, dans les listes comme dans la dynamique des poèmes, symbolisent la possibilité de la remise en forme du corps, le moment de la création d'un nouvel être. Dans ses proses poétiques, l'acte d'amour passe par une destruction des corps, une décomposition de toutes ses parties, principalement par pénétration. Les amantes se découvrent et s'aiment dans cette destruction mutuelle des stéréotypes qu'elles ont pu être car ce meurtre respectif entraîne aussi leur résurrection en tant que véritable sujet, libre des catégories de la société hétérosexuelle.

Dans le titre, l'adjectif lesbien marque une différence de considération des sujets vis-à-vis de l'utilisation qu'ils ont de leur propre corps. Dans les poèmes, le corps échappe à une catégorie abusive et prescriptive de normes corporelles. Par la destruction du système qui l'a formé, par l'abolition des structures interprétatives de la société, il accomplit l'acte ternaire de la révolution, il est au-delà des catégories existantes. C'est par le biais de la littérature et de l'utilisation de l'écriture poétique - empreinte de sensible - que peut avoir lieu, pour l'auteure, le début d'une modification dans le social. En refusant de structurer le corps autour de la tête et des organes génitaux, elle permet un processus de réinvention, de subjectivation, qui n'implique ni l'idée de genre ni celle de sexe qui sont les axes référentiels du système hétérosexuel opérant dans le langage. De nouvelles perspectives sexuelles et corporelles par le biais du travail de la langue font bouger les limites du social.

#### 6) Le sujet grammatical lesbien

M. Wittig brise le sujet pour pouvoir le reconstruire, elle le brise physiquement dans les poèmes et elle le brise matériellement dans l'écriture. Lors de la lecture du *Corps lesbien*, on remarque immédiatement le traitement qu'elle fait subir aux pronoms, sujet des récits en prose, que sont j/e et t/u. N. Shaktini sera ici encore notre principale référence<sup>175</sup> pour l'analyse du matériau qu'est *Le corps lesbien*. La présence de la barre oblique est une rupture avec la convenance

---

175N. Shaktini « Le projet matérialiste du Corps Lesbien, et son matériaux anatomique » in *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012

qu'entretien le langage vis-à-vis du genre. Elle sort du système de production textuelle spécifique à l'ordre politique de l'hétérosexualité normative qui véhicule non seulement la différence des genres mais aussi l'inégalité des sexes.

La première et deuxième personne du singulier seront les seuls sujets du livre, ils ne portent pas directement la marque du genre contrairement aux troisièmes personnes du singulier et du pluriel, qui seront les sujets d'autres de ses œuvres – *Les guérillères*<sup>176</sup> ou *L'opoponax*.<sup>177</sup> La barre oblique est ici la marque de la division et du double, il s'agit de la fragmentation avant la reformation, avant le dépassement. Le j/e est un sujet clivé, disséqué, mis en pièces dans une relation de réciprocité identitaire avec le t/u. Tel les amantes qui se dévorent et ressuscitent, j/e et t/u se construisent et se déconstruisent l'un l'autre en inversant notamment le rapport de possession et d'objectivation. Leur passion s'exprime de manière paradoxale dans un érotisme radical " j//ai si mal de toi que j//ai bonheur extrême"<sup>178</sup> On remarque d'ailleurs la double séparation qui vient marquer la cohabitation réciproque et simultanée, le dédoublement joint à la division. J/e et t/u se construisent et se déconstruisent l'une l'autre dans une relation intersubjective discursive. Alternativement objet, autre, en un mot non-personne, ou au contraire sujet.

Cependant, ce sujet n'est jamais absolu, dominant ou totalisant. Le j/e amoureux est un j/e habité par son amante, physiquement par pénétrations multiples et matériellement par un signe topographique. Il n'est pas seul dans la relation amoureuse qui est conditionnée par l'acceptation de l'autre en tant qu'autre. Dans la relation amoureuse sincère, le sujet perd son pouvoir de totalisation car il ne cherche pas à posséder l'autre, à le réduire à quelque chose d'identique à lui-même. Le sujet accepte, reconnaît et chérit la différence comme l'écart, non pas qui les sépare mais comme cheminement perpétuel dans le sentiment partagé. L'amour est un mouvement continu de rapprochement entre j/e et t/u. La distance n'est pas écart mais lien, non pas un fossé mais un pont. L'altérité c'est aussi m/oi, j/e est à la fois cette autre et est habité par l/ui. Mais l'appropriation réciproque entre les personnages se joue également, rappelons-le, entre l'auteur et le lecteur.

C'est bien l'identité du sujet qui est interrogée à travers un m/oi éclaté. N. Shaktini dira d'ailleurs à ce sujet « Tout deux possèdent des « identités » ( image-concept) qui changent d'un poème à l'autre, des « identités » qui couvrent une très large gamme, du protozoaire à la déesse. »<sup>179</sup> Cette barre oblique est donc à la fois la marque d'une division mais aussi du double, elle permet tout les renversements de domination qui s'opèrent par rapport au t/u. Cette rupture prend dans *Le corps lesbien* soit la forme typographique « / » soit directement celle d'un pavé de texte que figurent les

176M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969.

177 M. Wittig, *L'opoponax*, Paris, Edition de Minuit, 1964

178M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973. P53

179N. Shaktini « Le projet matérialiste du Corps Lesbien, et son matériaux anatomique » in *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 213

listes de matériaux corporel. A l'image de la barre oblique, elles viennent couper le discours amoureux en même temps qu'elles le complètent par une certaine forme de définition du corps passionné. Ce bloc de lettres vient faire office de barre oblique, cette fois sous la forme d'un texte. Il vient signifier la non-unification du sujet lesbien.

On retrouve ce même procédé dans *Les guerillères*, cette fois c'est une liste de noms qui vient faire rupture. Dans les deux cas, la nomination est importante et doit être prise en considération comme l'incarnation du sujet à la fois dans le corps et dans l'histoire. Le sujet est toujours déjà en prise avec la réalité dans laquelle il existe, en résistance avec les dispositifs hétérosexistes qui œuvrent au sein du langage et qu'il veut subvertir. "Elles disent, si je m'approprie le monde, que ce soit pour m'en déposséder aussi tôt, que ce soit pour créer des rapports nouveaux entre moi et le monde"<sup>180</sup> Les sujets des livres de M. Wittig sont toujours situés, ils ont une histoire, un contexte dont ils dépendent. Dans l' *Opoponax*, les personnages sont appelés par leur nom et prénom complet à chaque fois, leur incarnation n' en est d'autant plus forte que le nom attribué donc aussi une famille, une filiation. Cette incarnation historique est nécessaire car ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent, au travers de la littérature, mener une révolution. Il lui faut s'approprier le système pour le détruire de l'intérieur et modifier les rapports de domination qui y résidaient jusqu'alors. Il faut renverser et non pas simplement inverser.

Le sujet lesbien – sujet de tout ses livres ! - est toujours en devenir, il n'est pas un. Soit fragmenté comme dans *le corps lesbien*, soit multiple dans *Les guerrillères* ou paradoxalement indéfini dans l' *Opoponax*. Chacun des livres de fiction de M. Wittig s'intéresse particulièrement à un pronom. Elle en fait l'opérateur privilégié de sa lutte contre les structures hétéro-sexistes et masculine dominante. Cependant, la forme qu'elle leur donne est parfois tellement interpellante, comme cela a pu être le cas avec *le corps lesbien*, que souvent les critiques peuvent ne pas en voir la portée conceptuelle. N. Shanktini estime qu'il aura fallu attendre le commentaire de D. Chisolm, vingt ans après la parution du *corps lesbien*, pour avoir une interprétation qui en cerne correctement la portée. S'il est clair que j/e et t/u sont les pronoms-sujets du *corps lesbien* et que la seule forme qu'ils prennent révèle déjà l'existence d'un fond qui les soutient, il est parfois plus difficile de le comprendre pour d'autres de ses œuvres. Dans *Les guérillères* c'est le « elles », sujet collectif déterminé et clairement nommé alors qu'on s'achoppe à un « on » indéfini dans l' *Opoponax*.

M. Wittig expliquera ce choix par une volonté de passer outre le marquage du genre dans la forme écrite. L'utilisation de la première personne obligeant le narrateur à définir son sexe – marqueur sociologique - dès l'utilisation d'adjectif ou de temps spécifique. C'est une des raisons

---

180M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P154

pour lesquelles elle refuse l'utilisation de participe passé et utilise des tournures d'évitement<sup>181</sup>. Elle privilégie le présent comme temps de conjugaison car il renforce la dynamique de l'action qu'elle décrit. Elle adopte ainsi une posture d'écriture à la limite de l'utopie, constamment tournée vers l'avenir. Son féminisme matérialiste est un rêve actif. Le présent attire l'attention sur les personnes qui s'expriment et signale le lieu depuis lequel elles parlent, il les incarne, les historicise. A défaut de pouvoir utiliser le genre neutre, comme c'est le cas en anglais, elle se rabat sur le genre indéfini du « on » - qui reste pourtant malgré tout du genre masculin-singulier.

Mais le *on* est une personne abstraite car il n'a pas de sexe et permet ainsi, dans un premier temps, d'exprimer tout le genre humain. Si les pronoms – à l'exception de *il* et *elle*, au singulier comme au pluriel – ne portent pas la marque du genre sur eux, ils la donnent cependant aux termes qui les avoisinent. Tels des porteurs sains d'une grave maladie, ils vont contaminer d'autres mots dans le milieu dans lequel ils sont. Si le genre est absent de la structure des pronoms il est cependant visible dans la composition finale des formes qui lui sont associées. C'est la pandémie littéraire du genre. Elle n'utilise pas la métaphore de la maladie – qui serait d'ailleurs plus une rémission - mais celle du Cheval de Troie<sup>182</sup> qui agit de la même manière, comme un lent cancer au développement inarrêtable. Mais cette épidémie peut donc aussi servir de véhicule efficace pour l'auteure, elle constate d'ailleurs

« [...] ce sont les pronoms personnels qui mettent en place le genre. Et même, à les regarder de plus près, ce sont de bonnes machines de guerre puisque c'est par eux que s'opère l'exécution du sexe, c'est par eux que le sexe est forcé par les utilisateurs. Ce sont des mots qui bougent bien, se déplacent bien par leurs fonctions. Plus que de lourds substantifs, ils semblent pliables. »<sup>183</sup>

C'est donc par eux qu'elle souhaite mener sa révolution et commencer à faire bouger les consciences. A une autre époque, des linguistes avaient fait la proposition d'utiliser le pronom « ul » - en lien au mot « nul » - pour tenter une abolition des genres grammaticaux en français. Bien que cela n'ait pas fonctionné, il faut saluer la tentative. Cette modification infime qui ne concerne que quelques lettres du point de vue du signifiant permettrait cependant de transformer le langage dans son entier car elle touche à la notion de personne grammaticale. Avec eux, le signifié appartient à l'ordre matériel. Nous avons montré au tout début de cette recherche que le genre était, par

181 Pour une analyse précise de ces divers procédés voir Y. Chevalier « *Le corps lesbien : syntaxe corporelle et prédicat lesbien* » in *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012

182 M. Wittig, « Le cheval de Troie », in *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 109

183 M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973. P121

définition, uniquement grammatical. La révolution des structures sociales de dominations semble donc bien pouvoir avoir lieu par la langue. Le travail de l' *Opoponax* se faisait donc autour d'un pronom non encore marqué par le genre. L'histoire s'enracine dans le thème de l'enfance qui est une période dans laquelle les contours du sexe et du genre sont encore flous. Toutes les conditions sont réunies pour faire advenir un sujet non-genré. L'innovation contenue dans l'*Opoponax* lui valut d'ailleurs le prix Médicis l'année de sa parution, prix qui récompense « un récit, un recueil de nouvelles dont l'auteur débute ou n'a pas encore une notoriété correspondant à son talent. »<sup>184</sup> Ce sujet permet de faire tendre à l'universel et au général un groupe qui est relégué comme une sous-catégorie, un cas particulier dans le langage et dans le social. Désormais, c'est le masculin qui est secondaire.

#### 7) Universalisation inversée ou indétermination collective ?

La tentative d'universalisation a été réalisée à partir d'un autre pronom, « elles », dans *Les guérillères*. M. Wittig consacre elle-même quelques pages pour s'expliquer de ce choix, en français, dans une revue américaine de l'université d' Arizona en 1994, soit vingt-cinq ans après sa parution initiale. Ce texte est repris sous le titre « Quelques remarques sur *Les guérillères* » dans le recueil *La pensée straight*.

« L'élément constitutif est un pronom, le pronom personnel pluriel de la troisième personne, elles. Il est utilisé ici comme un personnage. D'ordinaire un personnage de roman représente une entité singulière. Mais ici d'emblée une entité collective s'est développée dans le chantier littéraire et a pris toute la place du récit. »<sup>185</sup>

Ces sujets collectifs se construisent en opposition à un autre sujet, qui n'apparaît qu'à la fin du texte, bien que les événements qui le constituent se déroulent temporellement au début de l'histoire. Cette absence se justifie du fait que le sujet collectif féminin doit d'abord acquérir, dans la subjectivité du lecteur, le statut de sujet universel. *Elles* est ce qu'il y a de plus courant, de plus normal, c'est désormais sa nouvelle référence de subjectivation. Ainsi, *elles* acquièrent une force telle qu'elle pourra les faire basculer dans le général et reléguer le masculin au rang de particulier, de marge, ardemment combattu dans la troisième partie. L'objectif est de faire déborder l'universalité du sujet dans l'espace du texte pour, progressivement, venir à modifier le sujet actif de

<sup>184</sup> Source Wikipédia

<sup>185</sup>M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P 129

la lecture qui influence lui-même les conditions d'émergence de la pensée et des constructions sociales. « Ce qui m'a guidé c'est l'espoir qu' *elles* pourrait situer le lecteur dans un espace au-delà des catégories de sexe pour la durée du livre »<sup>186</sup> Le sujet nouveau apparaît via une forme d'universalisation inversée, *elles* remplacent *ils*.

Nous avons désormais à faire avec un sujet pluriel, multiple dont les composantes individuelles semblent venir du monde entier, ne formant pas pour autant une masse uniforme ou indéterminée, toutes ont des noms héroïques qui parodient dieux et personnages mythiques. « ATHENAÏS OREA CHARLOTTE BRUNEHAUT RACHEL ELMIRE RANAVALO ON-TA CALLIOPE THEOCTISTE PORPHYRE GOPA CHEHERAZADE ZUO-WEN-JUN ENGUERRANDE BULLE MEDEE »<sup>187</sup> Le pronom minoritaire qu'est le féminin devient ici un héros engagé dans la lutte, un héros qui a l'initiative de l'attaque. La présence unique et souveraine de *elles* comme sujet n'a pas pour but de féminiser le monde, ce qui serait une incompréhension totale du procédé wittigien, mais bien de rendre les catégories de sexes obsolètes dans le langage. « Elles plaisantent à ce sujet, elles disent que c'est c'est tomber de Charybde en Scylla, éviter une idéologie religieuse pour en adopter une autre, elles disent que l'une et l'autre ont ceci de commun c'est qu'elles n'ont plus cours. »<sup>188</sup>

L'utilisation du pronom féminin pluriel donne un effet d'universalisation dans la revendication d'une collectivité. Jamais il ne s'agit de constituer un sujet féminin unique « la-femme » que répugne M. Wittig. La volonté d'universalisation qui a cours dans *Les guérillères* tend à un règne de l'impersonnel. Le sujet collectif empêche de savoir qui parle au sein de l'armée et empêche ainsi de réduire le locuteur à une voix unique, à une conscience uniformisée et homogène. L'objectif est plus d'atteindre un certain démarquage, de décroiser les noms, les fonctions, les professions qui sont aussi bien féminines que masculines, alors pourquoi ne pas en parler au féminin ? Ce démarquage libère les personnages du rôle sociologique dans lequel leur sexe les enferme. Il combat la marque du genre qui associe masculin et générique et traite dans la langue, comme dans la réalité sociale, les sexes de manière asymétrique.

Ce démarquage passe donc aussi par un détournement des codes sociaux en tant qu'appropriation de l'espace. M. Wittig s'efforce de montrer comment les codes sociaux de genre briment la liberté des corps. « Si elles font tomber quelque chose, elles se baisent de côté, cuisses serrées, bras collés au corps, formant une sorte d'accordéon, en pure perte d'ailleurs car à un moment donné elles finissent par montrer leur culottes »<sup>189</sup> C. Guillaumin fait une analyse très

186M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P133

187M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P193

188M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P112

189M. Wittig, *Virgile, non*, Paris, édition de Minuit, 1985. P55

poussée des attitudes physiques et des habitudes culturelles, vestimentaires et alimentaires des femmes.<sup>190</sup> Analyse qu'elle met d'ailleurs en parallèle avec les textes de M. Wittig, les rapprochant de ce qu'a pu en dire P. Bourdieu dans *De la domination masculine*.<sup>191</sup>

Liberté d'action, de mouvement et de désir sont coordonnés avec le projet de libération de l'émancipation du sujet que mène l'auteure. Les diverses stratégies qu'elle met en place érodent ainsi progressivement les représentations et les structures sociales de sexe. Quel est le bénéfice du renversement du langage patriarcal et de sa narration ? Peut-on vraiment souhaiter l'universalisation du regard du nombre de femmes qui ne se reconnaissent pas sous ce titre ? Cette réussite, si tant est qu'elle en est une, n'est-elle pas que de papier ? Feu de paille ? Cette stratégie n'est-elle pas finalement invisibilisante ?

#### 8) Innomé et nomination : la résolution dialectique

On l'a dit, M. Wittig invente des mots, pour dire ce qui n'a pas encore de nom. De nombreux termes sont inventés de toutes parts quand aucun mot déjà là ne peut être détourné de son utilisation originelle comme c'est le cas pour « glénure ». On peut opposer à cette remarque que nombreux écrivains inventent des pays et des peuples et que ce n'est en rien un processus de subversion de l'autorité langagière. La différence avec M. Wittig se situe dans la l'image-concept qui est véhiculée par ces animaux fantastiques qui « présentent une anatomie inédite qui redistribue les modes d'échanges entre l'intérieur et l'extérieur du corps, et la symbolique des organes. »<sup>192</sup>. Si « julep » désigne en français une ancienne forme de médicament et pas un animal, il faut noter que le processus que M. Wittig opère avec lui le même mouvement « Cet animal fait irruption dans le texte de façon inattendue et énigmatique. Son corps est lui aussi une énigme, comme cela apparaît dans les premières lignes qui lui sont consacrées. »<sup>193</sup>

Les descriptions de ces animaux soulignent particulièrement la capacité de leur corps à se modifier mais insiste aussi sur leur déplacement chaotique, leur apparition surprenante et l'oubli régulier du volume d'espace qu'il occupe réellement. Ils sont une forme allégorique et fantastique du corps de la femme dans la société de domination masculine.

« Opoponax » - le livre dans lequel apparaissent ces animaux - est quand à lui est un

190C. Guillaumin, « le corps construit » in *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992. P118

191 P. Bourdieu, *La domination masculine*, édition Seuil, Paris, 1998

192 Dans son article « On dit qu'on est l'opoponax : invention lexicale, innomé, nomination », B. Auclerc fait une recense et organise de nombreux procédés de création matérielle littéraire utilisés par l'auteure. Cet article précieux est pour la majeure partie responsable de ma compréhension des opérations textuelles de M. Wittig. Voir B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 257.

193 B. Auclerc, « On dit qu'on est l'opoponax : invention lexicale, innomé, nomination » in B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 263.

détournement, c'est un terme qui désigne historiquement un produit cosmétique à base d'une plante du même nom, utilisé dans les classes sociales élevées au dix-neuvième siècle.<sup>194</sup> Mais ils fonctionnent cependant tous de la même manière.

« Ces mots ont en commun de désigner des corps et des formes de désirs possibles, différent des formes répertoriées et acceptées, se situant, à l'image des glénures dans les interstices. Ce sont, comme l'opoponax lui-même ou l'osaph, des choses invisibles mais qui menacent la langue telle qu'elle a cours : à ce titre, ces mots peuvent aussi bien être considérés comme des traces significatives de l'entreprise de Wittig dans son ensemble [...] »<sup>195</sup>

L'auteure fait ici surgir ce qui n'est pas – encore – de ce qui est déjà afin de faire advenir quelque chose de nouveau dans la réalité du texte. De cette façon, elle conteste les nomenclatures et le vocabulaire existant, prouvant son insuffisance et ses lacunes. C'est également pour cela qu'elle recourt à des néologismes tel que « guerrillères » : pour mettre en évidence son insatisfaction vis-à-vis de la langue existante qui fait autorité. Certains termes nouveaux, nous l'avons dit, ont forcé la porte du dictionnaire et ont désormais une véritable réalité matérielle et sociale tel que « cyprine » et « bourreleuse ». Il existe dans la langue de la majorité qui fait le dictionnaire ; il existe « pour de vrai ». Comme pour les doubles pages du corps lesbien, se pose ici la question de l'autorité du sujet féminin à définir le langage, à décrire le monde. Le dictionnaire, qui fait figure d'autorité est donc réinterprété par M. Wittig dans une perspective de construction effective d'un nouvel ordre social.

L'enjeu de la nomination est un thème majeur des écrits de M. Wittig, elle se livre à plusieurs reprises à l'examen du vocabulaire. Que ce soit sur quelques pages et termes dans « Paradigmes »<sup>196</sup> ou de façon plus complète dans *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*<sup>197</sup>. Ce dictionnaire n'est cependant pas scolaire, il inventorie un bon nombre de termes que l'on peut encore utiliser alors que d'autres doivent être abandonnés<sup>198</sup> du fait de leur trop grande connotation genrée – typiquement « homme » et « femme » qui n'existe que dans le régime de désir hétérosexuel. La suppression des catégories de sexe nécessite une refonte de la syntaxe – comme nous l'avons vu avec les pronoms - mais aussi une autre nomination.

194 Pour une description précise de l'histoire et de l'évolution de ce terme jusqu'à l'appropriation qu'en fait M. Wittig. Il Voir B. Auclerc, « On dit qu'on est l'opoponax : invention lexicale, innomé, nomination » in B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 257

195 B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 265

196 M. Wittig, « Paradigmes » in *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P89

197 M. Wittig et S. Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Mesnil, édition Grasset, 1976.

198 « femme comme esclave est un mot, un concept irrécupérable » M. Wittig, « Paradigmes : femme » in *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P90

« Seront-nous capable de conserver des termes comme « humanité », « humain », « homme », « homo », bien que tout ces termes dans leur sens abstrait veuillent d'abord dire l'être humain ( sans distinction de sexe) ? Est-ce que nous allons garder tout ce termes après que le groupe dominant ( les hommes dominant les femmes) se les ai appropriés si longtemps et les a utilisé pour signifier abstraitement et concrètement l'humanité comme étant mâle ? Autrement dit un abus philosophique et politique. [...] l'humanité doit se trouver une autre grammaire qui en finirait avec les genres »<sup>199</sup>

Une nouvelle nomination lui permet en effet de rendre visible ce qui est constamment présent, qui est tellement intégré au paysage social qu'il n'en est même plus perçu comme une composante – typiquement l'hétérosexualité. L'invention, la composition, la transformation et la réutilisation de certains mots révèle la distance qui sépare la réalité du nom qu'elle se donne, du nom qui lui est donné par les dominants. Elle signale les vides, les « LACUNES LACUNES LACUNES »<sup>200</sup> de la langue. Et se sert de ces espaces vides pour dire le plus avec le moins. Elle n'invente pas un monde imaginaire mais propose une véritable alternative possible à la réalité. Elle propose un autre chemin, une ligne de fuite comme une perspective, et donne les outils nécessaires pour le rendre praticable. Cela passe par la mise en évidence des paroles à combattre, des termes à abroger, et par le comblement des trous déjà présents qui ont façonnés par une forme de négativité notre façon de percevoir le réel. Les termes qui manquent existent déjà d'une certaine manière en creux, il s'agit alors de creuser les blancs.

Le dictionnaire est un enjeu de pouvoir fort qui met au jour les violences faites par la nomination et qui, dans un même mouvement, en déclenche de nouvelles. Il faut le comprendre comme un instrument de libération, comme un recueil de possible, comme des existences à venir encore inédites. La réécriture du langage passe par la suppression des mots de l'ennemi qu'il ne faut pas confondre avec une réécriture de l'histoire - ni avec la destruction de cet ennemi. M. Wittig ne souhaite pas à l'humanité un autre passé que celui qu'elle a eu, elle tend à un dépassement de celui-ci qui doit, d'une certaine manière, continuer d'exister dans le souvenir pour ne pas pouvoir ressusciter. Cette violence textuelle est soumise à un devoir de mémoire comme c'est le cas pour les grandes guerres. L'encre coule ici comme le sang, c'est l'arme qu'a choisi l'auteure pour libérer une population opprimée, il s'agit bien ici de se battre "Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence"<sup>201</sup> Une violence qui ne doit pas s'établir sur le

199M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P84

200M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P205

201M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P120

même socle que celle précédemment combattue, à savoir la nomination. Car une armée ne peut jamais être réduite à une subjectivité individuelle, à un nom unique et singulier.

Deux mouvements s'opposent alors, d'un côté la tentation de la nomination par la production d'un nouveau signifiant, de l'autre, la crainte d'une réduction, d'une fixation du processus dynamique révolutionnaire dans un assemblage formel et textuel vide de sens ; un nom qui ne va à personne. « La tentation du nom, de la substance consistante et solide, n'efface pas la méfiance à l'égard des assignations et des désignations trop stables, les deux mouvements – tentation et méfiance – se côtoyant sans cesse. »<sup>202</sup> Car assigner au réel un nom est un processus qui doit être perpétuellement renouvelé s'il ne veut pas tomber dans l'écueil du nominalisme abusif. La dénonciation de la violence du nom cohabite avec la volonté d'être soi-même en position d'autorité pour pouvoir assigner un nom.

« Comme des maîtres ils ont exercé leur droit de maître. Ils écrivent de ce doit de donner des noms qu'il va si loin que l'on peut considérer l'origine du langage comme un acte d'autorité émanant de ceux qui dominent. Ainsi ils disent qu'ils ont dit, ceci est telle ou telle chose, ils ont attaché à un objet et à un fait tel vocable et par là ils se le sont pour ainsi dire appropriés. »<sup>203</sup>

Si le sujet minoré devient universel - dans un mouvement d'inversion - il n'est pas plus légitime que son ancien maître à dire tout le réel. De fait, il laisse dans l'ombre et le silence une marge de la population, la nouvelle classe minoritaire qu'il incarnait précédemment. M. Wittig est exempte de ce risque puisqu'elle propose un véritable renversement comme une abolition des structures de domination. Les classes qui constituent une différence semble pouvoir être véritablement abolie, la structure même de l'inégalité comme représentation distincte est mise à bas dans son écriture. Faire advenir un nouvel être par un procédé de subjectivation neutre qui à cours dans la littérature est libéré de toute tentation d'appropriation du pouvoir puisqu'aucun espace n'existe, aucun levier d'opposition n'est présent dans le lieu du texte. On ne saurait alors pas le trouver dans les esprits, producteurs des conditions matérielles concrètes, producteurs de la réalité sociale au même titre que le langage.

La violence réciproque du pouvoir de nomination fait disparaître dans un mouvement dialectique la possibilité même d'une violence. La réappropriation du lexique ne peut basculer dans un décharnement de violence tourné vers l'autre car cet autre n'existe. L'un se détruit lui même

202 B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 264

203M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P162

comme possibilité d'être un face à l'autre. La nomination est donc un processus de paix, d'abolition des conflits et des contradictions, car il n'est pas une désignation fixe mais un processus dynamique. Il ne faut pas trop croire en les désignations utilisées bien qu'elles soient paradoxalement nécessaire pour désigner ce – ceux- dont on parle. Elles ne sont pas limitées de manière rigide, leur contours sont et doivent rester mouvants. C'est l'indétermination des pronoms, du corps, des mots pour les désigner qui rend consistants les sujets. « Sont posés simultanément la nécessité de produire d'autres catégories et le besoin de ne pas trop croire à ces catégories »<sup>204</sup> Le renversement ne se fait jamais dans une opposition fixe, terme à terme, il ne s'agit pas de remplacer les noms mais de modifier leur configuration, la façon dont ils ne se réfèrent plus l'un à l'autre. La condition de réussite de ce processus est la perpétuation d'une dynamique linguistique en phase avec les modifications de l'ordre social qui se codéterminent simultanément. Le langage doit rester actif, garder son tonus de production du réel, la dialectique révolutionnaire de la littérature mineure est une dynamique.

---

204 B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 277

## Conclusion

Nous touchons désormais au terme de la réflexion que vous venez de suivre, il nous faut ainsi conclure. Nous ne ferons pas ici un résumé des propos précédemment développés mais tenterons de reprendre le déroulement de la pensée par le biais de quelques citations choisies. Pour montrer le potentiel qu'il reste encore à développer et les thèses intéressantes inexplorées, nous proposerons une voie de poursuite, une issue en quelque sorte, afin de prolonger la dynamique mise en branle dans ce travail.

Le point de départ de notre entreprise fut la déconstruction de la différence des sexes, amalgamant mâle et masculin pour ériger l'homme au statut d'être dominant par nature. Ce procédé de justification rétroactive de la domination ne s'est pas appliqué qu'aux femmes.

« Elles disent, ils t'ont tenue à distance, ils t'ont maintenue érigée, constituée dans une différence essentielle. [...] Elles disent, ils t'ont dans leurs discours possédée violée prise soumise humiliée tout leur saoul. Elles disent que, chose étrange, ce qu'ils ont dans leurs discours érigé comme une différence essentielle, se sont des variantes biologiques. Elles disent, ils t'ont décrite comme ils ont décrit les races qu'ils ont appelée inférieures. Elles disent, oui, ce sont les mêmes oppresseurs dominateurs, les même maîtres qui ont dit que les nègres et les femelles n'ont pas la rate le foie à la même place qu'eux, que la différence de sexe, la différence de couleur signifient l'infériorité, droit pour eux à la domination et à l'appropriation. »<sup>205</sup>

Mais cette différence, mutée en infériorité, se couple à un impératif oppressant dans les sociétés dites modernes « Tu seras hétérosexuel(le) ou tu ne seras pas. »<sup>206</sup> Et certaines semblent refuser volontairement d'exister au sein de la société hétérosexiste, c'est pour cela que les lesbiennes ne peuvent pas être considérées comme des femmes. « Tu vas disant, voyez je n'en suis pas une car je ne me fais ni baiser, ni troncher, ni ramoner, ni enfiler. Tu vas t'affublant d'un nom qui n'as plus court depuis deux mille quatre cents ans »<sup>207</sup> Si « lesbienne » ne signifie rien c'est parce que le terme « femme » n'a pas de sens en lui-même, il sert uniquement à désigner un individu dans un rapport d'appropriation, dans une position de domination. Aucune femme – quel que soit son régime de désir - ne devrait incarner le statut de femme.

---

205M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P146-147

206M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007. P63

207M. Wittig, *Virgile, non*, Paris, édition de Minuit, 1985. P13

Comment en sortir ? La voie qui est ouverte est celle d'une collectivité à venir au travers d'une subjectivation via la littérature. « Redoutez la dispersion. Restez jointes comme les caractères d'un livre. Ne quittez pas le recueil. »<sup>208</sup> Car le langage est performatif, il a des effets concrets sur la réalité sociale, la plasticité du langage agit sur le corps politique. « Si on répète une affirmation à deux reprises, à la troisième elle devient vérité »<sup>209</sup> C'est comme cela qu'il faut agir, qu'il faut se battre. C'est en minant le terrain avec des pièges invisibles que le champ d'action redeviendra praticable au groupe opprimé. « Elles disent qu'elles sortent de leurs toiles. Elles disent qu'elles descendent de leurs lits. Elles disent qu'elles quittent les musées les vitrines d'exposition les socles où on les a fixées. Elles disent qu'elles sont toutes étonnées de se mouvoir. »<sup>210</sup> La capacité d' action est une habitude à prendre pour qui a été longtemps dépossédé de sa liberté de choix. Mais c'est aussi un impératif pour qui est en capacité de faire advenir, dans la conscience collective, une réalité pourtant déjà présente.

« Tout écrivain minoritaire ( qui a conscience de l'être ) entre dans la littérature à l'oblique si je puis dire. Les grands problèmes qui préoccupent les littératures de ses contemporains lui apparaissent de biais et déformés par sa perspective. Les problèmes formels le passionnent mais il est travaillé à cœur et à corps par sa matière, ce qui appelle « le nom caché », « ce qui n'ose pas dire son nom », ce qu'il retrouve partout bien que ce ne soit jamais écrit. »<sup>211</sup>

Et faut-il l'écrire ce nom ? Faut-il prendre le risque de figer, dans une position quelconque, un sujet ? Créer une identité toujours identique c'est recommencer à jouer à pile ou face, lancer une pièce en l'air en attendant qu'elle tombe d'un côté ou de l'autre. C'est ne pas avoir compris qu'il existe une infinité de côtés de telle sorte que la pièce est toujours sur la tranche, que nous n'existons que sur le fil. L'identité, comme la nomination, est une dynamique, un processus qui se corrompt dès qu'il s'interrompt. Pour une révolution permanente, il faut rester en alerte. « Et c'est un fait, je ne le nie pas, c'est presque de la passion que j'éprouve pour l'intelligence aux prises avec elle-même et qui ne lâche pas. »<sup>212</sup>

Si nous avons, tout au long de ce travail, mis en avant la vision de M. Wittig en la corroborant avec des auteurs dont elle s'inspire elle-même, il nous faut garder un œil critique. Le

208M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P82

209M. Wittig et S. Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Mesnil, édition Grasset, 1976. P241

210M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969. P180

211M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015. P9

212M. Wittig, *Virgile, non*, Paris, édition de Minuit, 1985. P87

développement de sa pensée idéalise fortement le statut des lesbiennes, qu' elle voit comme les seuls sujets en capacité de renverser la binarité des sexes – et donc des régimes de désirs. Excepté un pouvoir d'oppression, elle ne laisse aucune place pour une prise de conscience masculine. La révolution ne semble pas pouvoir venir d'eux. Plus encore, les hommes semblent au travers de ses récits de fictions, instigués consciemment une domination et une violence envers les femmes. Si elle est plus modérée dans ses productions théoriques et ne perçoit pas le système hétérosexuel comme intrinsèquement pervers parce qu'il est un projet avoué, elle ne déculpabilise pas pour autant la moitié oppressive.

Somme-nous en droit de parler de ces hommes qui subissent eux aussi leur position ? Car incarner la position du dominant n'exige pas moins de renonciation à soi-même, c'est la aussi une quête d'identité fétiche inatteignable. Le reproche que nous ferons à M. Wittig est celui de trop peu considérer la position masculine, elle aussi contrainte et forcée pour bon nombre, dans son analyse sociale et dans les propositions de révolution politique qu'elle formule. Nous reprochons à M. Wittig une vision unilatérale à la fois du problème mais aussi de la solution. Pour illustrer ce propos, citons une autre auteure féministe, attachée elle à la question de la pornographie mais prenant la peine de considérer les différents aspects du problème.

« Mais à qui les mecs peuvent-ils se plaindre ? Ils sont supposés encaisser tout ce qu'on leur envoie dans la gueule, et se démerder avec ça ? Les filles, c'est faciles pour elles : dès qu'elles l'ouvrent pour dire qu'elles se sentent salies ou non consentante, on arrête toutes les rotatives et on les écoute pleurnicher. Lui se sent sali par la pornographie. Il se sent abusé, mais il va s'en plaindre à qui ? »<sup>213</sup>

Une autre limite du projet wittigien qu'il nous faut soulever est celui de son efficacité. Si nous nous sommes refusé à aborder la question dans les parties concernant ses stratégies littéraires, il nous faut accepter qu'elle est à elle seule un problème à part entière. S'il n'est pas à douter que ces stratégies ont le mérite d'interpeller les pouvoirs en place, sont-elles capables d'initier un changement officiel dans la conception de la langue française, par une suppression du genre grammatical par exemple ? De nombreuses tentatives ont eu lieu pour supprimer le sexisme dans la langue, que ce soit avec le pronom « ul » comme nous l'avons vu, mais aussi en anglais avec « thon » comme abréviation de « that one ». Aucune n'a abouti à une modification officielle.

Pour aller plus loin dans cette voie, A. Livia est l'auteur d'un livre « Pronoun Envy » recensant plus d'une vingtaine de tentatives et d'expériences linguistiques de l'utilisation des

---

213 V. Despentès, *Vernon Subutex 2*, édition Grasset, Paris. 2015. P183

pronoms entre 1968 et 1999. Disponible uniquement en anglais, cet ouvrage n'a pas pu être consulté pour la rédaction de cette recherche. Mais il est à noter qu'une telle compilation est la preuve d'une volonté de combattre le sexisme inconscient, et que la langue est un des leviers d'actions important pour y parvenir. Si les tentatives précédemment citées ont échoué, la raison est peut-être la trop grande visibilité de ces modifications. C'est la raison qu'avance M. Wittig pour expliquer ses stratégies, elle qui opère avec une certaine discrétion, en utilisant ce qui est déjà à sa disposition, en intensifiant le langage. Cela ne nous ôtera pas le doute quant à l'efficacité d'une révolution sourde... D'autant plus que ses procédés ne sont pas immédiatement accessibles. Il est aisé de les comprendre de travers, ou d'ignorer totalement leur portée. C'est un risque non-négligeable dans l'analyse de la réussite de son projet politico-littéraire.

Pour ouvrir et poursuivre la réflexion précédemment développé et être en mesure de juger de la réalisabilité de son projet – ce qui n'était pas notre axe d'analyse jusqu'ici - il nous faut nous demander ; quel est l'impact réel des modifications qu'elle fait subir à la langue française ? Mais aussi, est ce que la critique qu'elle formule, vis-à-vis de la société hétérosexiste, est encore valable aujourd'hui ?

## Bibliographie

### Auteure principale, par ordre de publication :

M. Wittig, *L'opoponax*, Paris, Edition de Minuit, 1964

M. Wittig, *Les guérillères*, Paris, Édition de Minuit, 1969.

M. Wittig, *Le corps lesbien*, Paris, Éditions de Minuit, 1973.

M. Wittig et S. Zeig, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Mesnil, édition Grasset, 1976.

M. Wittig « Avant note » in D. Barnes, *La passion [1982]*, Città di Castello, édition Ypsilon, 2015.

M. Wittig, *Virgile, non*, Paris, édition de Minuit, 1985.

M. Wittig, *la pensée straight*, Paris, éditions Amsterdam, 2007.

### Bibliographie secondaire, par ordre d'apparition dans le précédent travail :

J-J. Rousseau, *Du contrat social [1762]*, Paris, éditions Flammarion, 2001.

J-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes [1755]*, Paris, éditions Flammarion, 2008.

C. Lévis-Strauss, *Structure élémentaires de la parenté [1947]*, Paris, éditions Presses Universitaires de France, 1949.

I. Kant, *Métaphysique des Mœurs [1796]*, Paris, édition Ellipses, 2015.

C. Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, édition Côté-femmes, 1992

J. Butler dans *Trouble dans le genre [1990]*, Paris, édition la découverte, 2005. trad C. Kraus

J. Butler, *Le pouvoir des mots, politique du performatif*, Paris, éditions Amsterdam, 2004 trad C. Nordman

E. Peyre, J. Wiels, et M. Fronton. *Sexe et Genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, 1991.

G. H. F Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, tr. Fr J. Hippolyte, Paris, édition Aubier, 1947

K. Marx ; F. Engels, *L'idéologie allemande [1888]*, tr. Fr. G. Badia, Saint-Amand-Montrond, Éditions sociales, 1982. P116

G. Deleuze et F. Guatari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, éditions de minuit, 1975

B. Auclerc et Y. Chevalier, *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Monts, Presse universitaire de Lyon, 2012. P 257.

Bibliographie annexe :

S. De Beauvoir, *Le deuxième Sexe*, Paris, édition Gallimard, 1949.

P. Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, édition Seuil. 1998

V. Despentes, *Vernon Subutex 2*, Paris, édition Grasset. 2015

G. Perec, *Espèce d'espace*, Paris, édition Galilée, 1974

*Le petit Larousse illustré*, Paris, édition Malesherbes, 2000

*La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, 26 août 1789.

*Déclaration Universelle des Droits de l' Homme*, 1948.